

Collection Récits de vie

Franswaz
Rochette

Joaquim
Castro

Anna
Guerrière

Romain
Cachia

Zora
Newton

Jean
Mathieu

R.J.

Jo
Bompard

Artur Ulrich
Kubitzek

Joséphine
Swin

Nos chemins partagés



Editions La grange

ISBN 979-10-93623-09-2 – Nos chemins partagés – Collectif

© *La grange*, Grâne, décembre 2017

Maison d'édition **La grange**

Le Comptoir des lettres

Quartier Opeina

26 400 Grâne

comptoirdeslettres@orange.fr

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Sommaire

Franswaz Rochette – Ma vie devant moi	p.7
Joaquim Castro – Trahison	p.43
Anna Guerrière – Aguerie mais pas guérie	p.59
Romain Cachia – Chroniques d’une vie de merde	p.71
Zora Newton – 12 logements, 13 chats, 15 kilos	p.87
Jean Mathieu –	
Ma vie comme une saga des Rougon-Macquart	p.129
R.J. – Tempus fugit	p.141
Jo Bompard – Serrer ta main, encore	p.170
Artur Ulrich Kubitzek – Confidences d’un vagabond	p.179
Joséphine Swin –	
Le voyage d’une âme, un retour vers soi	p.189
Séverine Decaster, Fabienne Giraud – Postface	p.233

Ma vie devant moi

Franswaz Rochette

LUNDI

J'aime me lever tôt, quand le monde est encore calme. Je déplie ma carcasse et tâte le terrain : pas trop de douleurs ce matin. Dans la salle de bain, petit coup d'œil au miroir : je ne suis pas très sûre que ce soit moi. J'ai passé le cap des cinquante ans et mon corps en a profité pour changer. Quand j'en ai pris conscience, j'ai été déboussolée. Ça a commencé par les sourcils qui ont voulu envahir tout le front, puis les épaules se sont arrondies, les bras ramollis, les seins aussi, du gras s'est installé dans mon dos, sur mon ventre, me donnant vaguement la forme d'un petit tonneau (je suis assez courte sur pattes). Mon visage n'a jamais été très fin, mais là, il devient franchement masculin, surtout depuis que j'ai dû me couper les cheveux, n'arrivant plus à les coiffer. J'ai un nez en trompette qui tire facilement vers le rouge – une bonne base pour être clown –, de jolis yeux noisette, une bouche bien dessinée entourée de deux fossettes. Suivant l'humeur, je me trouve beaucoup de charme ou la tête d'un goret. Je n'ai jamais été esclave de mon apparence, mais j'en ai quand même toujours pris soin. Quand j'étais sur scène, je voulais être belle et attirer les regards. Quand je dansais, je souhaitais offrir une image envoûtante. Maintenant j'apprends à m'accepter telle que je suis, il y a plus important.

Je fais un gros câlin à Loumi, notre jeune chien, et à Boudzan, notre vieille minette, leur donne des croquettes et prépare mon thé.

C'est un grand jour : je vais recevoir mon premier boulot pour une maison d'édition. Oh c'est sûr ! elle n'a rien de prestigieux, mais il faut bien commencer. Mais c'est une maison à grand tirage, l'avantage : ils ont toujours besoin de correcteurs. Elle s'appelle Scaramouche ou Colombine, vous voyez le genre, de la même famille que la collection Harlequin. C'est pas de la grande littérature, mais ça me changera des corrections de revues institutionnelles ou de mémoires d'étudiants.

Je suis excitée comme un jour de première. Heureusement, ça ne me rend pas malade comme avant, je n'ai pas les boyaux tordus ou la gorge en flammes. C'est fou ce que c'est émotif une comédienne. Je me rappelle, pour la première de *Contes tsiganes*, on aurait dit que j'avais la turista tant je visitais les toilettes. Durant les trente ans de ma vie de saltimbanque, j'ai toujours été partagée entre le plaisir de jouer, l'assurance de bien faire mon métier et la peur de ne pas être compétente, d'être une imposture. Quand j'ai commencé à avoir des problèmes de santé, j'ai été obligée d'arrêter les spectacles, mon corps n'arrivait plus à suivre. J'ai radicalement perdu toute confiance en moi. Je n'étais plus capable de rien, je me sentais inutile, stérile et vide, je n'avais plus goût à rien ou presque. Quand j'ai remonté la pente, je voulais bien retravailler, mais pas dans la création, c'était trop douloureux et trop dangereux pour mon mental, trop fatigant. Je voulais

être vendeuse dans une boulangerie par exemple. Et puis finalement j'ai pensé à ce métier de correctrice qui me permettrait de rester dans l'univers des mots, mais du côté technique, sans trop d'implication personnelle. Je me suis trouvé, et payé, une formation et c'est en partie ça qui m'a hissée hors de l'abîme. Il faut une échelle pour en sortir, et chaque barreau est fait d'un matériau différent : la méditation, l'amour de mes proches, un shaman, une docteure très à l'écoute au centre d'Évaluation et de Traitement de la douleur... J'ai retrouvé confiance en moi, je me suis lancée sur ce nouveau chemin.

Bon, je cause, je cause, mais le boulot m'attend ! Direction la Caverne, notre bureau connecté de l'autre côté de la Drôme. Par choix nous n'avons pas internet à la maison : c'est une chaîne dorée qui nous ensorcelle, nous préférons vivre libres. Chaque matin, traverser la rivière pour aller boire un café est un plaisir.

J'aime quand elle est grosse des pluies de l'amont, large et puissante. Elle se rue sur le pont et se fracasse en épais bouillons sur les rochers. Puis son échine ondule, monstre tranquille. J'aime quand elle est vive et bleu-vert comme un lagon exotique. Chaque matin, j'ai rendez-vous avec les oiseaux. Les cormorans l'hiver, les hirondelles au printemps, le grand héron gris toute l'année, et comme un cadeau, parfois, les cincles plongeurs et le martin-pêcheur. À l'est du pont Mistral, la rivière langoureuse entre ses berges et la silhouette tutélaire des Trois Becs qui veillent sur nous.

Chaque matin en passant le pont, un voyage dans la beauté du monde.

J'ai commencé à lire le roman que je dois corriger, *Mémoires d'un compte en banque*. Pff, les personnages sont banquiers, médecins, galeristes, stylistes. Ils sortent tous de grandes écoles et tout ce qui brille les fascine. Je suis aux antipodes et ça, depuis le début : enfant, dans les jeux avec mes amies, je voulais toujours être la servante, pas la princesse. Je me rappelle quand ma grand-mère m'a dit :

–Je ne comprends pas que ta mère te laisse faire la romanichelle dans la rue !

J'avais à peine 18 ans quand elle m'a lancé ça et j'en ai éprouvé une grande fierté. Fierté pour ma mère qui me laissait faire ce que j'avais envie, fierté d'être identifiée à une romanichelle. Comment tout a commencé ? Sûrement lors de ce voyage à New York en été 1981, à l'invitation de ma sœur qui habitait là-bas. À l'angle d'un square j'ai vu des jeunes faire un numéro de rue, quelque chose de très simple avec jonglage, clown, je me suis dit : « C'est ça que je veux ! » De retour à Grenoble, je me suis inscrite à l'école de cirque et j'ai appris à jongler. Quelques mois après, j'ai proposé à une amie, qui vivait avec ses frères dans un squat, d'aller avec nos balles dans les rues piétonnes pour gagner trois sous. Nous voilà parties toutes les deux avec un vague costume, trois traits de maquillage. J'étais en terminale, et parfois un de mes profs, ou un copain de lycée, me voyait en pleine action. J'étais une très bonne élève, mais je me sentais beaucoup plus fière de ce que je faisais dans la rue. Et puis un jour, des

musiciens sont passés devant nous et se sont installés un peu plus loin. On était là avec nos balles, on entendait la musique au loin, l'accordéon, la guitare, les percussions, et on s'est dit que ça serait mieux de jongler avec eux. Le courant est si bien passé que le soir même mon amie les a suivis dans leur ferme, au-dessus de Romans ! Moi j'avais encore cours, mais sitôt le bac bouclé, je les ai rejoints. On allait faire la manche à Romans, à Valence, on est même parti en tournée sauvage en Suisse, aventure qui s'est terminée de manière rocambolesque : reconduite à la frontière encadrée par des motards ! À la fin de l'été, je suis partie de la « communauté » avant que ça tourne mal : trop de fumette, de gens louches qui passaient quelque temps à la maison pour se retirer du circuit. Je suis « montée » à Paris faire une école de mime, mais la vie parisienne ne m'a pas convenu. De retour à Grenoble je me suis inscrite en fac de Sociologie, que j'ai quittée en début de deuxième année pour monter mon premier spectacle de Noël solo : j'avais commencé à faire du clown, je trouvais ça plus passionnant que les cours ! J'étais aussi assistante pour un cours de cirque. C'est comme ça que je suis devenue saltimbanque et je ne regrette rien.

Tiens ! Mon estomac gargouille ! Ah bien sûr, il est midi, et moi je suis comme un bébé, j'ai souvent faim. J'aime faire la cuisine ; il m'arrive quand je somnole ou au cours d'une méditation, d'inventer une recette, ou tout simplement de trouver la meilleure façon d'accommoder ce qu'il y a dans le garde-manger. La nourriture occupe une place importante dans ma vie. Nous sommes végétariens depuis vingt-deux ans et ce goût du bien-manger m'a poussée à inventer et

rechercher sans cesse de nouvelles manières de cuisiner légumes, tofu, millet ou sarrasin. Nous n'avons aucune confiance dans les beaux discours des industries alimentaires et des supermarchés : nous savons qu'ils se préoccupent en priorité de leurs profits et de l'addiction des consommateurs plutôt que de la qualité des produits qu'ils vendent et au respect des gens qui travaillent pour eux. Nous cultivons un petit potager, nous achetons le complément aux maraîchers bio locaux, nous ne consommons pratiquement jamais de fruits exotiques et encore moins de plats tout préparés. Je m'attache aussi aux couleurs et aux formes. Dès le printemps il y a des fleurs dans notre salade et à Noël dernier, nous avons réalisé un arc-en-ciel de pâtes à tartiner pour recevoir la famille. Porter attention à tous les sens de la vie.

Après un bon repos, je me remets au travail. Avec la fibromyalgie mon rythme de vie est ralenti : je dois m'allonger régulièrement si je ne veux pas finir la journée complètement lessivée. Ce n'est pas facile de vivre avec cette maladie bizarre. Bizarre, car pas vraiment classifiable, pas vraiment visible, pas vraiment soignable. Une maladie qui ne rentre pas dans les clous de la médecine. Encore une fois en marge !

Une maladie à la fois grave et pas grave.

Une maladie tout de même incapacitante.

Épuisante.

Une maladie sournoise.

Une maladie ni psychique, ni neurologique, ni mécanique, et pourtant tout cela à la fois.

Une maladie qui n'en est pas une, selon les critères de la médecine.

Un syndrome.

En tout cas, un état qui dure, avec des crises de douleurs, qui vont et viennent comme des vagues plus ou moins violentes et qui a remis radicalement ma vie en question.

La maladie chronique est exigeante. Comme le sport de haut niveau. Il faut être en bonne santé pour la pratiquer. Les douleurs consomment l'énergie physique et mentale. L'énergie vitale générale doit être au top pour y faire face. Ce qui m'amène à dire : quand on est malade, il faut être en bonne santé.

Cette maladie souligne mes travers : aimer boire et manger, fumer, ne pas être stricte sur l'entretien de mon corps, dans la pratique quotidienne de la méditation et de la « gym ». Le moindre écart se paye quand la machine est détraquée.

Elle souligne aussi toutes mes qualités : ma capacité à réfléchir sur moi, ma manière de vivre, ne pas prendre tout pour acquis et irréfutable, ne pas se contenter des discours officiels, chercher toujours d'autres voies, continuer d'avancer.

Mon père a passé les dix dernières années de sa vie à souffrir régulièrement, estomac, hanche, poignets, tendons, sans jamais vraiment changer son mode de vie, hormis pour le tabac. Mais boire et manger riche, il n'a pas arrêté. Je suis persuadée qu'une part de ses douleurs venait de là. L'année dernière, j'ai beaucoup travaillé sur mon hygiène de vie et le résultat a été concluant. Aujourd'hui je n'y arrive plus. Je sais

ce qui me fait du mal, un bon repas trop riche et bien arrosé, le tabac, mais je suis incapable d'y renoncer de manière sérieuse. Je limite les dégâts en alternant régime strict et bon plaisir, voire excès. Mon corps supporte de moins en moins les écarts d'ailleurs. Mais je ne réussis pas à effacer cette sorte de conditionnement hédoniste : sans le « bien-boire et bien-manger », la vie est morne et triste.

Ma mère a fait beaucoup d'efforts tout au long de sa vie pour combattre son inclination héréditaire pour la dépression et l'angoisse. Sans jamais réussir à juguler entièrement ce penchant, s'y complaisant parfois. Mais c'est elle qui m'a montré très tôt la voie du yoga et de la méditation. J'ai bien cheminé sur ses traces, même si indiscipline et paresse me freinent un tant soit peu dans cette évolution.

Je suis une somme, ou un produit, de mon père et de ma mère. Je repère en moi les traits saillants de leurs caractères. Contrairement aux mathématiques, la somme de deux individus ne donne pas qu'un résultat, immuable : un plus un fait deux à jamais et sur tous les continents, mais chez les humains, ça fait une multitude de possibles. J'en suis un, ma sœur et mon frère en sont d'autres, bien différents et pourtant proches.

MARDI

Je me mets au travail direct après déjeuner, vers 6 h 30.

J'aime travailler au petit matin quand le reste de la maison est endormi.

Oh la belle coquille !

Il la regardait à travers la vitre de l'open space : oui, avec cette nouvelle assistante de direction, ça allait marcher comme sur des poulettes !

Ah, j'aime ça les jeux avec les mots ! À la maison on en fait beaucoup. Patrik est le roi du jeu de mots, à tel point que ça fatiguait nos filles parfois. Avec mes profs de clown, j'ai aussi appris à jouer avec leur son, leur sens. Et quand j'ai commencé à conter, j'ai découvert la magie du verbe, l'art de l'évocation.

Une fois, nous jouions dans une fête privée, chez des amis de nos amis roulottiers, dans le pays de Retz. Ça tombait bien, le thème était : tsiganes. La plupart des gens étaient costumés, il y avait une ou deux roulottes en bordure de jardin, on sentait l'odeur du feu. Une ambiance idéale pour faire fleurir nos *Contes tsiganes*. Je contais, Patrik jouait le musicien tsigane qui ne parle pas français. Malgré l'ambiance festive en fond, bon nombre d'invités s'étaient rassemblés pour nous écouter. J'entraîne facilement notre public sur les pas de Kédja à la recherche de la fleur de fougère magique, d'autant que derrière nous il y a une petite haie d'aubépines qui esquisse la forêt impénétrable et les buissons remplis

d'épines que Kédja devra traverser. À la fin du conte il y a une chanson, puis une liaison dialoguée pour mener au deuxième conte, *Fils d'ours*. J'interpelle Patrik : « Eh Dimitri, elle me demande qui c'est çui-là qui arrive là-bas ? » Et je tends le bras au-delà du public. Comme chaque fois que j'ai bien réussi à emmener les gens dans l'univers du conte, quelques-uns se retournent pour voir qui arrive. Et là, surprise ! Debout derrière le public, il y a un grand costaud déguisé en ours, sa bonne tête de gaillard surmontant un grand corps poilu. Le déguisement parfait pour Fils d'ours que je décris comme une « grande saucisse pleine de poils » ! C'est bon quand la magie opère et que même nous, les magiciens, nous sommes surpris par la vie. Intérieurement on sourit, sans rien laisser paraître au public. On se sent fort du pouvoir d'illusion, en lien direct avec les forces subtiles qui parcourent le monde.

Un jour, au cours d'un atelier clown en école maternelle dans le Trièves, je fais mimer aux enfants un match de tennis. À la fin de l'exercice, je dis quelque chose comme « Super les enfants, merci ! ». À ce moment un petit garçon, la main tendue devant lui, me dit : « Et la balle j'en fais quoi ? » Je n'ai jamais su s'il était vraiment parti dans le monde imaginaire ou s'il avait beaucoup d'humour...

Bon allez, un peu de sérieux, pendant que je flâne dans les vastes plaines du souvenir, la correction n'avance pas. L'histoire n'est pas passionnante et comme c'est traduit de l'anglais, il y a plein de tournures bizarres à corriger. Ce n'est pas toujours facile, il faut que je me concentre.

Onze heures, le téléphone sonne, c'est ma petite lionne. Elle est en forme et joyeuse et comme chaque fois ça me fait du bien. C'est qu'elle revient de loin, elle n'a pas toujours été du côté de la vie. Même si on était là pour l'aider, c'est elle qui s'est sortie de l'enfer, avec sa propre force de caractère, maintenant elle rayonne, et comme une lionne, pour défendre ce et ceux qu'elle aime, elle est prête à se battre contre tous les cons de la terre. Elle me parle des habits qu'elle a cousus et de son voyage au Burkina : elle retourne au village de Bani où elle a fait du soutien scolaire l'année dernière. Elle s'est sentie chez elle là-bas, heureuse avec les enfants, en accord avec la vie.

Il fait déjà chaud, la lumière est forte alors qu'il est à peine midi. Ah oui ! On est déjà en juillet, le plein été. Je n'ai pas vu le temps passer. C'est comme dans ma vie, j'ai cinquante-deux ans et je ne m'en suis pas aperçue. Le printemps est loin derrière moi, quelque part devant il y a l'automne et puis... Non que je refuse de vieillir, au contraire ça me plaît. C'est juste que le chiffre écrit, je le trouve énorme... Regarder en arrière ne me déçoit pas : j'ai toujours fait ce que je désirais, dans les grandes lignes, et je ne regrette rien. Je me suis donné les moyens d'avoir la vie que je voulais. Et si je pense à mes 15 ans, à l'adolescente à la fois extravertie et torturée qui doutait tellement de ses capacités, je me dis qu'elle aurait des tas de raisons d'être étonnée de ce que je suis arrivée à accomplir.

Par exemple, jamais je n'aurais imaginé être capable de chanter ! Et de manière professionnelle qui plus est. Ce sont mes filles qui m'ont ouvert la voix : grâce à l'accouchement accompagné par le chant suivant le chemin éclairé par le docteur Leboyer. J'avais entendu parler de cette méthode pendant la préparation à l'accouchement pour ma première grossesse, mais je n'avais pas pu approfondir. Lors de la nuit précédant la naissance de notre première fille, nous nous sommes retrouvés à attendre dans une salle à la clinique mutualiste de Grenoble. Nous étions venus le matin déjà, car j'avais des contractions, mais c'était trop tôt. Impossible de retourner à la maison, à cinquante kilomètres de là, alors on avait passé la journée chez ma mère à attendre. Vers le soir, j'ai vomi et on s'est dit, c'est bon ça vient. Retour à la clinique et toujours rien. La sage-femme nous a gentiment installés dans une salle vide pour ne pas nous renvoyer chez nous. Au milieu de la nuit, elle est venue nous voir : « Voilà, je tiens à vous prévenir, une femme va accoucher et elle utilise la méthode par le son de Leboyer. Ça risque d'être bruyant... » Effectivement un peu après nous nous tenions fort par la main en écoutant de l'autre côté de la cloison la femme gueuler et chanter : « Aaaaah, PUTAIIIN, ça fait maaaaal... » Sauf qu'une demi-heure après à peine, c'était fini ! Et moi ça faisait vingt-quatre heures que j'étais sur la brèche, que j'avais mal. Et peur surtout. Finalement notre fille est arrivée le lendemain matin, avec l'aide d'une péridurale, car j'étais épuisée avant même de commencer réellement le travail. Je me suis juré que pour le prochain enfant, j'accoucherai avec le chant. Et c'est ce que j'ai fait deux ans plus tard. Ce fut un

voyage au-delà de tout ce que je connaissais, entre souffrance et puissance, maîtrise et espoir. J'étais le capitaine affrontant les éléments, tenant le cap dans la tempête pour mener le bateau à bon port ; j'étais le bateau gîlé par les vagues violentes, craquant et gémissant sous leurs coups de boutoir, résistant coûte que coûte ; j'étais les hommes courant de bâbord à tribord, ici rattachant une drisse, là affalant une voile, jurant et pestant, mais toujours vaillants ; j'étais les sirènes échevelées dans les bas-fonds hurlant pour guider le navire entre les récifs. Enfin, la tempête a cessé. J'étais la mer étale et vaste, la mère épuisée sur laquelle vient s'échouer le nouveau-né, voyageur solitaire, Robinson Crusoé qui à l'instant crée son île, son propre monde que nous serons amenés à partager.

Convaincue de l'importance du chant pour se libérer et être soi, j'ai pris des cours pendant plusieurs années, auprès de différents professeurs. Et petit à petit, je me suis lancée. Avec Patrik nous présentions un concert de chansons populaires en version originale. D'abord un premier tour de chant autour du monde avec une quinzaine de langues différentes, puis un deuxième autour de la Méditerranée, sur le même principe. J'ai toujours aimé les langues et si je n'ai pas fait d'études dans ce domaine après le lycée – où j'ai tout de même étudié le russe, le grec ancien et l'anglais –, je me suis rattrapée toute seule : j'ai appris l'italien parce que mes profs de clown étaient à Milan (j'ai joué en Italie aussi), les bases du romanès (tsigane), car j'étais passionnée par cette culture, des rudiments de hongrois et de finlandais pour les voyages,

et surtout l'espéranto : ça m'a permis de mieux comprendre comment fonctionnent les langages et de nouer des relations dans le monde entier. C'est aussi grâce à l'espéranto que nous avons joué ces répertoires un peu partout, car c'est un milieu qui s'intéresse beaucoup aux langues et aux cultures du monde. Nous jouions dans des congrès, des festivals. En 2008, je suis partie en tournée solo pendant un mois en Finlande. C'est le réseau espérantiste qui m'hébergeait et m'organisait des concerts. Je restais quelques jours dans une ville, puis je prenais le bus pour la prochaine étape. Je jouais pour des clubs, mais aussi dans des écoles primaires, des maisons de retraite, des salles de village. Et c'est en Finlande que j'ai réalisé un autre rêve de jeunesse : apprendre la vannerie. Lors d'un premier voyage, j'ai rencontré Kimmo et Hillevi qui ont repris la ferme familiale pour faire une oseraie et un arboretum. Hillevi est une excellente vannière et lors de mon deuxième séjour, je suis restée une dizaine de jours chez eux, au cœur de la forêt ; j'ai appris l'art des paniers et j'ai aidé à la récolte. Je m'y suis mise sérieusement deux-trois ans plus tard : je récoltais de l'osier sauvage dans les fossés et au bord de la Drôme et j'ai fait des stages dans le Vercors pour parfaire ma technique. J'ai commencé à bien me débrouiller, j'ai tressé des paniers et des corbeilles pour des amis, j'ai mis en place une petite plantation et j'allais vendre mes créations dans des marchés artisanaux. Ça n'a pas duré longtemps : c'est à cause de ça que je suis tombée malade, j'avais trop forcé. Ça a été très douloureux d'abandonner ce rêve. Mais il a bien fallu accepter puisque mon corps n'était plus capable.

MERCREDI

Debout à cinq heures. Zut, il n'y a pas de pot de confiture ouvert. J'aurais dû y penser hier soir et demander à Patrik. Il me taquine parfois : pas de bras, pas de chocolat ! Ma grand-mère disait pour sa part : « Quand on a pas de tête, il faut avoir des jambes. » Ce à quoi je rajoute : et vice versa ! Quand on a les jambes et les bras qui faiblissent, il faut faire travailler sa tête et trouver tout un tas de petites ruses pour se faciliter la vie. Parfois je dis aussi : « Ma gourmandise me perdra... » Tout ça parce que je me fais mal aux mains en forçant pour ouvrir un pot de confiture ou casser un carreau de chocolat ! Ce matin, je sauve la situation avec la pince à bocaux de ma grand-mère Simone et m'ouvre un délice maison, notre fameuse confiture de cassis.

J'ai hâte de me remettre au travail. J'allume mon ordi et je relis ce que j'ai corrigé hier.

Ça me rappelle avec émotion la nuit où j'ai trouvé le prénom de notre deuxième fille. C'était entre Noël et jour de l'an, nous avions un contrat pour jouer dans une station de ski, à Vars dans les Hautes-Alpes. J'étais enceinte d'un peu plus de cinq mois et j'avais dû me coudre un nouveau costume pour cause de ventre arrondi. Nous devions faire du jonglage et de la musique et le numéro de Yourski. Pour Yourski pas de problème, j'avais de la place dans le costume et je pouvais encore faire des roulades et du petit vélo.

Eh c'est quoi c't'embrouille ? À la place du texte original il y a mes propres réflexions ! Au moment où la petite secrétaire de compta apprend qu'elle est enceinte et hésite entre rage et consternation, voilà ce que je lis :

J'ai eu une insomnie et je pensais à cette petite fille dans mon ventre, je pensais à ma vie de saltimbanque, la vie que j'avais choisie. J'ai décidé de l'appeler Sarah, la patronne des gitans. La main sur mon ventre, au creux du lit tout chaud, j'étais remplie du bonheur de pouvoir enfin nommer ma fille. Avoir un nom lui donnait une identité, je pouvais dialoguer avec elle maintenant. Je me suis endormie bien vite. Le lendemain matin j'ai raconté tout ça à Patrik, il était d'accord pour qu'elle s'appelle Sarah.

Aïe ! Mon document est marabouté !

Durant tout le trajet en camion, je pensais à elle, Sarah, Sarah, Sarah. L'hiver était froid cette année-là et il y avait pas mal de neige à la station. Un grand ciel bleu aussi, et le soleil pour dorer tout ça. Nous avons commencé à jouer en bas des pistes, le long de la queue du téléski. C'est déjà assez particulier en soi : tout le monde est habillé en hiver avec des grosses godasses et des planches aux pieds, et vous êtes là avec votre petit costume coloré, vos trois balles, vos tambours et vos sifflets. Il y a le bruit de hall d'usine du téléski. Mais l'ambiance était bonne dans cette station, familiale et détendue. À un moment, j'ai entendu une petite fille dire à sa mère : « T'as vu maman ? La jongleuse elle est enceinte ! »

Mon âme s'est emplie d'un grand sourire pour moi et mon bébé.

Est-ce que sans m'en rendre compte j'ai écrit mes propres mots sur le document ?

Après nous avons fait la parade pour Yourski dans les rues verglacées. Patrik glissait avec les « vernis » usés de son grand-père ; moi j'étais bien dans la peau de l'ours, je n'avais pas froid. Par contre, faire du petit vélo ou des roulades sur la croûte de neige glacée qui recouvrait le bitume n'était pas très confortable.

Heureusement j'ai travaillé sur une copie. Tout n'est pas perdu.

Pour finir, à la nuit tombée, nous avons prévu un numéro de jonglage enflammé. Normalement Christophe était aux percussions et Patrik à la guitare, mais là il faisait trop froid pour la guitare. Va pour les deux aux percussions, avec des gants. Les gens se rassemblent autour de nous, tout emmitouflés. J'arrose les torches de pétrole, les égoutte, et les présente à la flamme du briquet. Rien. Il faisait trop froid pour le pétrole, il ne voulait pas s'enflammer ! Finalement il se réchauffe et prend, je lance les torches tourbillonnantes en l'air, je danse un peu, les gens applaudissent à la fin du numéro. Et ça fait pouf, pouf, pouf... Le pouf-pouf feutré des moufles.

Maintenant Sarah a vingt-deux ans, elle a fait une école de théâtre à Paris, monte des pièces avec des amis et a réussi en juin le concours de l'ENSATT à Lyon, en mise en scène...

J'ouvre le fichier original : il est intact. Ce qui veut dire aussi sans corrections. C'est pas possible ça, deux jours de boulot foutus en l'air ! Disparus dans les tuyaux de mon ordi ! Je vérifie le document depuis le début : tout a disparu ! Bon, pas de panique. Une fausse manip arrive vite, surtout quand on est débutant. Ça ne sert à rien de s'énervier, accepter ce qui est, premier précepte. Je vais aller boire un verre de kéfir au jardin et ensuite je reprends le boulot depuis le début, concentrée et en pleine conscience pour ne pas m'évader dans mon univers. Je vais changer de méthode : imprimé sur papier, le roman sera plus pratique à corriger, pour une relecture longue comme celle-là, c'est la meilleure façon de travailler. D'autant que mes yeux fatiguent vite à scruter l'écran. J'aurais dû y penser avant.

Au jardin, je suis accueillie par le babillage joyeux d'une fauvette à tête noire. Elle m'enchanté cette oiselle ; à cinq heures du mat' je l'entends déjà de mon lit, vers vingt heures elle est encore là, avec ses copines, à se répondre d'un arbre à l'autre. J'aime les oiseaux du jardin. La première année où j'étais malade et devais rester inoccupée la plupart du temps, j'y passais beaucoup de temps. J'ai eu la chance de participer à un atelier construction de nid, mené par deux tourterelles. Elles fabriquent une espèce d'enchevêtrement très aéré de petits branchages. Franchement, à le voir, on ne pense pas au petit nid douillet qui va accueillir les œufs fragiles, ça évoque

plutôt une poignée de brindilles jetées en vrac, un mikado d'oiseau. Et pourtant ça tient. Et elles se donnent du mal pour le faire. Cet été-là, je les ai observées, et j'ai aussi participé en fournissant quelques brins de paille, d'osier : c'était drôle de les regarder faire leur choix. Elles attrapent la brindille, la soupèsent, la lèvent et la tournent, et puis si elle leur convient, s'envolent avec. J'aime regarder dans la rue les hirondelles et leur nid en pisé. À côté de chez nous, c'est un vrai HLM, il y en a une dizaine, dont quatre accolés. Je me demande où elles vivent en hiver ; elles, en tout cas, n'ont pas de problèmes pour traverser les frontières, elles ont plus de droits que les humains finalement, sont mieux considérées... Hop hop hop Franswaz ! Assez rêvassé, au boulot !

La journée se déroule tranquille entre les temps de travail à mon bureau, les pauses chicorée ou déjeuner, la petite sieste. Quand vient le soir, je sens qu'il me manque quelque chose... la nature. Avant j'aimais bien marcher dans la campagne, c'était une manière de répéter mes contes ou de laisser vagabonder mon esprit à la recherche de nouvelles histoires. Le rythme tranquille des pas délie le cerveau, l'apaise.

En 2010 j'ai participé à *La Caravane de l'âne errant* : c'était un voyage artistique à pied, de Saoû à Die, pendant trois semaines. Nous étions une quinzaine d'artistes, musiciens, plasticiens, conteurs, nous allions de village en village avec trois ânes et un petit chariot. Tous ceux qui voulaient marcher avec nous étaient les bienvenus. Tous les deux jours, nous faisons un spectacle mêlant nos savoirs. Il y avait une trame

fixe enrichie d'idées récoltées en chemin. Pour ma part je faisais des *contes de rêve* : je proposais au public de m'offrir un rêve qui les avait marqués à un moment ou un autre de leur vie ; quand j'en avais noté cinq ou six sur mon calepin, je tissais une histoire en les entremêlant pendant que le spectacle continuait. J'avais une dizaine de minutes pas plus, puis je venais raconter l'histoire, comme un patchwork de rêves. C'était extraordinaire ! Dès le premier soir, quelqu'un m'a confié un « rêve de vol ». Il se trouve que c'est une de mes passions. Figurez-vous que j'ai appris à voler en rêve quand j'étais enceinte de notre seconde fille : je courais sur une route de campagne pour rejoindre des amis, un oiseau est venu à côté de moi et m'a dit :

- Pourquoi tu ne voles pas ? Tu te fatiguerais moins.
- Je ne sais pas voler.
- Je vais t'apprendre.

Et il m'a appris. Il me suffisait d'allonger le pas en écartant les bras, des pas de plus en plus longs avec un léger rebond et je pouvais décoller. Je voletais à un mètre du sol pas plus, mais qu'est-ce que c'était bon de me sentir légère, portée par l'air !

Depuis, ça m'est arrivé cinq ou six fois, pas plus, mais à chaque fois je progresse. Maintenant je peux voler haut dans le ciel. La dernière fois j'ai initié Patrik. Tout ça pour dire que j'étais très heureuse de partager cette expérience avec d'autres. Quelle ne fut pas ma surprise, jour après jour, de me rendre compte qu'il y avait toujours au moins une personne qui volait en rêve ! Chacun sa méthode : certains ont la

sensation de nager, d'autres font des mouvements de ski de fond, d'autres encore doivent s'élancer d'une hauteur, mais tous racontent ça avec les yeux qui brillent et un grand sourire. L'aventure a culminé à Luc-en-Diois : quand on préparait le spectacle du soir, les amis m'ont demandé de terminer mon histoire sur l'image d'une troupe partant à pied avec des ânes, car ils voulaient finir la représentation avec des percussions imitant le pas des chevaux. Inconsciente j'ai dit : « Bien sûr pas de problème ! » Et voilà que tous les rêves que l'on me confie ce soir-là sont des rêves de vol ! De la petite fille à la dame d'âge mûr, tout le monde avait ça en tête : « la nuit je rêve que je vole ». J'ai écrit une histoire où une petite fille part à la mer avec ses parents, puis décide de rester vivre avec les oiseaux au bord de l'eau pour apprendre à voler. Pour retomber sur nos sabots, j'ai dû inverser l'apprentissage : ce sont les mouettes qui demandent à la petite de leur apprendre à vivre les pieds sur terre ! À la fin, elle part rejoindre ses parents avec une bande d'oiseaux cabriolant dans la poussière !

Il y a deux ou trois ans, au cours d'un repas avec ma nièce et un de ses collègues américain, j'en suis venue à parler des rêves de vol : il était estomaqué, ça ne lui était jamais arrivé et il ne pensait pas que c'était possible. Il a évoqué Chagall : « Je comprends mieux ses tableaux maintenant ! Ce n'est pas qu'il avait une imagination débordante, il devait voler en rêve lui aussi. » Je n'y avais jamais songé, mais sa remarque a fait mouche : Chagall est un de mes peintres préférés... Un mois après, il a écrit à ma nièce pour dire qu'il en avait parlé autour

de lui aux USA et que plusieurs personnes avaient vécu cette expérience. J'ai eu envie de créer sur le net la *Confrérie des rêveurs volants*, un site où chacun raconterait ses pratiques oniriques. C'est une chose dont on ne parle jamais, mais l'homme peut voler, il en a les moyens. Bien sûr pour l'instant le rêve n'est pas un marché porteur, il ne génère pas d'argent. Alors ceux qui tirent les ficelles préfèrent nous vendre du rêve payant à grands coups d'images de synthèse, de programmes télé abrutissants, de jeux vidéo aliénants. On gouverne plus facilement un peuple qui n'a pas trop d'imagination...

Oh, comme mon esprit s'évade ! Moi j'en ai peut-être un peu trop, d'imagination : je parlais de la marche et voilà que nous volons ! L'année d'après cette excellente expérience de marche avec des ânes, j'ai monté un projet solo. Ça s'appelait *La Fin du pétrole n'est pas la fin du voyage*. Je suis partie quinze jours avec Jules, un âne du Poitou, de Saoû à Saoû en passant par Les Amanins, Puy-Saint-Martin, Pont-de-Barret, Poët-Laval, Dieulefit, Crupies. J'allais dans les écoles, je racontais des histoires que j'avais inventées autour du pétrole – découverte, apogée, déclin –, de la décroissance, la transition énergétique, avec des animaux, une princesse et un dragon symbolisant l'énergie nucléaire porteuse de mort et d'anéantissement. Je proposais aussi des ateliers sur différents thèmes liés à la société d'après-pétrole. Je souhaitais faire réfléchir les enfants (et les adultes par la même occasion) au mode de vie hyper dépendant du pétrole – et de l'énergie en général – que nos sociétés ont développé,

et leur faire prendre conscience que tout ça aurait une fin, sans que ça soit la fin de l'humanité. Je voulais qu'au-delà du catastrophisme ambiant sur le changement climatique, on invente ensemble un futur qui leur ferait envie. Se préparer pour se construire une vie heureuse et plus solidaire. J'ai beaucoup aimé les échanges très riches avec les enfants et, à l'opposé, les moments de silence avec Jules sur les chemins écrasés de soleil.

Maintenant, quand je marche une demi-heure, j'ai mal aux jambes et aux pieds pendant trois heures... Je modère mes ambitions et promener mon chien le long de la Drôme me rend heureuse. Pour ce soir, écouter les oiseaux chanter dans mon jardin suffira à mon plaisir.

JEUDI

J'ai bien avancé dans l'histoire et j'ai été récompensée par une surprise : ce roman n'est pas si nul que je le croyais. Le premier tiers ressemble assez au style Harlequin puis tout bascule. Pour résumer : dans une grosse boîte, la nouvelle secrétaire de compta se fait draguer par le DRH. Au cours d'une soirée arrosée, il la force à faire l'amour. Non ! Le mot n'est pas juste, on ne peut pas parler d'amour quand il s'agit d'un rapport imposé de force, soyons clairs : il la viole. Bref, quelque temps après, elle s'aperçoit qu'elle est enceinte. Elle lui en parle. Il la jette. Et là, au lieu de continuer dans la veine

du mélo à l'eau de rose, l'histoire bascule dans le thriller financier. La petite secrétaire remonte la mémoire du compte en banque du DRH et met au jour des manipulations financières énormes. Contre toute attente, elle ose constituer un dossier, dénoncer le type à la presse et au tribunal. Le libidineux véreux essaiera l'intimidation, lancera des rumeurs dans la boîte pour salir sa réputation, mais elle ne cède pas. Elle perd son boulot, mais gagne sa dignité et relève la tête. Ahahh ! Même les héroïnes de chez Harlequin ne se laissent plus faire maintenant ! Ça me rappelle à l'ordre : il ne faut jamais s'en tenir aux apparences, se laisser coincer dans les stéréotypes. Ainsi moi, je n'ai pas toujours été cette petite bonne femme de cinquante ans plutôt pépère, voire pusillanime.

Je suis ce genre de fille. Capable d'aller jongler seule dans la rue, « sans mettre de chapeau » (!), juste pour le plaisir de la vie. Grenoble, je dois avoir vingt ans, Gallotta crée un ballet pour fêter le printemps et je me dis : pourquoi pas moi ? Pourquoi uniquement des professionnels ? Alors j'enfile mon costume, prends mes trois balles et vais jongler dans les rues piétonnes, sans demander d'argent, pour la beauté du geste. Imaginez : une jongleuse seule, sans musique et sans chapeau !

Je suis ce genre de fille. Capable de faire un bras d'honneur à la table des animateurs de la colo, le premier soir. Parce que le directeur, parlant de la soirée d'accueil des colons, de ce qu'on proposerait, sans doute un peu chauffé par le litre de

rouge posé devant lui, a suggéré que les « filles du cirque » jonglent sur les tables. Je me suis levée et lui ai fait un bras d'honneur ! Je ne sais pas ce qui m'a pris !

Je suis ce genre de fille. Capable par amour de grimper sur un toit pour retrouver mon bien-aimé, qui pour l'heure sortait avec une autre ! Nous habitons tous deux dans un squat, rue Bévère à Grenoble. C'était un ancien garage. Je logeais sous les toits de la maison d'habitation et lui dans l'autre bâtiment attenant au garage. Nous n'étions pas officiellement ensemble, nous nous retrouvions dans sa chambre et à chaque fois c'était un voyage merveilleux. Depuis quelque temps il sortait avec une autre fille et je me suis rendu compte à quel point je tenais à lui. Ce soir-là, dans ma petite chambre, j'ai voulu lui montrer de quoi j'étais capable pour lui. Je savais qu'il était là, mais les portes du garage étaient fermées. Alors j'ai grimpé sur le mur du jardin du voisin, puis je me suis hissée sur le toit en fibrociment du garage, à six mètres de haut peut-être. J'essayais de ne pas trop peser sur mes pieds, de répartir la charge sur les mains aussi. À un moment ça a craqué sous moi. Je me suis vue en bas, écrasée sur le ciment taché d'huile de vidange. Mais j'ai continué. Il y avait une fenêtre ouverte un peu plus loin, je suis entrée dans le bâtiment, j'ai traversé dans la pénombre les vastes pièces vides où nous organisions des concerts et j'ai frappé à sa porte. J'étais très fière de moi.

Nous sommes toujours ensemble trente-deux ans après. Nous avons eu la chance de nous rencontrer tôt. Nous avons su ne pas nous perdre en chemin. Nous sommes comme les deux

frênes mâle et femelle de notre jardin : nous avons grandi côte à côte, nous épaulant et formant à deux un tout plus vaste que chaque identité.

VENDREDI

Ce matin je n'ai pas pu travailler. Au réveil, mon corps était tout bloqué. Alors, après déjeuner, je me suis offert une bonne méditation. Puis j'ai fait un tout petit peu de ménage et j'ai beaucoup lu. Pourtant je n'ai pas eu beaucoup d'activités physiques cette semaine, c'est surtout mon cerveau qui s'est démené. Lui aussi est touché par la maladie, il a beaucoup moins de rendement qu'avant. Après le repas, pour me remettre tranquillement à l'ouvrage, j'ai relu les pages que j'avais corrigées.

Stupeur ! Ça recommence ! Le texte original est truffé de mes souvenirs, tout s'emmêle en un galimatias sans queue ni tête. C'est dingue ça !

Je suis découragée, de nouveau je me sens incapable de fournir un travail correct. Je me fustige : tu croyais que tu pourrais avoir un métier intellectuel, toi qui n'as pas fait d'études ? Tu n'es qu'une petite saltimbanque, tout juste bonne à bricoler par-ci par-là, on ne peut pas te faire confiance... Le travail de sape est très efficace chez moi. Je devrais peut-être songer à me faire sapeuse professionnelle. Dépitée, je vais me coucher.

Je fais un rêve : une petite fille rit, dans un champ de coquelicots. Elle m'entend arriver, se retourne, se fige et me dit : « Tu n'as toujours rien osé dire ? » Elle devient grise et se transforme en pierre, la tête baissée sur la poitrine, le dos courbé. Je cours vers elle, la prends dans mes bras. Elle est froide et dure. Je me réveille oppressée.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

SAMEDI

Voilà, cette nuit j'ai écrit ce que j'avais à écrire. J'espère que maintenant je vais pouvoir avancer.

La femme-ourse et l'homme-crapaud

Mes deux parents travaillaient. À ma naissance, ils ont embauché Mme Bron pour s'occuper de moi et de la maisonnée. C'était une dame petite et ronde, très maternelle, joyeuse et énergique. J'étais le bébé qu'elle n'avait pas pu avoir, elle m'aimait beaucoup, et moi aussi je l'aimais. Je la suivais partout quand elle faisait le ménage et quand elle préparait un gratin dauphinois, j'avais droit à une rondelle de pomme de terre crue, j'adorais ça ! Quand j'allais à l'école maternelle, elle venait me chercher et me ramenait sur le porte-bagages de son vélo ; un jour je me suis coincé le pied dans les rayons, il a gonflé, on l'a emballé dans un linge humide. Je l'appelais Babron, mais elle avait un très joli prénom : Lorette.

Quand mes parents se sont séparés, j'avais sept ans et Lorette travaillait toujours pour nous, elle venait faire le ménage une ou deux fois par semaine. Pour sortir de la dépression où l'avait plongée la séparation, ma mère a commencé à faire des choses de son côté, des stages de menuiserie, de la montagne. Alors j'allais passer le week-end chez Mme Bron. Cette femme si charmante, cette bonne maman-ourse était mariée à l'homme-crapaud. Gras et suant, toujours luisant, des petits yeux pervers sous de lourdes paupières, il ne bougeait pas de l'appartement. Assis sur son fauteuil, il regardait la télévision, au-dessous de laquelle il y avait un rat en caoutchouc plus vrai que nature. Mr Bron aussi s'est bien occupé de moi, à sa façon : il me prenait sur ses genoux et me tripotait en regardant la télé. Il m'a appris la honte et le dégoût de soi, la crainte et le repli. Je n'osais ni dire non ni en parler à qui que ce soit. Une nuit, il y a eu un gros orage et Mme Bron a dû aller chez sa mère. Elle m'a dit d'aller dans le lit avec Mr Bron pour ne pas avoir peur de l'orage. Je m'en rappelle et je ne m'en rappelle pas. C'est comme ça.

Pour échapper à l'homme-crapaud, j'ai demandé à ma mère d'aller faire des randonnées à ski avec elle et mon frère. Ça a été dur au début, car j'étais petite, dix/onze ans, et c'est très physique. Mais j'étais heureuse d'être en montagne avec eux plutôt que dans l'antre de l'homme-crapaud. Et, sans que je m'en aperçoive, ce que j'avais subi de la part de ce sale type s'est enfoui dans ma mémoire et a disparu : un trou noir.

Ce n'est que bien plus tard, vers vingt-deux ans, que tout a resurgi sans que je m'y attende. J'étais avec Patrik, mon homme déjà. Nous étions adossés à un arbre près du ruisseau, chez mon père. J'étais heureuse, appuyée contre lui, confiante. Et tout à coup, une grande peur, une angoisse m'a serré le cœur. Je ne comprenais pas d'où ça venait. C'était son souffle sur ma nuque. Patrik a senti mon malaise, mon énervement et m'a demandé ce qui se passait. Et tout est revenu à la surface de ma mémoire. Le souffle de l'être aimé avait fait écho à travers les années au souffle de l'homme-crapaud sur ma nuque de petite fille. Grâce à Patrik, son humanité, j'ai pu raconter ce qui m'était arrivé ; j'ai pu regarder les choses en face et ne pas les laisser pourrir en moi et empoisonner ma vie. Ça ne s'est pas fait en un jour, il a fallu revenir dessus plusieurs fois pendant des années. Mais j'ai pu dire à toute ma famille ce qui m'était arrivé au cours de cette enfance plutôt heureuse et à l'abri des soucis, en apparence. Et un jour, grâce à une amie qui était présidente de SOS Inceste pour revivre, j'ai pu me confronter à l'homme-crapaud et lui dire en face : tu as fait ça à cette petite fille qui t'était confiée. Il m'a accusée de mentir, mais j'ai tenu bon. Je me suis aperçue à ce moment-là que Mme Bron savait, mais qu'elle fermait les yeux, et que d'autres petites filles qu'elle gardait avaient aussi goûté malgré elles à l'homme-crapaud. Le silence, complice et lâche.

Aujourd'hui l'homme-crapaud est sûrement mort, Lorette aussi sans doute. Je ne leur ai jamais vraiment pardonné de m'avoir volé une part d'enfance, d'innocence et de légèreté.

Lui surtout, car je garde pour Babron une tendresse de petite fille choyée. Ce qu'il m'a fait, c'est comme un petit caillou noir pourri au fond de mes entrailles. Plutôt que de me laisser empoisonner, j'ai réussi à faire autour un diamant, une perle : ma vie et l'amour que je donne et qui m'entoure, et une certaine insolence. Et ça, jamais personne ne pourra me le voler.

Mais je pense à mes sœurs d'infortune qui n'ont pas eu la chance de s'en tirer et ont payé de leur vie la bêtise crasse des hommes, Dominique, Perrine. Et je pense à mes filles, à leurs amies, qui encore aujourd'hui, au XXI^e siècle, ont à subir les agressions verbales et physiques de ces messieurs qui se croient tout permis. Et je pense à toutes celles à travers le monde qui ne sont pas encore reconnues comme des Hommes à part entière, la moitié de l'humanité. C'est une des rares choses qui peut me rendre violente, au moins verbalement. Je nous ferai des bannières : JE BAISE SI JE VEUX et QUAND JE DIS NON, C'EST NON !

Je ne suis pas très vaillante aujourd'hui, j'ai très peu dormi et au petit matin j'ai fait un rêve cathartique : j'écrasais à pieds nus le visage d'un homme couché à terre... Jamais je n'ai été violente comme ça en rêve !

Je vais corriger quelques pages, histoire de voir...

Il faut que ça marche.

Demain je saurai.

DIMANCHE

Dimanche, jour du seigneur ? Jour du saigneur oui ! Que ce soit le vendredi, le *shabbat* ou le dimanche, Dieu pour les hommes est toujours, en tout temps et en tout lieu, prétexte à massacre. Je refuse le symbole du fils de Dieu écorché et souffrant le martyr, cette image sordide lourde de violence et de culpabilité qui est soi-disant l'héritage de ma patrie. Et quelle patrie d'abord ? Je me sens avant tout terrienne. Moi je préfère hériter du Front populaire, des ouvriers communistes, des intellectuelles féministes et de la tradition d'accueil qui existe aussi dans les campagnes, quoi qu'on veuille nous faire croire. Ni Dieu, ni maître, ni esclaves ! Et j'aimerais que quand les gens disent « C'est chez nous », cela soit synonyme de bienvenue.

En tout cas, dimanche, pas de repos pour les braves, du moins pas forcément aujourd'hui... au boulot ! Ce qui est bien quand on travaille chez soi, c'est qu'on peut s'arranger comme on veut. J'ai l'habitude, car quand on est saltimbanque, on n'a pas d'horaires réguliers, on est au turbin quand les autres se détendent. Moi j'aimais ça, ne pas avoir de routine. Et puis c'est drôle : quand on part travailler on dit qu'on va jouer ! Alors bien sûr, beaucoup de gens voient les artistes comme des fainéants. Eh oui, on n'est pas tout le temps sur les routes à tourner un spectacle, il y a des temps de latence où on semble ne rien faire, mais dans la tête ça cogite sans qu'on s'en rende forcément compte, ça capte les sensations, les images, les mots qui feront naître un nouveau spectacle. On

ne crée pas sur commande et l'inspiration reste incertaine. C'est ce qui fait que parfois être artiste est douloureux.

Et il n'y a pas que la partie création dans le métier. Nous, on travaillait à l'ancienne, c'est-à-dire qu'on s'occupait de tout : créer les histoires, les décors si besoin, les costumes, les accessoires et trucages, la musique, la lumière. Et enfin toute la partie administrative, beaucoup moins amusante : créer les pubs des spectacles, démarcher, vendre, gérer la trésorerie, les salaires, les déclarations de charges sociales (jusqu'à six caisses différentes pour un intermittent du spectacle !). Ce dernier volet s'est compliqué à l'envi dans les années 2000, quand ils ont décidé de traquer fraudeurs et profiteurs. Dans le principe, c'est une bonne idée, sauf que ce sont surtout les petites compagnies qui ont vu leur tâche s'alourdir. Les grosses entreprises du spectacle et de l'audiovisuel disposent toutes de comptables et de secrétaires pour gérer les masses de paperasses qui sont apparues et pour contourner les lois avec finesse. Pourquoi TF1 ou France 2 a le droit d'employer des intermittents à longueur d'année alors qu'ils ont en réalité un poste fixe ? Une pratique commune au monde audiovisuel consiste à se mettre d'accord avec les techniciens sur des salaires faibles et des déclarations de travail *a minima*, tout en leur assurant l'obtention du statut d'intermittent : ce sont les ASSÉDIC qui complètent le salaire, et c'est toujours ça de gagné pour la chaîne de télé. Pourquoi Citron, ou Rino, ont le droit d'employer des techniciens intermittents du spectacle pour monter et démonter ses tentes d'exposition itinérante de voitures ? Où est le

spectacle là-dedans ? Et pendant ce temps, les petits saltimbanques comme nous se voient refuser le statut parce qu'ils se sont trompés dans la déclaration d'une date, que le formulaire X ou Y a été mal rempli... C'est ce qui m'est arrivé la dernière fois que j'ai renouvelé mon statut : j'avais le nombre de cachets nécessaires (43 sur 10 mois et demi), mais étant déjà malade, et mon esprit embrumé dans les périodes de crise douloureuse, je m'étais trompée en déclarant deux dates de spectacle. Il y avait beau y avoir toutes les attestations de la compagnie qui m'avait embauchée, toutes les charges payées, les ASSEDIC ont refusé de les comptabiliser, s'appuyant sur les derniers textes d'accord. J'ai décidé de ne pas me laisser faire, j'ai écrit à toutes les instances, soutenue par le Collectif Intermittents-Précaires, ça a duré des mois et finalement, c'est le Conseil d'État qui m'a sauvée le jour de mon anniversaire ! Ils ont annulé les articles concernés, car ils créaient une discrimination par rapport aux salariés du régime général (qui ont un droit à l'erreur de trois jours). J'ai touché tous mes droits ASSEDIC d'un coup !

On ne peut plus travailler de manière artisanale comme avant, les petites associations sont traitées comme des entreprises. Le langage capitaliste a tout infiltré. Dernièrement, pour une démarche de création de CAE, nous avons entendu parler de la plus-value apportée par le poste au demandeur d'emploi : la plus-value ! Nous sommes considérés comme de l'argent à faire fructifier !

Bon, je m'y mets. Timidement je regarde ce que j'ai corrigé hier... YES ! Ça marche ! C'est bien le texte de *Mémoires d'un*

compte en banque. Ouf ! Je remonte vers le début du roman : OUI ! Tout est redevenu normal, avec les petits signes cabalistiques de correction et les annotations en marge pour les propositions de réécriture. Quand même, la magie, c'est efficace.

Tiens ! C'est curieux, il y a des pages en plus intercalées, sur lesquelles sont couchés mes souvenirs...

C'est complètement dingue, maintenant j'ai deux livres : celui que j'ai corrigé et celui que je peux continuer à écrire : *Mémoires d'une saltimbanque*. J'y raconterais ma vie, les anecdotes qui en ont fait le sel, les rencontres improbables et les moments de grâce. Si j'ai le courage je raconterais aussi les épreuves que j'ai traversées, qui m'ont jetée à terre, et comment je me suis relevée.

Demain j'envoie un courriel à l'éditeur pour voir s'il accepte de lire mon « manuscrit » quand il sera fini. Si ça ne rentre pas dans sa ligne éditoriale, j'irai voir ailleurs. Je sais ce que c'est de se donner les moyens et d'aller chercher plus loin. Rebondir, j'ai fait ça toute ma vie. Même si en vieillissant j'ai un peu plus de mal à prendre mon élan. J'ai eu une vie extraordinaire et ce n'est pas fini !

À trois ans, en sortant de la garderie, je suis tombée d'un balcon sans garde-fou : du premier étage direct sur un tas de neige. Je n'étais pas très dégourdie petite.

À cinq ans, je me jetai dans les vagues déchaînées de la Méditerranée, un aimable sauveur m'a rattrapée par la culotte.

À neuf ans, je tombai dans un puits sans fond, et en suis ressortie toute seule. Je commençais à trouver mon chemin par moi-même.

À onze ans, j'étais l'objet de tractations entre mon père et le vieux chef du village en vue d'un mariage, près de la mare aux hippos au Burkina Faso. Je n'étais pas rassurée, je ne disposais pas du sens de l'humour de mon père !

À treize ans, lors d'un voyage éducatif France-URSS, j'ai fait la queue sur la place Rouge pour aller saluer Lénine dans son mausolée ; il m'a fait un clin d'œil. Il savait sans doute que mon grand-père avait œuvré pour le rapprochement entre Staline et Eisenhower, depuis sa chambre à la clinique psychiatrique. À Kichinev, j'ai eu mon premier rendez-vous secret : j'ai marché négligemment sur le trottoir du grand boulevard jusqu'à ce qu'un taxi stoppe à mon niveau et que je m'y engouffre, retrouvant Stella, ma correspondante : elle voulait me faire rencontrer sa mère et visiter son appartement, mais sa famille n'était pas sur la liste officielle autorisant l'accueil d'un visiteur étranger. Elle connaissait déjà les chemins détournés.

À quinze ans, j'ai failli me noyer dans la mer de Glace. Un sixième sens a averti mon frère qui marchait devant : il s'est retourné et m'a vue le cul en l'air, la tête et les bras plongés dans un trou de fonte du glacier, bloquée par le sac à dos sur le rebord, incapable d'en sortir toute seule.

À dix-sept ans, je jonglais dans la rue en sortant du lycée.

À dix-neuf ans, je rencontrai l'amour de ma vie, sans m'en douter tout de suite, mais y trouvant déjà grand plaisir.

À vingt ans, j'ai vu le dernier couple de girafes libres du Mali, avec leur girafon. Tout le monde priait pour que ce soit une femelle, car le précédent, mâle, avait été tué à coups de sabots par le père. Comme quoi, les mâles sont parfois bas de plafond, même chez les girafes !

À vingt-cinq ans, j'étais jongleuse d'un groupe de rock d'ambition nationale et nous jouions dans des festivals à travers le pays (dix-huit heures de camion aller-retour pour jouer parfois juste une demi-heure en première partie d'une tête d'affiche : intéressant d'un point de vue écologique non ?), mais aussi à Montréal ou à la prison de Varces, à côté de Grenoble : là, je n'étais vraiment pas à l'aise, seule fille dans cet univers de mecs. Pourtant je connaissais un peu l'ambiance carcérale, avec ma grand-mère j'avais quelquefois rendu visite à un oncle en centrale. Mais maintenant, j'étais dedans, et les regards étaient pesants. Le concert s'est super bien passé. À un moment, déguisée en lapin et sur l'air de *Bug's Bunny*, j'allumais un faux bâton de dynamite (imaginez l'instant délicat de la fouille des caisses de matériel à l'entrée de la prison), puis je jetais des carottes dans le public... Un an ou deux après, dans le bistrot du village triévois où nous habitions, je m'approche du comptoir et une espèce d'homme des bois de deux mètres de haut, avec des cheveux en broussaille et un regard passablement allumé, me dit : « Mais j'te connais toi ! T'es v'nue jouer à la prison ! Oh

putain, c'que c'était bien ! La carotte, je l'ai gardée des mois en souvenir dans ma cellule »... J'étais à la fois flattée et horriblement gênée...

À trente ans, j'étais un ours : Yourski, le dernier ours du Cocasse, un de mes plus grands rôles. C'est un gros ours velu fabriqué avec la tête de l'ours en peluche de mon enfance, le manteau de fausse fourrure de la Zette et quelques bricoles. Il faisait du petit vélo, marchait sur un tonneau et adorait se gratter le dos : un sacré rigolo ! J'aimais être dans la peau de l'ours, comme si je retrouvais une ancienne forme de vie enfouie en moi.

À trente-cinq ans, j'étais danseuse-clown invitée par le Bolchoï, en tournée à Saint-Pétersbourg, Odessa et Samarcande. À Odessa j'ai rencontré un descendant du juif de *Klezmer*, la BD de Joann Sfar. Il jouait de la clarinette dans les bars. Sa femme, tzigane, était belle comme un violoncelle : des épaules rondes, une taille resserrée qui donnait envie d'y poser les mains, et des fesses généreuses qui frissonnaient quand elle dansait. Quand elle enroulait sa voix autour de la clarinette de son mari, un lasso jaillissait et vous chopait le cœur par la pointe, y avait pas moyen d'y échapper. Ils auraient été sacrés champions au rodéo du sentiment. *Se non e vero e ben trovato*.

À quarante ans, mon homme m'a écrit quarante morceaux pour l'accordéon diatonique.

À quarante-trois ans, je partais seule avec mon accordéon chanter en Finlande.

À cinquante ans, j'ai traversé mon désert intérieur à dos de chameau. J'ai connu la soif intense et l'épuisement, la solitude noire, la jouissance morbide de n'être rien, la musique du monde se cristallisant et tombant morte note après note autour de moi, chaque pas faisant crisser et grincer ses éclats. J'ai vu la trace infime de la gerboise sur les vaguelettes de sable, à l'assaut de la dune et pouf ! disparue. J'ai trouvé derrière les dunes des oasis inexplorées où mes larmes enfin ont pu couler et mon cœur se désaltérer.

À cinquante-cinq ans, je corrigerai un roman d'anticipation, tellement d'anticipation qu'il ne sera même pas encore écrit. Je déchiffrerai une feuille blanche, faisant apparaître les signes au fur et à mesure de ma lecture.

À soixante ans, je serai lectrice pour une maison d'édition, comme Zulma, Wespeiser, Les Moutons électriques ou une autre que je ne connais pas encore.

À soixante-dix ans, je ferai des farces et des bons gâteaux à une tripotée de petits enfants de toutes les couleurs : des enfants-tigres, des enfants-koalas, des enfants-mésanges, des enfants-girafes, des enfants-belettes. On se barbouillera jusqu'aux cheveux en faisant de la peinture. Ils plongeront dans une grande malle molle emplie de costumes et en sortiront des histoires abracadabrantes. Quand je serai fatiguée, le plus petit s'endormira sur mes genoux et les plus

grands dépenseront leur reste d'énergie en pédalant sur le multi-tandem qui rechargera les batteries fournissant l'électricité à la maison.

À quatre-vingts ans, je regarderai tendrement mon homme ronfler à côté de moi sur un rythme de rock, de valse ou de salsa. Je caresserai la ligne de son flanc que j'aime tant. Je me promènerai sur les crêtes de son corps : l'épaule, les côtes, le vallon de la taille, la hanche, la longue cuisse... Quel beau voyage !

À quatre-vingt-dix ans, j'aurai le cœur si plein d'amour qu'il atteindra les limites de l'univers.

À cent ans

MIAOU MIAOU MIAAAAOUOUOU !

Oh Boudzan ! Tu as crevé ma montgolfière mentale avec tes cris griffus : je viens de me prendre six cents mètres et quarante ans de chute libre dans les dents ! Tu pourrais faire attention à la femme qui rêve... D'accord, c'est 19 h et tu as faim.

Oui, OK, il y a un temps pour tout : un temps pour rêver sa vie et un temps pour manger des croquettes. Tu as lu *Astérix et Cléopâtre* toi ! C'est gentil de me ramener ici et maintenant, le seul temps que l'on peut vivre vraiment. Mais vivre pleinement le présent n'empêche pas de s'imaginer un avenir coloré : notre vie se construit de rêves, autant que ce soit les nôtres et non les cauchemars concoctés par des hommes ivres de pouvoir. Le futur se forge au présent.

Allez, à table Boudzan, et vous : rendez-vous dans vingt ans !

Trahison

Joaquim Castro

Bam, bam, bam.

– Patron ! Patron !

Bam, bam, bam.

– Patron ! Réveillez-vous !

Mouvement confus, sur le canapé. Une tête émerge lentement des oreillers douteux. Un grommellement d’abord. Inaudible. Inutile.

– Mouais ! Qui c’est, putain ?

– C’est Dufour, patron. La proc veut vous voir d’urgence, je vous ai appelé, mais ça répondait pas.

– Mais c’est dingue, même en fin de carrière on peut jamais dormir dans cette taule !

Robert Castro se lève quand même, à contrecœur, et va ouvrir la porte. Son adjoint découvre un salon jonché de bouteilles bues, et d’emballages de plats cuisinés, le micro-onde est carrément posé sur la table basse, même pas besoin de se traîner jusqu’à la cuisine pour se réchauffer une portion !

Il garde les yeux baissés, pour ne pas montrer sa réprobation quand son patron enfile un pantalon et une chemise fripés par-dessus un caleçon pas frais et un marcel taché.

– Allez Dufour, on décolle... Tu me raconteras en chemin ce qui se passe.

– Mais patron, vous ne passez pas par la salle de bain ?

– La proc veut me faire chier en me convoquant à l’aube, tant pis pour elle !

– Mais... il est 11 h !

– La barbe ! Ta gueule Dufour, conduis-moi.

L’ambiance est plombée dans la voiture, et l’adjoint ne se résout pas à rompre le silence. Aussi, quand ils arrivent dans le bureau de la substitut, l’officier ne sait toujours pas de quoi il retourne...

– Castro, tout de même ! Vous daignez enfin paraître... Tout en charme et en élégance, comme d’habitude...

Elle esquisse un sourire forcé qui ne masque pas son dégoût.

– Je vous envoie à Crest, ça vous dépaysera.

– À Crest ? Vous avez pas plus chiant ! Pfff ! Mais pourquoi vous voulez me pourrir la vie ! Vous avez pas un jeune chien à expédier là-bas, pour lui faire les dents ! J’ai passé l’âge, merde ! Vous savez bien que je fatigue...

– Si vous n’étiez pas à quatre grammes tout le temps, vous fatigueriez moins, Castro ! Quand vous mettez la pédale douce sur la boisson, vous êtes un excellent enquêteur ; et vous avez encore deux ans à tirer avec nous, alors au boulot ! Sans discuter.

– Vous êtes sadique ; j’en parlerai au syndicat...

– C’est ça... C’est ça... Si vous trouvez quelqu’un que vous n’avez pas étrillé par le passé, et qui veut bien vous écouter... C’est pas gagné ! Mais tentez toujours ! En attendant, ce

matin, un retraité promenait son chien le long de la piste cyclable, près du collège Revesz-Long. Il a trouvé un homme gisant dans le fossé, poignardé dans le dos pendant la nuit. Ce sont les gendarmes qui ont fait les constatations d'usage, passez récupérer le dossier en arrivant sur place. On ne sait pas encore qui c'est, blanc, la quarantaine...

Elle termine à peine que Robert a tourné les talons et sort déjà de son bureau, sans un mot. Elle ouvre sa fenêtre en soupirant. Quelle déchéance, morale, physique... Mais il a mystérieusement gardé intacts tous ses talents d'enquêteur, alors pourquoi le mettre à pied à deux ans de la retraite ?

Dufour conduit Castro à Crest, sans que celui-ci lui accorde un regard ou une phrase. Il se demande ce qui peut bien se passer dans sa caboche de vieux flic. Peut-être qu'il essaie de contenir la colère déclenchée par la proc et ses sarcasmes... Ou alors il le déteste, simplement. En fait, Dufour se trompe... Robert n'est pas en colère, il ne déteste personne, il somnole juste, terminant de cuver le whisky de la veille... Étonnamment, à peine arrivé à la gendarmerie, il s'anime, adopte une allure assurée, il prend les képis de haut, réclame le dossier, refuse de voir l'officier qui a rempli les constatations, il repartirait même sans plus de manières, quand le commandant le rattrape dans le couloir pour lui signifier qu'ils ont identifié le cadavre. C'est Joaquim Luce. Personnage emblématique de la ville, quadragénaire à qui tout réussit, enfin, réussissait... L'enquête va être délicate, il

ne faut pas secouer trop fort le petit monde des notables locaux...

Castro s'éloigne en haussant les épaules, et le commandant se dit qu'il va devoir aplanir les récriminations à venir, nombreuses si sa réputation est à la hauteur de la réalité, ce qui semble bien parti !

– Chauffeur, on va sur la scène du crime !

– Patron, n'abusez pas quand même, je suis officier de police...

– Je plaisante, mon vieux, détends-toi... Roule, moi je regarde ce fichu dossier. Ils ont dû bâcler, comme d'habitude !

Quelques instants plus tard, l'inspecteur change d'avis. Il demande à aller voir les parents de la victime : le dossier est complet, les constatations sur site ont été établies avec soin et rigueur, il n'y a rien d'autre à y apprendre en attendant les résultats de l'autopsie.

Quand ils arrivent au domicile de la famille, ceux-ci ont déjà été avertis, c'est une petite ville, tout va très vite, surtout ce genre de scoop. Castro est surpris de trouver une ambiance aseptisée, des mines de circonstances, mais sans plus... Pas de larmes, même pas d'émotion... Il présente ses condoléances, tout en observant les réactions, promet de tout faire pour retrouver le coupable, alors même qu'on ne lui demande rien... On ne l'invite pas à entrer, ni à boire un café, pourtant il en aurait bien besoin, la cuite a du mal à s'estomper ! Il perçoit que les questions qui les préoccupent tournent plus autour de leur fille : était-elle avec lui ? A-t-elle été attaquée,

comment va-t-elle ? Castro demande son adresse et envoie Dufour vérifier, par précaution, mais les rassure, leur fille n'a rien à voir avec le drame... Ils sont soulagés, et referment la porte sans même vérifier si leur fils a souffert ou comment il a été tué...

Peu de temps après, son adjoint revient. La sœur est bel et bien chez elle, informée aussi du décès de son frère.

– C'est une pète-sec, patron ! Pas un sanglot, pas un mot gentil pour son frère ; la seule chose qu'elle a dit, c'est à propos de leur entreprise ! Apparemment, elle est son bras droit, elle se demande qui va l'aider à diriger à présent, tout faire seule c'est trop de travail, elle a droit à une vie, elle aussi, et cetera. Vous voyez le tableau, chef !

– Mouais, encore une que le chagrin n'étouffe pas... Joaquim Luce, qui étais-tu vraiment pour que ta famille s'en foute à ce point que quelqu'un t'ait crevé la paillasse en pleine nuit au bord d'une route ! On va tâcher de reconstituer ta dernière soirée mon bonhomme !

Après quelques jours d'enquête, Robert a une idée bien plus précise de la personnalité de sa victime... C'est sa méthode, et elle est éprouvée. Tout le monde pense et répète que les morts ne parlent pas... mais lui, il sait que c'est faux. Un cadavre délivre toujours le nom de son bourreau, pour peu qu'on écoute attentivement ce qu'il a à dire, et qu'il confie

comment il s'est retrouvé en face d'une arme, fatale au final. Mais pour ça, faut ralentir le débit de boisson...

Depuis une petite semaine, chaque soir, Castro se rationne. Et c'est pas facile. Il boit depuis tellement longtemps... il ne se souvient même plus comment il a commencé ; vers seize ans, sans doute, désœuvré, pour animer les soirées avec ses copains, pour faire le malin, un peu, et pour se marrer, surtout. Tout est plus amusant avec un peu d'alcool. Au fil des ans, c'est devenu une addiction, il en a rapidement eu conscience, mais comment trancher ? Boire lui fait du bien, ça le détend, le soir, après une journée de stress à affronter les cons. Ils sont nombreux, les cons. Ils pullulent, ils envahissent tout... Et ils se tuent entre eux ! Après, le sale boulot lui revient, et c'est pas reluisant ! Le whisky, ça l'aide à supporter. Évidemment, ça le détruit aussi ; à petit feu ; mais qu'est-ce qui est pire ? Se laisser ronger par l'alcool, au prix d'une déchéance programmée, ou se laisser contaminer par la bêtise ambiante et dégénérer peu à peu ? Il n'y a rien à sauver dans la nature humaine, alors autant abrégier et alléger le fardeau. Mais avec une enquête sur les bras, faut doser à la baisse...

Après quelques investigations, il a un portrait assez précis de Joaquim Luce... Homme d'affaires ayant réussi dès le début de sa carrière, dans le domaine paramédical ; à peine de brillantes études terminées, il a créé une société de fabrication de prothèses, orthèses, et autres trucs du genre jusqu'aux fauteuils roulants ; encore un qui se dore la pilule sur le dos des malheureux... Il a tout monté de toutes pièces,

en partant de rien (tiens, avec un capital trouvé où d'ailleurs ?). Pour terminer d'auréoler de talents ce jeune loup, il joue en amateur du piano à merveille, ce qui achève le tableau de rêve pour des conquêtes féminines à foison. Le petit Crestois presque venu du caniveau croquait la vie à pleines dents, avant qu'on ne le fauche en plein vol !

D'ailleurs, Castro a un suspect ; ou plutôt une. Il y a quelques mois, la victime a eu une liaison tumultueuse et quasi publique avec Véronica Juillet, la fille du chef de cabinet du président du Conseil. La dame est fort belle, fort jeune et fort ombrageuse... Quand il est allé chez elle l'interroger une première fois, il n'a à nouveau perçu aucun chagrin, pas de regret... Juste une forte colère, voire de la haine pour le mort. Décidément, le dénommé Luce laisse peu de personnes explorées dans son sillage. La jeune femme a refusé de rentrer dans les détails, mais elle le déteste, et surtout, elle a fourni un alibi en carton, que quelques vérifications d'usage ont démolé rapidement... Elle est convoquée ce matin à la gendarmerie.

Dans le bureau au design daté qui sert aux auditions, elle a perdu de sa superbe. Elle essaie quelques minutes de faire face et maintenir son allure de grande dame, mais devant la morgue indifférente à son charme du vieux Robert, elle capitule vite et s'effondre. C'est vrai, elle a menti. Elle n'a pas d'alibi, le soir où Joaquim a été poignardé, elle était seule chez elle. Oui, seule, comme depuis des semaines, depuis que cet enfoiré l'a humiliée... Il a joué, juste joué, profité de son corps, de son statut social, de sa notoriété, sans le moindre

sentiment ni le moindre égard, alors qu'elle était conquise, éprise, qu'elle aurait tout donné pour lui. Et dans son dos, sans qu'elle n'en devine rien, il la traînait dans la boue, dans ses cercles de poker il se moquait d'elle et a même montré en public des vidéos de leurs ébats... En l'écoutant se lamenter, il se dit que décidément, les rapports hommes femmes, c'est pas du gâteau ; toute jolie, intelligente et bien roulée qu'elle soit, bien éduquée, dotée d'une bonne famille, cette jeune femme est à la rue dans sa vie amoureuse... pas mieux lotie que lui. Sauf qu'elle a encore devant elle la possibilité de se refaire, alors que lui va finir sa vie en vieux célibataire, parce qu'il a toute sa vie tiré des plans sur la comète avec des femmes, sans jamais choisir la bonne. C'est l'un des ex éconduits de Véronica qui est venu lui raconter le comportement odieux de son joli cœur ; inutile de dire à quel point elle est tombée des nues, elle qui croyait déjà avoir harponné le mari idéal...

L'inspecteur n'insiste pas, la laisse partir, le temps de vérifier cette nouvelle version, fort intéressante au demeurant, le vernis commence à craquer, qui dit poker, dit dettes... Il faut creuser dans cette direction.

Et c'est une bonne piste, les dettes ! Quelques jours après, il tient un nouveau suspect ! Non content de jouer et de perdre des sommes folles au poker, Joaquim Luce avait en plus emprunté de l'argent à un bookmaker ! Une petite visite s'impose, et Castro demande à Dufour de le conduire à Grenoble. Le gars ne se fait pas tirer l'oreille pour passer à

table. Oui, il connaît Luce, il l'a rencontré dans des parties de poker. Ce gars-là jouait mal et en plus était un vrai chat noir ! Toujours un mauvais jeu, un vrai loser ! Malgré tout, il ne s'arrêtait jamais et misait des sommes folles ! Alors oui, Marino lui a prêté du pognon, et c'est vrai que cet enfoiré faisait traîner pour rembourser ! Mais le prêteur avait une reconnaissance de dette, avec l'entreprise en gage, donc aucune raison de trucider la poule aux œufs d'or... À l'inverse, le débiteur mort, sa famille hérite et n'est pas tenue de rembourser, ça n'arrange pas du tout ses affaires !

– C'est vrai qu'on dit qu'il faut d'abord chercher à qui profite le crime...

– Franchement, pas à moi ! Ce con valait plus vivant que mort ! Mais vous devriez voir son ancien associé. Je lui avais déjà prêté de l'argent il y a cinq ans, avec sa boîte en gage ; à l'époque il était associé avec un gars d'Ardèche, un certain Longchamp, un sanguin, pas très souple. Quand il a su pour mes prêts, il paraît qu'il a pété les plombs ! Il voulait tuer Luce, ça s'est passé au siège social, si le comptable et les secrétaires n'avaient pas été là, qui sait ce qui se serait passé ?

– Dis-m'en plus.

– Mais j'en sais pas plus, j'y étais pas ! Je sais juste que l'autre a fini par se calmer, rengainer son flingue, et que tout s'est soldé par le fait qu'il a récupéré ses parts immédiatement et est sorti du capital... En tout cas, le loser, ça l'a pas empêché de continuer à perdre au poker ! On aurait dit que c'était son sport favori... chacun son truc ! Allez voir rue des Cuiretteries, c'était son QG.

- C'est quoi ça encore ?
- Une boîte de strip-tease, à Crest, dans une cave, rue des Anciennes-Prisons. C'est pas reluisant, mais il y était tous les soirs, ou presque, même si faut pas être regardant.
- Bien, je vais vérifier ça. Mais t'as pas intérêt à m'avoir mené en bateau, sinon, je te jure que je reviens et je te colle une perquisition dans tes rades clandestins ! Ah ! encore une chose : je le trouve où ce Longchamp ?
- Mais j'en sais rien moi ! Je l'ai jamais vu ! Je sais tout ça par "on-dit". Tenez, demandez à sa sœur, c'était comme qui dirait son bras droit...

Visite instructive... Castro s'intéresse depuis le début à cette femme à l'apparence proprette, bien coiffée, bien habillée, mais trop polie, limite servile... pas une once de sincérité ! Il se dit que dans le fond, elle pourrait bien être méchante comme une teigne... Il verra ça plus tard. Il va demander au bureau qu'un agent se renseigne sur elle. Pour l'instant, au prix d'une longue négociation, elle affichant une loyauté hors de propos, il lui extorque les informations nécessaires pour retrouver Longchamp.

Il rejoint Dufour qui l'attend au véhicule de service et les voilà en route pour l'Ardèche. Son adjoint rumine parce qu'il est déjà tard et qu'une fois de plus, il ne sera pas rentré chez lui à la fin du service.

Pourtant, le détour valait la peine ! Quel phénomène ! D'abord, il a joué au pitbull en trouvant les officiers à sa porte, mais dès qu'il a su que Luce était mort, et qu'ils venaient pour enquêter, il s'est radouci. Les voilà tous les trois, confortablement installés dans son salon, avec un bon vieux whisky... Il sait vivre au moins ce fumier ! Et Castro se délecte... L'ancien associé règle ses comptes avec la sœur parfaite. Elle a investi dans la boîte de son frère, et manœuvré pour en prendre subrepticement la direction. Son frère était un faible, un rêveur, il aurait dû rester à fabriquer ses prototypes, il était pas calibré pour gérer une vraie boîte ! Peu à peu, elle a pris toutes les décisions et est devenue le bras droit, à faire la pluie et le beau temps... une vipère ! Longchamp a jamais pu l'encadrer... Il ne cache pas sa satisfaction.

– Mais elle va avoir une belle surprise la garce !

– Ah oui ? Pourquoi ?

– Elle croit qu'elle va toucher le jackpot en héritage, mais elle n'aura rien !

– Expliquez-vous, Longchamp, là on ne comprend plus...

– Parce qu'il n'y a plus rien ! La boîte est coulée, les comptes étrillés... C'est pour ça que je me suis retiré ! Luce était accro au poker, il aurait misé les dents en or de sa mère, alors vous imaginez, l'argent de l'entreprise, ça fait belle lurette qu'il y est passé...

– Et comment personne ne s'en serait aperçu ?

– Les joueurs, c'est encore plus malin que les tox, ça a de la ressource... Il a remis de temps en temps de l'argent gagné au jeu sur les comptes, quand il y avait l'expert-comptable qui

venait faire un point, il a soudoyé la petite comptable, une jeune fille influençable, pour qu'elle ne dise rien, ne donne pas l'alerte, il l'attendrissait et approvisionnait les comptes quand elle paniquait trop... J'ai vite vu clair dans ce cirque. Je lui ai posé plusieurs fois un ultimatum. Et puis il y a eu cette histoire de fournisseur chinois. Joaquim sentait que ça se compliquait pour lui. Il a voulu jouer au plus malin et démultiplier les marges de la boîte, pour remonter la trésorerie. Il avait soi-disant trouvé un grossiste à Zhangzhou. Sauf qu'une fois que l'argent a été envoyé, la marchandise n'est jamais arrivée ici... Vous pensez bien qu'avec la Chine, aucun recours possible ! C'était le coup de grâce, et j'ai retiré mes billes. Il m'a supplié de ne rien dire à sa sœur... Et cette conne était toute contente que je dégage de son paysage, elle a jamais pu m'encadrer... J'étais ravi de lui faire ce plaisir. J'attendais... simplement.

– Donc vous affirmez que Luce était ruiné, son entreprise au bord de la faillite, et que sa sœur ignorait tout...

– Exact, inspecteur !

Castro et Dufour se retrouvent au poste le lendemain matin. L'inspecteur compulse le dossier sur Marie Radiguet née Luce qu'un agent a préparé sur son bureau. Il affiche un sourire béat qui s'accroît de page en page. L'adjoint, intrigué, finit par le questionner.

– Mon p'tit Dufour, je crois qu'on tient notre coupable... Cette Marie Radiguet est en effet une belle faux-cul... Avec ses airs bien sous tous rapports, elle trompe son monde, mais c'est une vraie teigne, qui ne lâche jamais sa proie, vénale... Elle a déjà dépouillé un premier mari, un bon gars un peu naïf, mais

avec une bonne place, un bon salaire. Il n'a rien vu venir, quand il s'est fait licencier, elle lui a piqué son indemnité et s'est tirée. Il se pourrait bien qu'elle ait à nouveau tiré des plans sur la comète pour dépouiller son frère. Et comme il était sans héritier, ni épouse, ni enfants, pourquoi ne pas accélérer la succession ? Une petite visite s'impose...

C'est à son bureau que les policiers retrouvent la quadragénaire. Elle y est seule, elle semble décomposée.

– C'est bien vide ici madame, qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai dû renvoyer le personnel chez lui ce matin...

Sa voix est tendue, voilée par l'angoisse. Castro se fait un malin plaisir à la questionner tel un candide.

– Ah oui ? Pourquoi ?

– Je ne comprends rien... Quand je suis arrivée à 8 h, un huissier était là, il avait rassemblé les salariés pour leur demander de quitter leur poste. Il a insisté pour que je le fasse, qu'il m'expliquerait après. J'avais pas bien le choix, manifestement... Une fois dans mon bureau, il m'a dit que la procédure de recouvrement avait assez traîné, et que maintenant ils allaient saisir. Quand je me suis fâchée, parce que saisir quelques jours après la mort du patron, c'est insensé, il a tiqué. Il ne savait pas que mon frère était mort. Il s'est excusé, mais il a dit qu'il n'avait pas le choix, et il a laissé son courrier pourri. Mais si ce n'est pas à cause de la mort de Joaquim, pourquoi ils veulent saisir ?

– Eh bien, madame, nous venons pour la même raison. Après quelques indiscretions et vérifications faites auprès de nos enquêteurs financiers, votre entreprise est déficitaire depuis un sacré de bout de temps. Votre frère a habilement réussi à cacher la misère. On se demande comment d'ailleurs... Vous ne saviez pas que même sa voiture avait été saisie ? Il y a trois semaines ? Vous avez bien dû remarquer quelque chose, c'était votre frère et vous partagiez les mêmes bureaux, tous les jours !

Marie Radiguet essaie de bredouiller une réponse, mais rien ne sort. Elle est livide. Dufour remarque que ses mains tentent maladroitement d'agripper un stylo pour se donner une contenance, mais les tremblements sont si forts qu'elle n'y parvient pas. Elle se redresse, comme rassemblant ses forces pour faire front et sortir une tirade propre à clouer le bec de l'inspecteur qui l'exaspère visiblement.

L'adjoint se prépare à un duel entre la suspecte et Castro, qui n'est pas du genre Gipsynt. Mais non. Rien ne sort de la bouche de la femme. Peu à peu, son dos se voûte, comme une baudruche qui se dégonfle... et elle chuchote.

– C'est pas possible... C'est pas possible... Plus rien... Il n'y a plus rien... J'ai fait tout ça...

– Oui ? Vous avez fait quoi Madame ?

Elle lève les yeux vers Castro, hagards. Des larmes coulent sur ses joues.

– Il a tout eu. Il a toujours tout eu. C'est pas juste, il était paresseux, immoral, joueur... Et tout lui réussissait ! Et moi...

– Oui ? Vous ?

– Et moi j’en ai eu marre d’attendre. Mais j’ai réagi trop tard...
C’est fichu. Tout est gâché.

– Qu’est-ce que vous avez fait ?

Castro s’approche lentement d’elle, vient se placer à côté de son fauteuil, fléchit ses jambes, presque accroupi, à hauteur de son oreille, il chuchote encore.

– Allez, Marie. Qu’est-ce que vous avez fait ? C’est trop tard maintenant, de toute façon.

– J’ai...

– Oui, dites-le, ça ira mieux après.

– J’ai... tué mon frère.

Aguerrie, mais pas guérie

Anna Guerrière

Elle s'appelle Anna, mais préfère se faire appeler Natty. Et ça lui plaît. Pas plus d'un mètre soixante, on lui dit qu'elle est sexy quand elle arbore une jupe ou un débardeur. Elle ne cherche pas à séduire, pourtant parfois elle sent des regards se poser sur elle, révélant du désir... C'est sans doute parce qu'elle les désapprouve qu'elle est plus souvent vêtue d'un jean et d'une bonne paire de baskets !

Natty se tient devant vous, aujourd'hui, debout, elle revient de loin... Depuis quelques mois, elle retravaille, dans un chantier d'insertion, en cuisine.

Suite au décès de son employeur en juillet 2015, elle avait perdu son dernier emploi. Ce chantier lui redonne un rythme, la sort d'une longue période d'isolement. Ses soucis de santé lui pèsent parfois, mais elle essaie de ne pas y penser lorsqu'elle travaille, bien que les douleurs lui rappellent la présence de sa maladie. Elle est agent hôtelier en cuisine collective, elle prépare les entrées et les desserts pour les résidents de la maison de retraite. Elle gère les quantités, les mixés... Il y a parfois des tensions dans l'équipe, mais ça va. Ça passe, toujours même si c'est dur à encaisser sur le moment. Elle sait reconnaître ses torts, si elle déborde et s'excuse... Ce qui lui importe, c'est de bien faire son travail pour que les

personnes âgées soient contentes de leur repas ! Elle n'a rien à prouver d'autre... Elle fait bien son travail, puisqu'on lui confie de plus en plus de tâches en autonomie et elle apprécie cette confiance qu'on lui accorde... Au début, elle était cantonnée à la grosse plonge, elle était d'accord, mais elle a su s'affirmer en douceur, montrer ce dont elle était capable...

Ce qu'elle préfère, quand elle prépare les salades de fruits, c'est mettre la petite touche finale, le grain de raisin qui surplombe chaque ramequin. Ou finaliser l'entrée en saupoudrant la portion de persil finement haché... Tiens, à ce propos, anecdote de ce midi. Elle note dix repas dans son effectif, zut, elle constate qu'elle a oublié un membre du personnel, Natty transforme son zéro en un, qu'elle confond avec un neuf lorsqu'elle dresse ses desserts! Après avoir nappé de coulis de fruits rouges avec précaution quasiment vingt parts de bavaois, elle s'aperçoit qu'il y en a huit de trop ! Au bonheur de l'équipe ! L'un de ses collègues fête ce jour-là son anniversaire en apportant un chili con carne... cette confusion profite aux papilles de tout le monde !

Elle est heureuse d'avoir intégré ce chantier grâce à sa référente de la mission locale. On lui a donné sa chance, progressivement, naturellement, de montrer ce qu'elle sait faire et elle est à la hauteur ! Elle est fière, sous le regard bienveillant de son fils, d'avoir retrouvé un emploi. Cet ado de dix-sept ans et demi, c'est sa plus grande réussite. Il est d'aplomb, bien dans sa vie, c'est comme s'il anticipait tous les

écueils qu'elle n'a pas su éviter. Elle en ressent une grande fierté.

Elle a tout de suite su que cet enfant allait tout changer. Même s'il y avait une longue pente à remonter...

Natty est tombée amoureuse très jeune, d'un homme ayant dix-neuf ans de plus qu'elle. Elle avait dix-sept ans et demi, inutile de dire que personne ne cautionnait sa relation... Mais elle n'a rien écouté ni personne, leur histoire était belle et forte, elle a duré huit ans. Mais à ses dix-neuf ans, elle découvre qu'elle est enceinte. Instinctivement, elle s'en réjouit, elle savoure la nouvelle, elle choisit des prénoms dans sa tête. Elle révèle sa grossesse à un proche, qui s'empresse de prévenir sa mère, qui l'incite à avorter au plus vite. Natty a du mal à s'y résoudre, de plus elle est hors délai, mais elle ne parvient pas à s'opposer à sa mère qui prend soudain tout en main et l'emmène à l'hôpital. La jeune fille pense qu'on va lui dire que c'est trop tard, ou l'envoyer en Angleterre, elle sait qu'alors sa mère ne donnera pas suite. Mais ce n'est pas du tout ce scénario qui se déroule ! Sans doute devant la détermination de la maman et la prétendue détresse d'Anna, après une rapide palpation, une sage femme lui dit que l'embryon est un peu gros, mais c'est pas grave, on va faire vite. Personne ne prend la peine de lui proposer un entretien psychologique, et avant qu'elle n'ait pu réaliser pleinement ce qui lui arrive, elle est avortée.

Rentrée chez elle, dans le sud, Natty se sent très mal, elle fait une hémorragie, elle avait un rendez-vous de troisième

échographie prévu proche de son domicile, heureusement elle s'y rend. Là, elle est hospitalisée d'urgence, à l'intérieur de son utérus, c'est une vraie boucherie. C'est un choc. Elle n'arrive pas à s'en remettre, elle y pense sans cesse, et son compagnon est aussi atteint qu'elle. Alors qu'ils ne l'avaient pas soupçonné, ils sombrent peu à peu dans une déprime à cause de cet enfant perdu, qu'en fait elle aurait rêvé avoir... Et J-P replonge soudain dans son ancienne toxicomanie. Par désespoir, par amour, par faiblesse, Natty le suit dans cette voie. Elle découvre le plaisir et l'apaisement de l'héroïne ... C'est si bon d'arrêter enfin de souffrir !

Les années passent, la dépendance s'installe, et l'apaisement se raréfie... Elle se questionne souvent sur la maternité, elle ne tombe pas enceinte, alors qu'elle a un désir d'enfant. Elle a peur d'être devenue stérile après l'avortement bâclé. Pourtant, secrètement, elle sait que son corps lui refuse ce bonheur à cause de sa toxicomanie. Elle finit par quitter J-P, tout ça a pesé trop lourd sur leur amour. Natty a vingt-huit ans, quand elle se rend compte qu'elle est à nouveau enceinte. Elle est amoureuse depuis deux ans, ils ont ce projet d'enfant ensemble, malgré ses craintes d'être stérile, elle s'efforce d'accepter l'idée qu'elle ne sera jamais maman. Mais elle a trouvé quelque part au fond d'elle la force d'arrêter l'héroïne. Et ça a fonctionné... Une nuit, elle se réveille en sursaut, la sensation qu'il se passe quelque chose dans son corps... Sensation confirmée rapidement par un test de grossesse positif !

À sa grande surprise, son compagnon ne partage pas son enthousiasme, maintenant que leur projet se concrétise, il n'a plus envie d'un enfant... Elle se sent perdue, désemparée, mais déterminée à s'incarner en maman. La réaction incompréhensible de J-N la blesse. Comme elle ne sait comment s'y confronter, elle décide d'accomplir l'un de ses rêves, voyager. Une occasion se présente de partir aux Antilles, et la voilà dans l'avion ! Elle vit tellement bien sa grossesse, une extase, elle se sent confiante, elle rêve de bébé, de bébé né... Et tant pis si le papa ne veut pas être plus qu'un géniteur, elle se sent prête, elle se sent déjà maman, instinctivement. Pourtant, une étrange impression la force à vivre au jour le jour sans se projeter, elle n'arrive pas à penser au terme, à l'accouchement, c'est comme si chaque jour de gestation se suffisait à lui même et devait être vécu pleinement. Quelle drôle de période ! Incapable d'imaginer l'enfant, de croire même qu'il va exister vraiment un jour, en dehors de son ventre.

J-N la rejoint par amour et reconnaît l'enfant, ils s'installent ensemble, et les voilà avec une vie de famille, mais la mésentente dans leur couple lui est insupportable, elle reste à peine deux ans avant de le quitter. Il ne va ensuite quasiment plus se préoccuper de son fils. Tant pis, elle s'en fiche, elle n'a pas besoin de lui ! Elle se sent solide, prête à tout affronter pour son enfant ! Ce rôle lui apporte tellement d'amour, de joie, de force... Mais en dedans, ce n'est pas si simple... À l'intérieur de Natty, il y a des choses qui sont restées brisées en mille morceaux depuis ses dix-neuf ans...

Elle s'est sevrée de l'héroïne quasiment toute seule, même si elle a été suivie par une association, sans traitement. Subrepticement, pour tenir le coup et se détendre elle a pris l'habitude de boire, surtout quand arrive le soir, ces heures pesantes où le jour s'étire, sans rendre les armes à la nuit, ces heures où soudain tout pèse une tonne. Quelques bières pour se délasser, le soir, rien de bien méchant...

Mais le cours du temps n'est pas un fleuve serein, ce qui n'est pas réglé s'incrute et se cristallise... Les quelques bières sont devenues plus nombreuses, plus tôt dans la journée, plus toutes les autres occasions de boire avec des amis, lors des fêtes. Peu à peu, Natty s'est bien rendu compte que ça devenait un problème, mais elle se persuade qu'elle arrivera à arrêter dès qu'elle le décidera. Elle ne se sent pas malade et pense que ça lui sera facile d'arrêter de boire sans aide.

Elle profite d'une hospitalisation pour soigner ses yeux, sans rien dire à personne, elle arrête de boire. Elle souffre alors de tachycardie, et un fort mal-être s'empare d'elle, la jeune femme finit par en parler brièvement à l'équipe médicale. Cette hospitalisation dure un mois, et le 8 mars 2007, à sa sortie, elle se sent avoir suffisamment de recul pour ne pas flancher. Ça tient un an et demi, mais sans soutien de personne. Sa force intérieure, c'est justement de ne le faire pour personne. Que pour elle. Ça tient plusieurs fois à un fil d'aller racheter de la bière dans un supermarché. Personne ne l'encourage. C'est dur, une vraie souffrance.

Elle rechute hélas de manière banale. Invitée chez un couple, un soir d'été, elle apporte du melon et du jambon, et la maîtresse de maison sort une bouteille de porto. Ça va si bien avec le menu... hélas, après un seul petit verre, elle a envie de poursuivre en accompagnant le plat de résistance avec du vin, et le dessert à la clarette... Comme elle n'a pas bu depuis longtemps, elle finit le repas pompette, sensation si agréable ! Mais contrairement au bien-être ressenti, c'était une mauvaise idée. Elle retombe progressivement dans l'engrenage, et recommence à boire chaque jour, happée très vite par la spirale. Personne autour d'elle ne lui dit rien ni ne s'étonne de la voir boire à nouveau. Comme s'il était normal de la voir avec un verre ! Comme si c'était son identité à leurs yeux ! Natty se sent mal, elle se déçoit elle-même, boit seule, isolée, au quotidien. Sa vie ne la satisfait pas. Son seul souffle, ce qui la ressourçait en énergie, c'est son fils, qui lui apporte de la gaieté. Sinon, elle se sent seule face à elle-même. Pourtant, elle a bien conscience que son fils ne lui appartient pas, qu'il grandit, qu'elle est juste là pour l'accompagner le mieux possible dans sa trajectoire à lui.

Après quelques semaines, elle stoppe le grand écart côté boisson et redevient abstinente. Suivent trois années de ressac : de périodes où elle craque et boit, ayant trop besoin de cet état second, de la détente de l'ivresse, puis se ressaisit, arrête, avant de sombrer à nouveau. Elle ne voit pas d'issue, l'alcool a le dessus, elle se sent dans un cul-de-sac. Elle finit par en parler à sa référente, qui l'oriente vers une association, elle prend contact avec eux, elle y voit une perche tendue.

C'est le bon moment pour elle, c'est le bon moment pour Marwan, qui arrive à l'adolescence. Il la soutient dans cette résolution, c'est bien le premier !

Natty obtient son premier rendez-vous à l'association ANPAA, elle ose demander de l'aide, et fait part de son addiction, de cette souffrance et de cette impossibilité à arrêter. Elle explique qu'elle n'est pas au clair avec sa consommation, pas maître, incapable de la réguler d'elle-même. Pourtant, elle veut absolument reprendre le dessus. Son référent évoque la possibilité d'une cure d'une semaine pour l'accompagner dans son sevrage, il estime qu'elle n'est pas alcoolique sévère, car elle a arrêté à plusieurs reprises, et est parvenue par moment à réguler sa consommation. Elle se dit tout de suite que ça ne suffira pas... Elle refuse, en expliquant ses doutes. Ils affinent alors son projet, et il lui suggère une cure en région lyonnaise, correspondant à ce qu'elle cherche, spécialisée dans le sevrage de l'alcool, d'une durée de cinq semaines, comme elle le souhaite pour parvenir à une abstinence solide.

Son fils a onze ans, il va rester chez son père pendant toute la durée du traitement. C'est difficile pour lui, car il a l'habitude de partager son quotidien avec sa mère qui en a la garde. Mais elle l'appelle souvent, et le trouve courageux. Elle s'enthousiasme. Elle lui dit. Elle est seule face à son addiction, sa réussite, sa nouvelle vie, reposent sur sa volonté, son énergie et sa confiance en elle. Heureusement, elle a été bien accueillie à Létra, et on lui a proposé tout de suite un

traitement adapté à son sevrage. Il va être dégressif au fil de son séjour, et elle devra être forte pour tenir le coup par elle-même à terme ! Cette fois, elle ne se donne pas droit à l'erreur, elle ne continuera pas à se détruire. Elle se prépare à redoubler de prudence à son retour chez elle, elle est consciente du combat quotidien.

Au cours de la cure, elle apprend à lutter, à choisir les bonnes stratégies pour contourner l'envie de boire quand elle surgit. Natty pleure beaucoup, durant ces semaines étranges, c'est à la fois une parenthèse de lutte et de répit. Les larmes l'aident à évacuer la tristesse profonde qu'elle ressent depuis si longtemps, pour faire place à la joie, peut-être, enfin ?

Elle est déterminée à changer de vie, maintenir le cap de l'abstinence avec fermeté, choisir une nouvelle voie. Mais pour ça, un long travail psychologique est nécessaire, et émotionnellement c'est complexe et difficile. Heureusement, la thérapie de groupe l'aide beaucoup, les séances de relaxation aussi.

À peine sortie, son premier réflexe est de récupérer son fils, pressé de la retrouver ! Et depuis, ils font à nouveau binôme... Dans la foulée, pour être sûre de tenir cette fois, elle a participé à un groupe de parole pendant un an. Ça lui a fait beaucoup de bien de raconter les difficultés qu'elle traversait et partager « sa vie sans alcool ». Elle a eu des moments de doute, de très brèves rechutes qu'elle a rectifiées tout de suite en se souvenant du fatidique petit verre de porto. À

chaque fois, elle a vidé la bouteille entamée dans l'évier...
Comme une offrande !

Elle a continué à rencontrer son référent ANPAA, régulièrement. Et au bout d'un moment, ensemble, ils ont convenu que ce n'était plus nécessaire et que le moment était venu de laisser sa place à une autre personne qui en avait besoin.

Un jour, elle se retrouve dans une situation où quelqu'un sert d'office un verre à tout le monde, parce que c'est un grand cru, ça ne se refuse pas ? Bien sûr, on ne sait pas qu'elle est abstinente... Mais cette fois-là, aucune faiblesse. Natty est fière d'elle, même devant le regard réprobateur des autres, elle a su refuser. Tant pis pour le grand vin et les susceptibilités ! Personne ne peut l'inciter à boire...

Ça lui rappelle cette autre fois, des années en arrière, où elle a trouvé de l'héroïne par terre... Un petit sachet séduisant... Elle l'a goûtée pour être sûre qu'elle ne se trompait pas... Puis chez elle, Natty l'a mélangée avec de l'eau, dans une petite tasse, ça ne voulait pas se dissoudre... mais pour rien au monde elle ne l'aurait jetée à la poubelle ! La poudre l'aurait appelée insidieusement... Alors elle a tout vidé dans l'évier !

La famille, les liens qui se nouent, se dénouent, les mésententes, c'est parfois compliqué. Comme l'addiction. Mais sa famille à elle, sa relation avec son fils, elle s'en félicite. Sa dépendance, elle n'en parle pas avec lui, même s'il le sait. Elle ne sait pas comment l'aborder sans faire paraître ça banal. Pas question de laisser entendre ça ! L'addiction à

l'héroïne, puis à l'alcool, c'est grave, et c'est difficile de s'en sortir. Ce n'est pas parce qu'elle a réussi que ce n'est pas un piège... Craignant d'être maladroite et de ne pas trouver les bons mots, elle s'abstient, sans pour autant en faire un tabou. Il peut lui en parler s'il le souhaite, il le sait, elle lui répond.

Cet été, Natty a fait une retraite spirituelle à laquelle elle pensait depuis longtemps... C'est l'association ANPAA qui lui en avait fait part et avait éveillé sa curiosité. Une foi profonde s'est emparée d'elle, depuis son premier sevrage en solo, et c'est en une force spirituelle qu'elle croit, qui la porte et la nourrit. Elle a découvert cette part d'elle-même, cette sensibilité, suite à des révélations en rêves, précises, qui venaient comme pour la questionner et la guider. La retraite spirituelle se déroule dans un monastère cistercien, silence, méditation, musique baroque... Et quelle surprise de découvrir un mémorial dédié aux moines assassinés de Tibérine, ça a fait écho à ses lointaines origines kabyles, celles de sa famille. Cette période hors du monde, ça lui a fait du bien. C'était une autre manière de se retirer de l'agitation.

Elle est devenue casanière, elle aime sa solitude, elle savoure sa vie intérieure. Chez elle, c'est sa tanière. Comme celle d'une louve... Il y a du bazar sur sa table, et elle s'y retrouve toujours, c'est comme ça qu'elle se sent bien, dans un lieu habité, pas vide et aseptisé. Quand elle rentre de son travail, fatiguée, c'est dans son espace qu'elle se ressource. Elle se sent bien dans cette ambiance. C'est son droit. Il y a toujours quelque chose à faire, le repas familial à préparer, les courses, les lessives, et ça ne s'arrête jamais !

Pour en arriver là, il a fallu consentir à beaucoup d'efforts, et elle y a cru. Cette perche qu'on lui a tendue, ajoutée à ses efforts, a payé. Elle a rebondi de manière positive et a renforcé la relation avec Marwan, qui a vu tous ces changements positifs . À présent, il lui reste ce combat contre sa maladie auto-immune, diagnostiquée en 2007 et toujours là.

Les associations d'intérêt général ont une vraie fonction... En tous cas, à cette cure, elle y est allée, elle a osé, et c'était exactement ce qu'il fallait faire ! Elle a été bien suivie, encouragée, soutenue. Elle a réussi. Et à présent elle se félicite de son abstinence durable, de sa vie, de ses succès, et par-dessus tout, elle est fière d'accompagner son fils de dix-sept ans et demi à devenir un jeune homme ! Et il le lui rend bien.

Chroniques d'une vie de merde

Romain Cachia

*Je dédie ce texte à mon père et
à mes chats, Gribouille, Pompon et Gertrude
que je retrouverai tous, bientôt, dans l'au-delà.*

Connaissez-vous quelqu'un qui a eu une vie de M... ? M comme Mésaventure, Malheur, Malchance, Mélancolie et puis le M auquel on pense tout de suite quand on le voit suivi de trois petits points... Moi oui. Et je le connais très très bien. Si bien, que je prends la plume pour vous conter sa vie, ma vie. J'aurais pu appeler cette histoire 1984, mais c'est déjà pris. Pourquoi 1984 ? C'est simplement l'année où je décide de venir au monde, et le pire, c'est qu'au début, j'étais pressé ! Je suis né prématuré, bon sang, si j'avais su !

Pour commencer, je ne vous cache pas que je me souviens de très peu de choses de mes premiers moments terrestres. Je suis fils unique. Ce qui ne m'a pas posé le moindre problème jusqu'à une période récente. J'ai donc bénéficié d'une surveillance de chaque instant, du fait de mon état de grand prématuré. Ma mère veillait sur moi avec inquiétude et amour, entourée par l'équipe médicale ; en somme, une foule de gens à mes côtés, à chaque instant, si j'avais su, j'en aurais plus profité... le pire, c'est que je ne m'en souviens même pas !

Ensuite, j'ai quelques bribes de souvenirs de mes premières années scolaires, je ne débordais pas d'enthousiasme... L'école ne nous apprend que très peu de choses, elle nous formate plutôt, comme les médias d'ailleurs. Dès que quelqu'un émet une idée différente de ce qui est admis par la majorité ou prouvé par la communauté scientifique, il se retrouve catalogué dans la famille des théories du complot. Si on joue à ça... moi je voudrais le fils. Bonne pioche ! Mais je digresse, revenons à l'école. Je parle peu et j'ai peu d'amis. La tendance va se confirmer au fil du temps, je n'en ai pas plus aujourd'hui ! À tel point que mon institutrice se fait du souci pour moi. Elle figure sur la longue liste de gens à s'être inquiétés ou à s'inquiéter pour moi, et à la fin de ce récit, vous les aurez rejoints ! Mon enseignante décide donc de me faire consulter un psychologue. Dans la classe, on est deux à y aller : celui qui parle tout le temps et celui qui est mutique, devinez lequel vous suivez pas à pas ? Ses conclusions ? Du bon sens... Rien que de très banal pour l'élève Romain... Si je ne participe pas, c'est que l'école m'ennuie beaucoup et ce qui se passe de l'autre côté de la fenêtre m'intéresse largement plus que les fractions ou la concordance des temps ! De toutes les matières, seule l'histoire trouve grâce à mes yeux, elle se transforme en passerelle pour mon imaginaire. Les aventures dont on est le héros, avouez que ça marche quand même mieux avec Alexandre le Grand ou Napoléon qu'avec le participe passé ou les tables de multiplication !

Mon premier événement de vie marquant survient à mon entrée en sixième. Mes parents divorcent ! Mon père travaille

alors dans les travaux publics à Paris, toujours en déplacement, il ne rentre que le week-end. Dans le tumulte de leurs disputes, je comprends qu'il y a rencontré quelqu'un. Cela explique qu'il rentrait de moins en moins régulièrement. Et depuis quelque temps, ses rares visites donnaient lieu à d'interminables scènes de ménage avec ma mère. Sur le coup, leur rupture ne me blesse pas, je trouve que c'est mieux ainsi. Au collège, on m'oblige à rencontrer un conseiller d'orientation. Scène absurde... Je suis censé choisir une filière qui me plaît, mais lui me voit bien en mécanique. Quelques décennies plus tard, je me demande toujours où il a eu le moindre indice que ça me conviendrait... Je suis alors très jeune, très isolé, ma mère, encore affectée par la séparation, m'encourage à faire comme je veux. Je n'ai pas d'autre idée précise, on ne me propose pas d'autre choix concret, j'accepte donc, car je veux rester scolarisé à Crest, tout proche d'Aouste-sur-Sye où j'habite. Sans doute est-ce ma première erreur... Ces années vont se révéler très compliquées pour moi. Disons sobrement que cette filière devait récupérer tous ceux dont on ne voulait plus nulle part... Vous voyez bien ce que je veux dire ? Me voilà en BEP dans une classe où certains font la loi, c'est le règne du plus fort. Ceux qui ne parlent pas beaucoup et restent dans leur coin ne sont pas bien vus... Vous diriez que je me suis retrouvé dans quelle catégorie ? Évidemment, il aurait mieux valu pour moi suivre les meneurs que me mettre en retrait... Et je ne vous parle pas des professeurs, débordés et découragés, une catastrophe absolue.

À 18 ans, je quitte le lycée professionnel sans diplôme. Ça vous étonne ? Je me retrouve alors suivi par la Mission locale de Crest où je rencontre pour la première fois des gens très bien. Je reviendrai là-dessus plus loin. À cette époque, mon père vient me voir de temps en temps. Il fait le trajet Paris-Aouste en voiture le matin, on passe une demi-journée ensemble et je le vois repartir en fin d'après-midi. Entre nos rencontres, il me téléphone régulièrement, mais je ne sais pas trop quoi lui dire, à part le temps qu'il fait et ce que j'ai mangé à midi. En réalité, on discute assez peu, jusqu'à ce jour où il m'annonce subitement qu'il a un cancer de l'estomac. Bon, il est sur Paris, au meilleur endroit pour se faire soigner, avec des services médicaux à la pointe et spécialisés. Je ne suis pas trop inquiet. C'était sans compter le choc. Forcément, j'étais resté un bon moment sans le voir, après ça. À notre rencontre suivante, en le voyant s'approcher de moi, amaigri, le visage terne, j'ai réalisé. À partir de là, à chaque visite c'était pire, de plus en plus maigre, fatigué, il ne pouvait plus conduire et venait avec sa compagne. En le regardant, je pensais aux prisonniers des camps de concentration, photographiés à leur libération, squelettiques. Papa flottait dans ses vêtements et se voûtait.

Pour mes vingt ans, il m'appelle pour me souhaiter mon anniversaire. Là, nouveau séisme. À sa voix, je comprends instantanément que la fin est proche. Je ne distingue quasiment plus ses propos, le débit de parole est faible, l'essoufflement constant... Impossible de me concentrer sur ce qu'il me dit. Dans ma tête, une petite phrase tourne en boucle... « cette fois, c'est fini ; cette fois, c'est fini...cette fois,

c'est fini... ». Quand je raccroche, je suis dans un drôle d'état. Un peu comme hébété. Le 9 août 2004, trois jours plus tard, je reçois le coup de téléphone d'une tante. Je dois l'avoir vue en tout et pour tout une ou deux fois étant petit, je sais déjà ce qu'elle va m'annoncer. Sa mort. Sa mort, à l'âge de cinquante-sept ans. Cet événement marque pour moi un tournant crucial, il amorce mon intérêt pour les questions existentielles : la vie, la mort, l'au-delà. J'avais toujours été attiré par le mystère et quand j'étais petit je ne manquais jamais une émission de télé qui s'appelait justement Mystère... Tous les sujets ésotériques y étaient abordés : ufologie, expérience de mort imminente, combustion spontanée, voyage astral, etc. Une véritable boîte de Pandore des sciences occultes, de quoi soupçonner que le monde dans lequel on vit n'est pas exactement comme on nous l'apprend, vous imaginez ? La mort de mon père m'a fait me passionner pour les expériences de mort imminente. Je me suis mis en quête de témoignages et j'ai lu les livres du docteur Raymond MOODY et de Jean-Jacques CHARBONIER et le fameux cas de Pamela REYNOLDS a achevé de me convaincre que notre corps n'est qu'un véhicule.

Après le décès de mon père, la vie continue, ennuyeuse, monotone... Je vis avec ma mère, sans trop savoir vers quelle voie me tourner, je fais de nombreux stages de découverte, où je ne découvre pas grand-chose, si ce n'est un inintérêt grandissant ! Vous voyez, ce genre de stage, immersion éclair, où on ne fait rien d'enthousiasmant, sauf observer tous les travers ou aspects routiniers et lassants d'un métier, sans jamais pouvoir saisir le sel, ou le relief d'une activité, faute de

pratique ! Cela dure comme ça jusqu'en 2013, je vois très peu de monde, encore moins d'amis, aucune vie affective, le néant. Bon, il faut avouer que je ne fais rien pour. J'évite systématiquement toutes les sources d'ennuis et ça me convient parfaitement ! Pour vivre tranquille, vivons tout seuls ! Période bénie, finalement, où je ne sais pas encore que tout ce que j'ai vécu jusque là n'est rien à côté de ce qui m'attend : attention, ça va battre tous les records ! À la fin de l'année, ma mère est subitement diagnostiquée atteinte de la maladie d'Alzheimer, elle a 65 ans. En fait, je ne suis qu'à moitié surpris. Depuis quelque temps, elle avait énormément changé et répétait tout le temps les mêmes choses, et elle, si mesurée d'ordinaire, pouvait même m'insulter ! Chose qu'elle n'avait absolument jamais faite, même les fois où je l'aurais bien mérité ! À présent, elle s'énervait pour un rien et se souvenait de moins en moins de choses.

Un an, deux ans, trois... quatre... passent, je vois les étapes de la maladie se succéder inexorablement, son état se dégrade. Quand elle me pose, en l'espace de dix minutes, cinq fois la même question, je réponds une fois, deux fois, trois fois, mais au bout de la quatrième fois, je ressens comme une surchauffe intérieure ! Vous savez, cette envie de balancer par terre tout ce qui est à portée de main ! C'est insoutenable de perdre chaque jour un peu plus la personne que j'aime, que je connais depuis des années, si bien. Elle qui aimait tant cuisiner et qui n'est plus capable ne serait-ce que de se réchauffer une assiette. Et le reste suit rapidement, elle ne fait plus rien, puis ne se lave même plus. Comment faire face ?

En gérant, sans trop se poser de question, au fil du temps, comme ça vient. Au début je lui préparais ses vêtements, juste posés sur son lit, mais maintenant je l'habille carrément, sinon je la vois débouler avec sa chemise de nuit sur son pull, ou ses deux chaussettes sur le même pied, sans que ça lui pose le moindre problème ! Je lui donne également des somnifères pour pouvoir fermer un œil la nuit, et pendant un an, je l'ai lavée moi-même, avant de me résoudre à faire appel à des infirmières quand l'énurésie est survenue. Vous trouvez ça terrible ? Vous n'avez rien vu ! C'est juste un galop d'essai avant l'incontinence fécale ! C'est un divertissement pur quand il faut se lever à trois heures du matin pour changer les draps ! Maintenant, je suis obligé de l'accompagner à chaque fois aux toilettes : elle ne sait plus les retrouver dans la maison, malgré un dessin indicateur que j'ai affiché sur la porte. L'autre jour, comme d'habitude, quand elle termine, je lui tends le rouleau de papier, et je lui dis « essuie-toi ». Et là, elle me regarde, prend un peu de papier et... s'essuie la bouche ! Si c'était un sketch télé, fou-rire assuré... Dans le quotidien, c'est pas la même ambiance... Donc de plus en plus fréquemment, je dois aussi l'essuyer. Allez... pour détendre l'atmosphère... elle est pleine d'imagination ! Il lui est arrivé de faire dans le jardin ou dans la baignoire, soyons fous !

Et puis, arrive sa première fugue. Me voilà contraint d'appeler les gendarmes et de faire le tour du village, comme un fou, pour essayer de la retrouver moi-même ! Du coup, depuis je m'organise. Je ferme tout, tout le temps, et je lui mets des

protections. Ah les protections ... quel euphémisme pour des couches taille adulte ! Sans compter le glamour de devoir les changer jusqu'à quatre fois par jour – attention, dans le meilleur des cas ! Car en phase de grande fantaisie, elle peut décider de l'enlever toute seule ! Subitement rapide et d'une habileté redoutable, les scotchs ne résistent pas longtemps et la voilà tartinée de merde jusqu'aux chevilles ! Bon, allez, fin de la séance scatologique... Sinon on va s'embourber et je vais vous perdre... Faut que je vous garde jusqu'au bout, ça vaut le coup, si, si ! Je me demande souvent pendant combien de temps elle va encore me reconnaître. Ça aussi je m'y attends. Un matin, elle va me demander qui je suis. Chaque jour qui s'enchaîne sur le calendrier voit les quelques neurones qui lui restent fondre comme une motte de beurre au soleil. Vous imaginez ? Elle n'a que soixante-neuf ans ! Et si elle vit jusqu'à quatre-vingts ans ou pire, plus ? Je ne peux me rassurer qu'en me disant qu'aujourd'hui elle va mieux que l'année prochaine, pff quelle perspective ! Au début, j'essayais de la ramener dans notre monde, de l'ancrer dans une sorte de logique avec ces fameuses phrases « tu te rends pas compte que ? », « tu ne vois pas que ? » Mais j'ai vite saisi que ça ne sert à rien. C'est même bête, quand on y pense, car si elle se rendait compte, elle ne serait pas malade... Hélas, usé, fatigué, parfois je lui crie dessus. Ce n'est pas à ma mère que j'en veux, quand je suis de moins en moins patient, c'est à cette putain de maladie, cette maladie de M... Je fais souvent le parallèle entre le cancer de mon père et l'Alzheimer de ma mère : mon père s'est décomposé de l'extérieur, physiquement, et ma mère c'est l'inverse. Eh oui, je sais, le

cancer c'est des cellules en plus et Alzheimer, des cellules en moins.

Vous vous en doutez, mon moral, qui n'a jamais été au beau fixe, s'effondre depuis le début de cette sournoise maladie. L'idée de me foutre en l'air m'assaille régulièrement, et quand je vois ses boîtes de somnifères, combien de fois une petite voix me dit « Vas-y ! Finis-en ! Avale tout, et tu pourras te reposer... » Je suis seul. Complètement seul, face à cette personne qui est ma mère et qui est aussi une étrangère. Une personne inconnue, devenue folle au fil des mois et des ans, qui vit chez moi, avec moi. Bien sûr, les infirmières passent tous les jours, en coup de vent car elles ont une multitude de patients ! Et les aides à domicile viennent deux fois par semaine. Elles restent les seules personnes que je vois. La solitude est à double tranchant. Parfois elle m'est douce, me permet de faire le point. Et parfois, de plus en plus souvent, elle me pèse. Être seul, ça signifie que tout, TOUT, repose sur moi. C'est à se taper la tête contre les murs. Tellement insupportable, que c'est ce qu'il m'arrive de faire. Mais je me dis que si c'était moi le malade, ma mère se serait occupée de moi jusqu'au bout, sans faillir. Alors je me ressaisis. Je ferai de même, jusqu'à son dernier soupir, je prendrai soin d'elle. Par contre, dès que ses obsèques seront rendues, fiesta totale ! J'en finirai fissa de cette vie terrestre ! De ma vie de M... Hors de question pour moi de fonder une famille ou quoi que ce soit ! Plus d'attaches, aucune, j'ai trop donné ! Pouvoir partir, librement, le moment venu... pensée délicieuse... Partir vers cette fameuse lumière blanche, maintes fois décrite dans les témoignages de mort imminente. Plus de soucis, plus

cette constante envie de chialer sans que rien ne sorte, plus cette sensation dès que j'ouvre les yeux le matin et que je me dis « Putain ! Encore une journée qui recommence, encore une journée de M... »

L'avantage, dans ma situation... Oui, je sais ce que vous allez me dire... un avantage, quel avantage ? Et bien figurez-vous que je ne peux aller qu'au paradis, vu qu'en enfer j'y suis déjà ! Bon, l'enfer a été créé de toutes pièces par les religions, pour que les gens se tiennent à carreau. Pour moi, tout le monde va au ciel, je suis sûr que même Hitler y est, vu qu'il ne peut pas aller ailleurs. Les religions essaient de nous faire croire que Dieu nous aurait donné la possibilité de faire et puis il nous punirait si on ne fait pas comme il veut ? Non, ça ne tient pas la route. À mon avis, Dieu est bien plus logique que ça. S'il avait voulu que nous soyons parfaits, il nous aurait laissés dans l'état de perfection totale d'où nous venions. Son objectif était que nous nous découvriions et que nous créions un Homme. Donc pourquoi nous châtierait-il pour avoir fait un choix parmi ceux qu'il nous a lui-même proposés ? Je pense que Dieu aime inconditionnellement, sans distinction, je suis sûr qu'il aime Hitler et Mère Teresa de la même manière, dans l'au-delà il n'y a aucun jugement, aucune comptabilité, personne qui pointe les pouces vers le haut ou vers le bas. Les notions de bien et de mal sont intimement liées, le mal permet au bien d'exister ; s'il n'y avait que le bien, le bien n'existerait pas. Je crois en Dieu, car tout est trop parfait pour que ce soit un hasard. Les scientifiques nous parlent du bigbang pour nous expliquer le commencement, d'accord, mais qui a craqué l'allumette du bigbang si ce n'est

Dieu ? De toute façon, s'il y a des créatures, c'est bien qu'il y a un créateur. Je conçois Dieu comme le créateur de toute chose, mais surtout pas dans une dimension religieuse, les religions ont principalement servi à dominer les gens. La divinité qui châtie ou qu'on adule n'a pas de sens pour moi. Il est partout, dans toute chose, tiens, vous qui tenez ce livre, vous êtes Dieu ! Du brin d'herbe aux plus grandes créatures terrestres, il est là puisque le divin est tout. Il nous a créés pour pouvoir être un, et lorsque nous quittons notre corps nous redevenons le tout. Nous ne mourons pas, nous changeons de forme c'est tout. D'ailleurs, j'ai sûrement eu des centaines de vies avant celle-là. Je crois en la réincarnation. Peut-être ai-je fait des choses horribles dans une vie antérieure ? Choses qu'il faut que j'expie aujourd'hui ? Non, notre âme doit évoluer, réincarnation après réincarnation. La vie que je mène va peut-être faire cheminer mon âme, me faire progresser... Et si tout ça n'était qu'une grande illusion me direz-vous ? Oui, nous percevons le monde en trois dimensions, mais il y en a bien plus ! Nous ne distinguons qu'une infime partie de ce qui nous entoure, un peu comme ces moustiques qui se posent sur les étangs, l'été : ils ne se doutent pas qu'il existe une vie en dessous d'eux. Pour eux, l'étang est solide puisqu'ils peuvent se poser dessus... Nous sommes exactement pareils, il y a une vie qui nous entoure, sans que nous en ayons conscience. Et si tout n'était qu'une sorte de grand rêve, que rien de ce que nous connaissons ne soit vrai, que nous ne soyons que les acteurs d'une sorte de télé-réalité cosmique ? D'ailleurs, notre cerveau n'est qu'un émetteur-récepteur comme une télé : le

cerveau ne crée pas la conscience, comme le foie crée la bile, non, la conscience vient d'un autre plan et est simplement traduite par l'émetteur-récepteur « cerveau ». Voilà un florilège du genre de questions qui m'assaillent. Parfois contradictoires, parfois confuses. Confuses comme ma vie, ma vie de M... Vous aviez deviné !

Heureusement, j'ai mon ballon d'oxygène : la musique. Elle joue pour moi un rôle majeur, même si je ne joue d'aucun instrument. Mes parents avaient encore un tourne-disque et c'est vers l'âge de neuf ou dix ans que je me suis pris de passion pour la musique américaine. Pas n'importe laquelle, celle des années quarante, cinquante et soixante. C'est d'abord Elvis Presley qui m'a fait aimer ça. Avant ce choc musical, je n'en écoutais que très peu. Mais une fois découverte, quel univers ! Cette période musicale est pour moi magique : Jerry Lee Lewis, Chuck Berry, Johnny Cash. Ils sont pour moi de véritables héros ! Il ne se passe pas un jour sans que je n'écoute cette musique, elle me permet de m'évader et d'oublier un peu mes soucis, le temps d'un morceau de country, de rockabilly ou de blues. Décidément je ne suis pas né à la bonne époque... Force est de constater que tout me ramène à ma question cruciale...

La mort est devenue le dernier grand sujet tabou. Je parle là de la mort physique, de notre véhicule que l'on appelle corps. Par contre, ce que l'on appelle l'âme – ou le corps éthérique, astral ou subtil, on dit comme on veut, c'est la même chose – c'est le vrai « nous » et celui-là est immortel ! Avant, tout le monde parlait librement de la mort, les dépouilles des défunts

étaient veillées, c'était courant et alors seul le sexe était tabou. Aujourd'hui c'est l'inverse, le sexe est devenu un sujet banal, quotidien presque, mais la mort... rien que le mot fait peur ! Mais rassurez-vous, vous verrez qu'au moment précis de votre fin, vous quitterez votre enveloppe de chair et d'os, vous pourrez alors voir, entendre, sentir et ressentir les choses avec bien plus d'acuité que vous ne le faites avec votre corps aujourd'hui ! Lorsqu'il m'arrive d'avoir le moral à zéro ou à -10, -50 ou -100 – si, si, je vous jure, malgré mon destin merveilleux, ça m'arrive ! Souvent, même... – je me tourne vers un livre formidable. J'en ai fait mon livre de chevet depuis un moment, ***Conversations avec Dieu*** de Neale Donald Walsch. L'auteur imagine une conversation avec Dieu, sous forme de questions-réponses et les réponses apportées sont absolument géniales. Je ne peux que vous le conseiller ! Attention, je précise toutefois que le fait que la vie ne s'arrête jamais ne signifie pas que l'on échappe à la tristesse. Lorsqu'une personne quitte le monde physique et que son corps meurt, il est normal d'avoir de la peine, les deux ne sont pas incompatibles. J'ai eu du chagrin lorsque mon père est mort et ce sera pareil lorsque ma mère décèdera. J'ai été très triste lorsque mon chat Gertrude est mort, il y a un mois. Mais je sais que là où ils sont, tout continue pour eux, car rien ne s'éteint et rien ne s'éteindra jamais. Notre vraie personnalité, c'est notre corps astral. Notre mémoire, nos facultés y sont associées et non pas à notre véhicule fait de chair et d'os. Ce corps astral n'est qu'énergie pure et concentrée, nous serons bien plus vivants dans l'au-delà ou le paradis, appelez-le comme vous voulez ! Notre vraie demeure est là-bas, pas ici.

Le temps n'y existe pas, le temps a été créé pour que nous ne vivions pas tous les événements d'un coup, il n'y a aucune conséquence non plus : les conséquences existent uniquement dans notre monde physique puisqu'elles sont les résultats du temps. Là-bas, tout a été et tout est. Il n'y a ni passé, ni présent, ni futur, il y a simplement le Tout, puisque tout était achevé au moment même de la création. C'est pour ça que les personnes ayant vécu des expériences de mort imminente expliquent qu'elles avaient la science infuse, elles connaissaient soudain tout sur tout, c'est logique. Et c'est aussi pour ça que mettre fin à mes jours ne m'effraie pas. Oui, je parle tranquillement de mon suicide, et alors ? Certains d'entre vous peuvent se dire que c'est lâche et ils ont bien raison. Oui, je suis un lâche et je l'assume. Les suicidés n'ont pas très bonne presse, la religion est passée par là... mais j'aimerais juste poser une question : quelle est la différence entre une personne qui va se pendre, ou utiliser n'importe quel autre moyen pour éliminer son corps physique, et une personne qui va fumer, s'empoisonner en aspirant volontairement des substances cancérigènes ? Le suicidé, lui, a le résultat immédiatement, tandis que le fumeur l'a quelques années après, mais au final l'aboutissement est le même ! Si vous vous empoisonnez avec quelque chose qui agit rapidement, on dit que vous avez commis un acte immoral alors que si vous le faites petit à petit, ça ne choque personne. Pourtant, la mort n'est jamais une fin, mais plutôt le commencement de quelque chose, la mort n'est pas une porte qui se ferme, mais une qui s'ouvre.

Vous êtes encore là ? Vous continuez à me lire ? Vous avez survécu à la partie école, maladie, leçon de morale, mystique et même scatologique du texte, alors là, bravo ! Et surtout merci ! Mais ne refermez pas le livre tout de suite, vous verrez, le plus dur est passé.

J'ai un regret, dont je ne vous ai pas encore parlé. Oser. Oser, voilà ce que je n'ai jamais tenté. Je n'ai jamais osé déclarer ma flamme à la gent féminine. Et d'ailleurs, pourquoi ça serait toujours aux hommes de faire le premier pas ? Vous savez, vous ? Bon, c'est vrai que je ne suis pas une gravure de mode, mais je ne sens pas trop mauvais, je ne perds plus mes poils, je sais ramener les courses et j'ai été traité contre les puces ! Si vous voulez m'adopter, laissez un message à l'éditeur, il le fera suivre sans faute ! Et ça ne concerne pas que les femmes, je n'ose pas trop me lancer dans quoi que ce soit, tétanisé par la peur. La peur de mal faire, de mal dire, la peur d'éventuelles conséquences, d'un jugement. La peur aussi de rajouter des problèmes à ceux que j'ai déjà, même si là, j'avoue, je reste un peu à court d'hypothèse... Je ne vois pas trop ce qui pourrait m'arriver de pire ! Tout est en fait une question de dosage : la peur nous fait nous arrêter quand on se met en danger, là, le curseur est au bon endroit, mais quand elle nous paralyse, la posologie n'est plus la bonne ! Par exemple, si je roule à 200 km/h, à contresens, sur l'autoroute, là c'est plutôt une bonne chose d'avoir peur ! Mais quand je reste pétrifié, incapable de me lancer dans ce qui me fait envie, là, la peur est devenue venin et je n'ai pas l'antidote... Du coup, quand je vais arriver devant le créateur et qu'il va me demander « Romain, qu'est-ce que tu as fait de

ta vie? », mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui répondre ? Oui, je sais, vu mes projets à court terme, il va falloir que je commence à y réfléchir sérieusement...

Remerciements

Pour terminer mon œuvre - oui, tant qu'à faire autant jouer le jeu à fond et employer des mots qui en imposent - j'aimerais remercier plusieurs personnes.

Quelqu'un de formidable qui m'a supporté dans tous les sens du terme, pendant de longues années à la mission locale de Crest, c'est ma conseillère Madame Gainand, elle a toujours été là pour m'encourager et a fait un travail exceptionnel pour moi, je ne trouve pas de mots assez forts pour exprimer ma reconnaissance.

Le Comptoir des lettres pour cette formidable initiative, Séverine, Fabienne et Frédéric qui ont su nous encadrer, nous conseiller et nous supporter pendant un an. À tous mes camarades avec qui j'ai partagé cette merveilleuse aventure littéraire : Franswas, Jo, R., Joaquim, Artur, Joséphine, Jean, Zora Albert, Anna, et Marie-Claude. Ce fut un vrai plaisir de vous retrouver durant cette année.

Et puis merci à ces millions de lecteurs qui auront commencé à lire nos histoires, et merci aux deux qui seront allés jusqu'au bout.

Bon vent à tous et adieu.

12 logements, 13 chats, 15 kilos

Zora Newton

Tout a commencé intra-utéro.

J'ai éteint les boutons du cockpit. Je savais que c'était la manœuvre pour me laisser mourir. J'étais OK avec ça. Cela ne faisait pas peur du tout, c'était même plutôt agréable... Blackout.

Combien de temps plus tard ? Des jours, des semaines, des mois ? Je ne sais vraiment pas. En tout cas, me voilà sur le point de sortir de l'utérus ! Mon corps – mes jambes surtout – est tendu, arc-bouté pour résister à la descente. Non, non, non me dit-il, on ne sort pas, surtout pas. Ça va être terrible de l'autre côté. TERRIBLE. Il sait, il sait tout et essaye de me le dire. Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé ensuite.

Juste que je viens d'avoir quarante-trois ans, que nous sommes donc sortis il y a longtemps déjà. Aujourd'hui mon corps et moi ne faisons toujours pas un. Il savait que ça a été terrible. Il a souffert. Moi aussi. On se rencontre vraiment depuis quelque temps. Il crie et je ne peux qu'aller vers lui, car j'ai mal aussi. Et puis l'on a déjà eu trop mal, trop souvent, trop longtemps. Il m'en veut de ne pas l'avoir écouté. Pourtant j'avais bien essayé avant le jour J. Il n'a pas confiance en moi. Je lui parle, le rassure sur le fait que je ferai de mon mieux pour l'écouter, pourquoi pas le consulter à

chacune de mes décisions. Lui a gagné ma confiance. J'ai juste peur et pas envie de mourir si c'est le chemin qu'il voudrait choisir à nouveau.

Mes priorités, une décision, mon planning... changent quand je me connecte à lui. Cela semble "juste" à chaque fois. Déstabilisant, le plus souvent.

* * *

Je suis assise sur un petit pont fait de rondins de bois. La rivière passe juste dessous. Je cherche quelle est la meilleure place pour moi, là, maintenant. Face au courant ou face à l'eau qui coule ? Face au courant comme d'habitude !

Je ressasse encore et encore ces difficultés avec ma voisine. Ces phrases dites, ces pensées déjà pensées, les réponses que j'aurais pu faire, ce qu'elle aurait pu me dire si elle... Je me sens envahie, oppressée, angoissée. J'ai peur. Peur de ne pas y arriver, de ne pas savoir comment gérer cette situation, de ne pas me sentir bien chez moi, à l'abri, de brailler sur ma voisine quand je n'en pourrais plus. Je me sens perdue. J'ai peur d'avoir peur. Je réalise que c'est une souffrance psychologique énorme que je n'ai jamais travaillée.

Je n'en peux plus de ressentir tout ça, si souvent depuis plusieurs semaines. Les efforts faits pour communiquer avec ma voisine n'aboutissent pas, ne suffisent pas. Un autre problème apparaît quand un autre a l'air de se régler. Et puis

je suis comme « en alerte » constamment. Prête à repérer le problème qui se répète, le nouveau qui va apparaître. Et je saute dessus dès que c'est le cas. Une carnivore. Et je pars au front. Et j'y crois. Et je suis sûre de moi.

Une vampire qui a besoin de se nourrir de cette peur. Qui en cherche encore et encore, sans réfléchir. Qui ne comprend pas ce qui s'est passé quand, tout à coup, pendant une méditation ou encore quand quelqu'un se met à reformuler ce qu'elle vient de dire, elle prend un peu de recul... Cet état, ce protocole qu'elle met en place est en elle, comme plus fort qu'elle. Elle l'a vécu d'autres fois, mais elle a du mal à se souvenir, elle a tellement oublié. Avec son dernier voisin. Une autre voisine il y a quelques années. Après l'agression sexuelle qu'elle a vécue. Plus jeune sous le toit de ses parents, pendant une crise de peur, d'horreur, d'insoutenable faisant écho à tant d'autres déjà passées.

Elle se perd. Elle se désancre. « Elle » n'existe plus. Elle s'est fait absorber par la peur. Aujourd'hui elle s'est prise dans les bras pour s'accueillir « comme ça ». Pour la première fois. Elle a utilisé les mêmes mots qu'avec son chat pour se reconforter.

Je n'ai plus d'énergie quand au bout de quelques heures je reviens à moi, tout doucement. Le temps est passé et je n'ai pas existé. Je me suis noyée. Et j'ai déjà peur de recommencer.

* * *

Je suis mince, tout me sied. J'ai une coupe de cheveux comme dans les mangas. Violets, roses ou bruns selon mes envies. Je n'ai qu'à le décider et tout est possible. Je porte des sandales confortables, tout-terrains et qui me rendent sexy. J'ai un tatouage sur la cheville droite, qui évolue selon mon imagination ou qui je deviens. Mes yeux sont bleus, un bleu profond, unique et brillant. Le dessin de ma bouche est parfait. Mes courbes attirent l'œil. Je dégage une sensualité tellement incroyable que respectée. Je porte de la lingerie en coton fine et raffinée. Ma peau est hydratée, bronzée et brillante. Mon collier tatoué s'adapte à la taille, la couleur et la forme de mes petits hauts. Mes mains sont ouvertes, accueillantes, bienveillantes.

Ma meilleure amie est une coccinelle rouge fluo à pois blancs. Elle rebondit quand elle se déplace. Parfois elle monte très haut et s'émerveille du paysage entraperçu. J'ai toujours ma besace en bandoulière. Triée sur le volet : simple, en matériau noble avec juste la place nécessaire pour mes besoins vitaux. Elle s'ajuste à la forme de mon corps et ne me quitte jamais, elle est comme une seconde peau. Je peux rouler sur les épis de blé qui poussent – en mode Mario Bros. Cette sensation furtive, presque insaisissable, du haut des épis sous la plante de mes pieds est chavirante. J'aime l'eau. Celle de la rivière, celle de la mer et de l'océan aussi. L'entendre en bruit de fond, se déverser en cascade ou encore en torrent, juste couler. La voir : son énergie, sa force. Ressentir cette attirance irrésistible, l'envie de s'y glisser, d'y plonger selon les jours.

Le chat est mon animal fétiche. Le mien est doux. Persan et angora. Doux comme aucun autre chat. Sa couleur sable la rend encore plus unique. Elle le sait, mais n'en fait jamais trop. Elle absorbe toutes les émotions à proximité et a besoin de son espace de sécurité pour se préserver. Depuis notre rencontre, elle m'a tellement appris. Je n'avais jamais eu d'animal avant elle. En cas de danger, les chats, où que je sois, veillent sur moi et me protègent. J'aime mon chat plus que tout au monde.

* * *

C'est plus fort que moi, mon esprit essaye de sentir leur présence, leur énergie alors que je descends les escaliers allant de ma chambre à la pièce principale. Très vite, mon corps suit le mouvement, comme s'il avait toujours vécu cela. Mes oreilles repèrent le moindre son trahissant leur présence à proximité. Elles sont aussi affûtées que les couteaux les plus inimaginables. Quand j'ouvre les rideaux de la porte-fenêtre, mes yeux confirment très vite mes suspicions. J'ouvre, et au lieu de profiter de l'air frais, du soleil, des oiseaux qui piaillent joyeusement, je vérifie si je suis tranquille ou plutôt jusqu'où je suis envahie. Mon chat sort plus confiant que moi. Je l'envie. La présence de leurs animaux a déjà été sondée par mes sens en alerte. La vision me donne les indications nécessaires pour protéger mon chat.

Une nouvelle journée de tranchées a commencé. Invivable, comme les précédentes. Le temps du petit-déjeuner me permet de profiter du peu de liberté que j'entraperçois. Très vite, ma respiration se fait plus courte. Je sens l'oppression au niveau de mon plexus solaire et je perds alors tout ancrage. Je ne sens plus ce que j'ai envie de faire, ce qui est juste de faire pour moi là, maintenant.

Une trêve. Le bruit s'arrête. Ils s'en vont. Les voitures démarrent. Je me recentre, tout doucement, lentement... D'autres, un peu plus loin, arrivent. Je rentre mon chat d'un côté pour fermer la porte-fenêtre et ouvre une petite porte de l'autre côté de la pièce principale pour ne plus les voir, ne plus les entendre... Mais déjà ceux d'à côté reviennent. Je résiste pour ne pas sortir de mon corps vers cette douceur, bienveillante, chaude ; ce repos bien mérité, cet amour grand ouvert, mais imaginaire.

Enfin l'heure plus clémente de partir me balader et me baigner. Je quitte mon nid, en berne, avec un élan de survie. Dès que j'atteins le fond du jardin, je commence à me relâcher lentement, tout doucement. L'arrivée à la rivière est mon sursaut journalier, je me prépare et me glisse tranquillement en elle. Elle est fraîche. Elle me saisit. Elle me rend à moi-même. Ça y est, je suis là. J'existe. Je me sens, me ressens. Je perçois le sourire s'installer sur mes lèvres, dans mes joues. Je respire plus profondément.

Je sors de l'eau heureuse, sereine. Je m'installe confortablement sur ma serviette en coton, moelleuse. J'ouvre mon thermos rempli d'une infusion au gingembre et en apprécie l'odeur, la chaleur, le goût à travers mon nez, mes mains, ma bouche. En fond, l'eau qui se déverse, la cascade... Ce bruit simple, naturel, universel, si apaisant. Les premières lignes écrites, ça y est je suis lancée... Déjà, de nouveaux arrivent avec quatre petits, s'installent juste en face de moi sur l'autre rive. Je me sens déchanter. Je recule, change de place. Je me sens plus forte pour supporter les cris, les rires, les cailloux qui se fracassent contre d'autres. J'écris. Je suis concentrée. J'ai envie. Je ressens cette urgence vitale de laisser glisser mon stylo sur le papier.

Tout à coup, plus de bruit. Je relève le buste, la tête, de mon papier. Des pyrales du buis. Partout. Il est 19 h 20. Je marche et elles se cognent contre mes lunettes de soleil. Un papillon noir apparaît alors au milieu de cette tempête de neige, blanche, électrisante. Elles envahissent l'espace. Elles sont si nombreuses. Plus j'avance, plus elles apparaissent de tous côtés. C'est l'heure pour elles. L'heure où la nature reprend ses droits. Où l'on est de trop. Où l'on réalise que l'on n'est rien.

* * *

15 juin

C'est décidé, acté. Je m'en vais. Je quitte mon nid, mon abri. Pour survivre.

Et je quitte aussi mon compagnon. Pas prévu. Une évidence qui s'est posée là : non négociable. Qui m'a surprise d'abord ; qui mûrissait, bien sûr.

J'échange « lieu de vie contre bons soins » dans les trois semaines d'été à venir. Après, je ne sais pas encore...

* * *

Ce jardin potager et fruitier sort de nulle part alors que l'on suit le chemin forestier. Situé entre différentes parcelles de forêt. Rangé, mais façon *feng shui*, genre on s'y sent bien tellement c'est harmonieux. Un petit camion posé sur un container en guise de chez soi avec une terrasse pour avoir le soleil et de la hauteur ! Du *yarn bombing* sur certains poteaux. Des fruitiers prometteurs. De belles salades, de différentes variétés, prêtes à être cueillies et croquées. Des haricots violets pendus le long d'un grillage prévu à cet effet. Cette image me rappelle mon expérience de *woofing* en Haute-Savoie. Celle qui m'a sauvée de mon burn-out. La plus importante en rencontres. Celle d'un déclic. La première d'une série qui me rendra nomade sur les routes de France pendant plusieurs mois. Quelques tournesols en devenir. Des pommes de terre qui poussent... Côté terrasse improvisée, des chatons apparaissent et se cachent aussitôt, apeurés. Ah... ce sentiment de plénitude... Je reviendrai. Écrire. J'en rêve déjà.

* * *

Découvrir que je suis une adulte à haut potentiel est d'abord comme un soulagement. D'avoir quelque chose à me mettre sous la dent pour essayer de comprendre pourquoi je sens que « j'ai tout ce qu'il faut, mais que ça ne marche pas pour moi ». Les premières vidéos sur Youtube font vite place à des hurlements de rage, des pleurs violents, bruyants ; un tee-shirt trempé et une fatigue aiguë alors que je dépasse le jardin paradisiaque. Les premières pages du livre *Je pense trop* de Christel Petitcollin s'apparentent à une grande concentration de ma part (ne rien perdre de ce tout nouveau monde), des sourires de connivence, des révélations et à nouveau une fatigue intense, l'impossibilité d'aller plus loin dans la lecture.

Des rêves, un cauchemar (un cancer du sein, une unité spéciale « de dernier recours » à Lyon). Des journées où je me vois « être », « faire », « penser », « sentir », « ressentir ». L'intuition à laquelle j'ai décidé de laisser toute la place. J'ai quoi à perdre ? J'ai besoin de savoir, d'expérimenter avec mes nouveaux jouets. J'ai quarante-trois ans et je peux enfin jouer avec.

La tristesse s'est immiscée depuis quelques jours. Celle de ces quarante-trois dernières années où personne n'a vu, dit. Où j'ai erré, perdue.

* * *

Je cours retrouver le jardin paradisiaque... Alors que je marche, je me dis que seule plusieurs nuits dans ce bois, je pourrais me faire violer. Prendre la clé, ouvrir la roulotte pour savoir si je demande au propriétaire de me la troquer quinze jours en échange d'une aide au jardin... À peine rentrée, je craque. Elle est parfaite. En pleine forêt, vue sur le jardin. Les chatons ne seraient pas loin.

D'un coup, l'orage éclate. Des trombes d'eau. J'allume ma frontale et fais une visite approfondie. J'essaye même le lit. J'allume deux bougies et calée dans le canapé, je m'imagine... Pas de frigo, gérable. Une boîte en plastique, avec couvercle, lestée dans la rivière pas très loin. Prévoir un réchaud à gaz et une bonbonne. Découper dans de la mousse un matelas plus confortable. Besoin et envie de demander un coup de main à mon ancien compagnon pour cela. Envie de partager ça avec lui comme quand on voyageait. À pied, je peux rejoindre le petit magasin de producteurs bio.

Au bout d'un moment je réalise qu'il ne va pas s'arrêter de pleuvoir comme ça. J'éteins les bougies, ferme la porte à clé et prends la direction de mon gîte. Je prends littéralement l'eau. Je me sens soudainement libre. Oh, c'est si bon, j'avais oublié !!! Au fil de mes pas, je me ressens alors comme une enfant, libre. Puis doucement, lentement me voilà célibataire. Petit à petit je me sens devenir aventurière. Cela me remplit. Je voyage avec moi-même, avec la vie pendant le trajet du retour... Je rentre imbibée d'eau comme si j'en avais autant besoin que la nature pour continuer, mûrir, grandir.

Arrivée, je prends une bonne et longue douche chaude encore émerveillée et emplie de toutes ces émotions. En m'essuyant, je réalise... Quinze jours sans douche, sans WC. Trop ? Une complication pour le propriétaire ? Et s'il veut profiter des lieux avec sa famille ? Peut-être partira-t-il en vacances ? Mais un vent de peur, de doute s'est déjà abattu sur moi. Ai-je peur d'aller vraiment là où je me sens « chez moi » ? D'oser à ce point ? De me tromper ? De regretter ? Que ce soit alors trop tard pour... ? Ai-je peur d'avoir peur ?

* * *

De retour à Mielville, lieu de pèlerinage : c'est là que tout s'est enclenché mi-mars. **Mon premier jeûne. Mes premières lignes !** Et puis mes kilos qui ont fondu. Les prises de conscience comme des boules de neige. Lieu de ressourcement. À l'intérieur : grand, large, blanc. À l'extérieur : calme, sain, vert. Lieu d'émerveillement : Geena a cinq chatons d'un mois ! Ils jouent, essayent de courir, glissent, rebondissent. Je me pose. J'ai mes règles. L'occasion d'éliminer des choses...

Ici c'est comme si le temps s'était déjà arrêté une fois et qu'il y avait encore des traces résiduelles dans l'air. La seule à « le voir » ? Comment oser le dire ? Ce n'est pas grave, moi je le sais.

Même l'eau qui coule dans le tuyau d'arrosage est lente, molle et régulière. Juste la cadence qui me permet de profiter du jardin avec les yeux, les sens en éveil, tout en arrosant. La voisine tond un morceau de pelouse chaque jour comme si cela suffisait à entretenir l'immense terrain.

Mes amies vont venir demain. Je me réjouis de les accueillir dans mon « chez moi » nomade. Spécialement ici. Partager ce lieu bénéfique pour la santé. Il fait terriblement chaud à nouveau. J'ai dormi comme un bébé après avoir pris soin de moi cette nuit : douche froide sur jambes lourdes, étirements sciatiques, massage à l'huile essentielle de gaulthérie et d'eucalyptus citronné, aimants thérapeutiques sur points stratégiques, méditation. Geena est venue me demander à manger tôt. J'ai cru qu'elle avait perdu un de ses petits tant elle miaulait et regardait partout dans la chambre ! Puis j'ai réalisé qu'elle reniflait l'odeur de ses petits que j'avais amenés deux jours plus tôt, avec elle, dans cette nouvelle pièce à explorer ! Œuf cru, levure de bière, battus à la fourchette. 7 h 24 du matin ! Retour au lit. Dodo. Méditation. Levée 12 h 00 et des brouettes.

* * *

J'ai rencontré une sorcière. Elle pose une main sur mon sacrum comme la première fois. Elle ne dit rien aujourd'hui. Les secondes, les minutes passent. Je me dis que c'est certainement mieux qu'elle ne dise rien : Dieu seul sait ce qui est sous ses doigts, à part elle ! À un moment elle se met à

parler « Vous avez déjà dégagé beaucoup de choses ». C'est un constat, posé là, comme une reconnaissance du courage, du travail réalisé ces dernières années. Je la laisse continuer, en confiance. Je suis heureuse qu'elle ne « dise pas ». Je sais dans quels méandres, tourments cela peut amener mon âme, mon esprit et mon corps. Après un certain temps, elle pose sa seconde main sur mon ventre. Je me laisse faire. Je ne sens rien, comme la première fois. Je m'abandonne à ses mains, sa clairvoyance, son don. Aujourd'hui elle restaure mon intégrité et l'idée même qu'elle travaille à remettre debout mon essence, ma personnalité est incroyable et jouissive.

Les jours suivants je subirai un revers inattendu, soudain, violent, à cette excitation. L'Angoisse s'immiscera en moi, au plus profond de ma chair. Mon esprit se perdra, débordé par ce tsunami intérieur. Mon âme appellera au secours pour rester en vie. Un vide intérieur comme un trou béant, une déchirure profonde se dessine et apparaît. La notion d'impermanence des choses a disparu de mon vocabulaire et de ma mémoire. Je ne m'en rendrai compte que quelques semaines plus tard !

Quelle souffrance psychologique comme « after » ! Au bout du troisième jour, je l'appelle. Elle peut « jouer des coudes » à distance la plupart du temps. **Les semaines qui suivent sont des ondes de choc les unes après les autres.** Des douleurs psychologiques qui s'installent comme des lames de fond. Le rivage s'éloigne encore et encore. Des prises de conscience qui se font à toute vitesse. Pas le temps de mettre en place

une action relative à la prise de conscience de ce matin, qu'une autre débarque déjà et que l'action sur le point d'être posée paraît déjà obsolète. Des rêves, des cauchemars tellement réalistes. De l'insomnie. De la fatigue. Un radeau apparaît au détour d'un réflexe de méditation de pleine conscience.

Me voilà des jours durant, méditer au réveil, allongée, car épuisée. Une heure et demie, deux heures se passent avant que je ressente que mon corps en a fini. Je n'ai jamais vécu une telle expérience, seule. Des spasmes secouent mon corps. Des douleurs physiques passent. Des émotions envahissantes émergent. Le rire s'invite au détour d'une image, d'une rêverie. Le corps qui s'apaise, se relâche alors même que l'on n'y songerait pas. Quelques coups de fil pour demander de l'aide, être écoutée, car seule c'est trop dur.

Quelle chance qu'une poignée de personnes rencontrées ces derniers mois puissent être disponibles ; être dans la confiance en la vie ; et même me comprendre !

Un matin je n'ai plus faim. C'est déjà arrivé il y a trois mois et demi. Respect de mon corps, guide spirituel en mode TGV. Confiance. Impermanence.

Un après-midi, je me dis que je pourrais aussi me lever la nuit (ou le matin tôt, très tôt), tandis que mes jambes sont lourdes, me lancent ; que mon dos me fait mal là où mon ventre me tire. Plutôt que d'insister pour dormir, garder ce bon vieux fonctionnement peut-être devenu obsolète. Je me confronte à mes croyances, à un corps qui a perdu dix kilos, à

un organisme qui change, bouge, évolue à toute vitesse. Il y a comme une forme de magie à vivre, ressentir cette confrontation choisie. Un élan libérateur à me lever à 5 h 50 du matin pour me faire une chicorée, les ongles ou encore pour farfouiller dans mes ingrédients en me laissant aller à ce que j'aurais envie de manger demain... Et me recoucher quand je sens que le sommeil revient. Un sursaut de vie à me réveiller, avec l'alarme, à 7 h 20 pour partir marcher à 8 h 15 avec une copine, même si peu d'heures de sommeil au compteur. Une douceur à faire une sieste après le repas de midi.

Je retourne voir ma sorcière bien-aimée dans dix jours déjà. Trop tôt ? À point ? Je vais lui dire de se calmer un peu sur la dose quand même. L'accalmie est enfin là. Le tourbillon ne sera pas forcément de retour. Lâcher. Être. Vivre. Je retourne me coucher le sourire aux lèvres d'avoir couché si facilement ces semaines passées sur papier. Sexy avec les ongles orange.

* * *

Dans huit jours, je n'ai plus d'endroit où vivre. Je sens l'angoisse. Là. Prête à s'installer. Franchement. Parfois surnoisement au détour d'un moment de fatigue, d'un stress autre. Je la vois. Faire. Essayer. Je l'accueille lors de ces moments de présence à moi alors que je médite. Elle sait que je la porte en moi, qu'elle est avec moi. Je l'accepte comme une évidence. Plus de logement, de famille, de travail, d'économies. La fin de mon histoire d'amour. Elle a toute sa

place ici et maintenant. Je n'ai plus d'énergie pour la voir comme une ennemie, pour lui résister, la combattre. Je n'ai même plus la force d'avoir peur d'elle. Ce serait au détriment de parvenir à me lever à midi. Quelle expérience ! Je suis fière de moi. Je me sens riche et chanceuse d'être capable d'expérimenter une telle complexité. Une perspective nouvelle s'offre à moi. Je suis même, par moment, excitée comme quand l'on va commencer un nouveau travail qui nous intéresse.

J'ai la sensation que quand elle commence à m'envahir comme des nuages qui gonflent vite dans ma poitrine et m'empêchent de bien respirer, elle sent que j'ai moins peur, que cela ne m'intéresse plus d'avoir peur. Que je suis un peu plus disponible pour elle. Que je la reconnais, la vois, la nomme. Qu'elle me met encore mal à l'aise, mais que je suis trop fatiguée pour lui résister. Je lui cède doucement, lentement, respectueusement.

* * *

J-5, ça y est, j'ai un logement pour ces quinze jours à venir ! Je retrouve deux participantes de mon atelier d'écriture-récit de vie. Pour transcrire ce qu'une d'entre elles n'arrive pas à coucher sur papier. L'idée est qu'elle nous raconte pendant que l'on écrit, questionne, à tour de rôle. Je me réjouis de cette expérience. En arrivant, on prend des nouvelles les unes des autres. Là, notre hôtesse a un déclic : sa maman vient de partir en vacances en Haute-Savoie (à côté d'où j'habitais) et

ne revient que fin août. Son logement au bourg est libre. Elle reconnaît ne pas me connaître beaucoup, mais avoir confiance. Elle appellera sa maman le lendemain qui sera d'accord de me prêter son appartement. Un autre participant de l'atelier nous rejoint ensuite pour dîner dans le jardin. Ainsi que le compagnon attentionné de notre hôtesse. Quelle belle soirée, entourée de nouveaux protagonistes sur ce nouveau chemin. Quelle bonne nuit.

Le lendemain soir, nuit blanche. Le surlendemain, je me sens envahie par l'angoisse, le vide. C'est tellement violent. Mon ventre gonfle. Je n'ai presque plus faim. Je me sens mal, très mal. Nuit blanche à nouveau. Le jour suivant, rebelote. Je ne comprends même pas ce qui a déclenché tout cela. Rassurée par ce nouveau lieu de vie, mon corps se permet-il de relâcher ? Changer de logement sans cesse, ne pas avoir le temps de me poser qu'il faut repartir ; ne pas savoir où je serai ne peut plus continuer. C'est trop.

Je n'écris plus. Je ne lis plus. Je ne fais ni vélo, ni marche, tant attendus dans cet environnement que je n'avais encore jamais exploré. Je me vois envahie par toutes ces émotions qui me traversent, avoir des acouphènes... Je me vois être ce qui est écrit dans ce livre que j'ai commencé.

Je me sens figée. J'oublie que tout est impermanent, que ce que je vis est passager. Heureusement d'autres me le rappellent. Je ressens une immense tristesse à l'idée de quitter les deux chats de la maison où je suis. Il n'y aura pas d'animaux où je vais. Je serai toute seule. Je me sens envahie

par la solitude. Après huit ans de vie commune. Le désespoir me traverse.

Je suis épuisée de ne pas dormir. Quelques microsiestes me donnent à peine l'énergie d'être là. Je médite sans alarme depuis quelque temps. L'angoisse, le vide, le désespoir, la solitude ; les tensions dans le ventre, le dos, l'omoplate, le cou ; les spasmes, les pensées, le rire, la rêverie, le relâchement... sont mes compagnons. Ce moment est devenu indispensable pour pouvoir affronter le reste de la journée. De cela je suis ravie. Il aura fallu être si mal, si perdue pour le vivre, l'expérimenter. Quelle chance de connaître cet outil. Sans cela, je me serais tournée vers un docteur et un médicament très certainement.

* * *

Première nuit dans ce nouvel appartement. Réveillée à 6 h 30 par le bruit des voisins du haut puis à 8 h par ceux du bas. Debout malgré mes boules Quies. Odeur de daube qui cuit alors que je prépare mon petit-déjeuner. OK, petite chicorée. Souffler.

Premier midi. 15 h 15, je vais à la sieste. Bruit au-dessous. Ménage ? Canne contre un mur ? Boules Quies. De la chambre au salon. Bruit de la circulation et vibrations des bruits sourds de ménage ou de canne... Pourquoi je n'ai pas le réflexe de prendre la voiture et de filer au lac pour me poser sur une serviette, dans la nature, au calme en ce vendredi

après-midi ? Comme si je devais me sur-adapter à la situation, une fois encore. Mais à quel prix ? La vie me fait-elle signe d'essayer de prendre, de vivre ce qui est ? Mes oreilles me donnent-elles l'occasion de les respecter en choisissant une autre voie ? Aller au lac et voir ce qui s'y passe pour moi. Peut-être quelque chose à y vivre, que je ne m'autorise pas ? Revivre des choses du passé pour changer de perspective. Je suis fatiguée. Cernes sous les yeux.

Première soirée. J'entends le voisin du bas ronfler par la fenêtre de ma chambre ouverte. En haut, je les entends faire pipi, tirer la chasse d'eau. On se croirait dans un dessin animé. C'est tellement gros ! Il est déjà 0 h 00, au dodo. Réveillée à 6 h 50. Spasmes dans la jambe droite, épaule gauche endolorie. Je ne lutte plus, je me lève de suite. Angoisse. Douche froide sur mes jambes, chicorée sur la terrasse, côté cour, au frais. Déjà des voitures roulent. Des chiens aboient tandis que les oiseaux piaillent gentiment. Le chat rencontré hier soir est en bas de l'immeuble, levant les yeux vers moi alors que je le salue. Je vais retourner m'allonger. C'est mon corps qui décidera. Les nuages sont passés de roses à blancs.

* * *

Elle m'a recontactée. Treize années se sont écoulées depuis que j'ai coupé les ponts. Ma mère.

Il y a eu la fois où elle m'a joint par téléphone pour me demander de la voir, en compagnie de mon frère, afin de nous expliquer pourquoi elle quittait notre père. J'ai décliné.

Une phrase, un mot assassin de sa part et je la frappais. Non, impossible. Trop risqué.

Le jour où je l'ai aperçue et saluée, moi derrière la porte du tram qui se refermait pour démarrer et elle qui appuyait sur le bouton pour l'ouvrir. La fois où nous nous sommes retrouvées dans la queue pour monter dans un bus, sans se reconnaître, au premier abord. Je me suis dit que la personne juste derrière moi ressemblait à ma tante aînée. Une douleur au ventre m'a prise quand j'ai réalisé que c'était ma mère. J'ai dû respirer et me répéter « Tu n'es pas obligée de lui parler, tu n'es pas obligée de lui parler... » avant de réussir à me détendre et être capable de prendre une décision. L'ignorer, ne pas lui parler était encore plus douloureux... Et l'occasion s'offrait à nous. Quarante-cinq minutes sans se livrer, « en haute surveillance » avec moi-même, à converser, à ressentir sa raideur, son jugement omniprésent, sa peur intrinsèque autant que je m'en souviens.

Treize ans durant lesquels elle a plus que respecté mon besoin de ne plus avoir de contact. Un SMS pour mes quarante ans et ce message vocal sur mon téléphone portable aujourd'hui. Pour me dire qu'elle aimerait me parler. Je rappelle, dans l'expectative d'une mauvaise nouvelle la concernant ou sa famille proche... Je ne m'attends pas à sa demande de me parler, face à face, sans vouloir en dire plus au téléphone. Avec une disponibilité dans les quinze jours. Je me retrouve entraînée dans son besoin à elle, sans plus avoir pied. Une attente secrète, enfouie, cachée, d'être

recontactée se rallume en moi. Le mot « maman » sort tout seul, à chaque phrase, comme quand j'étais enfant. L'idée qu'elle puisse me prendre dans ses bras lorsque l'on se retrouvera me transporte déjà ! La peur de ce dont elle veut me parler coexiste avec tout cela. La peur de la revoir est atténuée quelque peu par la douceur inhabituelle de sa voix, de son ton, de ses mots. Je suis à deux doigts de fixer une date dans mon agenda... **Ma tête, ma concentration, s'embrouillent.** Trop compliqué, tellement de choses à gérer déjà. Comment en rajouter une, aussi énorme, en gardant le temps, l'espace et l'énergie nécessaires pour ma survie à gérer. Elle me propose de prendre le temps, de réfléchir tranquillement et de la rappeler. **Elle pense sûrement avoir d'ores et déjà gagné.** On raccroche et là, je craque. Je suis en pleurs. Perdue. Stressée. Une urgence à la retrouver, à savoir ce qu'elle a à me dire s'est emparée de moi. Comme si notre histoire mère-fille était oubliée. Comme si rien de la maltraitance psychologique, physique n'avait existé. Comme si j'étais à sa merci au moindre signe de sa part ? Comme si, si je disais « non », je ne la reverrais jamais, pour sûr, cette fois.

Une amie depuis peu « me réveille » alors que je l'appelle. Je lui explique que je vais sûrement décliner sa proposition de me prêter sa maison au calme pendant quinze jours alors que j'ai déjà un logement possible pour un mois. En effet, je ne pourrai pas gérer deux déménagements au lieu d'un, en un mois, si je dois organiser une rencontre avec ma mère. Elle commence par me dire qu'elle ne connaît rien à mon histoire avec cette dernière puisqu'on ne l'a jamais évoquée, mais

que si cela fait treize ans que ça dure, c'est qu'elle n'a sûrement pas été une bonne mère. « Tu as tellement à gérer en ce moment. Là je te sens à vif. Protège-toi. Ça fait treize ans qu'elle n'a pas eu besoin de te parler, si elle en a besoin aujourd'hui, qu'elle vienne à toi. Ne dépense pas plus d'énergie que tu n'en as. Ne va pas trop loin de chez toi pour pouvoir te retrancher si besoin. Pas trop près non plus pour ne pas marquer ton nouveau territoire de vie avec votre histoire violente et compliquée ». **J'ai comme un « rétro-flash » : ma mère est la personne qui m'a fait le plus de mal.** L'idée de me faire accompagner apparaît. L'évidence d'un mauvais moment à venir ressort. La possibilité de différer émerge.

Tout à coup je « vois ». Je vois que j'ai perdu pied. Que je me suis fait happer par sa demande, son besoin, **sa voix, son corps cachés derrière le téléphone. Son aura. Un faisceau s'est matérialisé de mon plexus solaire jusqu'au sien : je lui appartenais.** Je suis d'abord anéantie par cette constatation. Comment est-ce possible après toutes ces années ? Je me sens triste. Je me mets alors à douter de moi, de mes capacités à prendre soin de moi. Cela m'angoisse profondément. Dans l'après-midi je reviens progressivement à moi. Une phrase de quelqu'un qui me connaît depuis longtemps et avec qui je viens de raccrocher me reste à l'esprit « Tu verras bien si elle est vraiment aussi douce que tu l'as ressenti quand tu lui auras dit que tu ne peux pas la voir maintenant. »

* * *

Je me transforme.

Mon corps s'est allégé de dix kilos. Mes oreilles sont passées d'hypersensibles à extrasensibles. En me concentrant, j'arrive aujourd'hui à distinguer des mots précis au milieu de chuchotements émis à dix mètres de moi, et ce malgré une porte fermée entre eux et moi.

Je prends conscience que je ressens les émotions des autres qui interagissent dans la même pièce. Je « vois » une phrase se diriger vers un tel et je ressens avant même qu'elle ne soit finie ce qu'elle va générer comme émotion chez l'autre, malgré son masque de bienséance. Je vis ces émotions comme si j'étais en plein milieu de leurs chemins et qu'elles avaient à me traverser. Je me sens tendue quand certaines phrases claquent comme des vérités, des jugements implacables. Quelle valeur aurait ce que je suis en train de devenir si l'on peut y plaquer ces derniers ainsi ?

Quand le chat de l'amie, chez qui je loge en son absence, me ronronne dans l'oreille, mes émotions me submergent vite : les larmes, le contentement ; mon besoin d'Amour, de câlins... inassouvi. Les spasmes dans mon corps se déplacent au niveau du tronc et de mon crâne. Cela n'effraie pas Dolph, il en a aussi. Il connaît. Je ressemble plus à un chat qu'à mes compères depuis quelque temps... Dolph me parle quand il miaule. Hier soir je l'ai suivi au gré de ses miaulements, on a fini sur le lit dans lequel je dors. Il s'est installé, prêt, à m'attendre. Comme si lui savait mieux que moi qu'il était temps d'aller me coucher. Dans la nuit, alors que mon corps

m'empêchait de dormir, Dolph m'a rejoint sur le lit. Je me suis sentie accompagnée et reconnaissante. À une certaine heure tardive, il a miaulé au pied du lit, est monté discrètement... Serait-il temps que je me lève ? Il est comme le gardien de mon temps, de mon rythme flottant et déstabilisant. Je l'écoute. Je sais qu'il sait tout cela. Je sens qu'il a quelque chose à m'apprendre.

Depuis quelque temps il m'arrive, au détour d'une méditation, d'une sieste, de sentir quelque chose monter au pied de mon lit. Comme un chat. Mais non, il n'en est rien. Un spasme involontaire ? Non plus... Quelque chose de très réaliste pourtant et qui fait quelques pas sur mon matelas.

Mon ventre me fait sentir quasi immédiatement quand je nous nourris trop. Mon cerveau me dit « j'ai envie de protéines ». Mon index droit plonge dans le pot de beurre clarifié ou ma main attrape la bouteille d'huile de noix dans laquelle je trempe des tartines craquantes au quinoa quand nous avons besoin de graisse. Mes doigts ont retrouvé le plaisir de saisir les aliments et de les porter à ma bouche. Plus de fourchette ! Ma langue les écrase alors avec délicatesse contre mon palais, mes dents du haut... Les fait tourner lentement pour que nous profitons des saveurs, des textures... Mon index gauche me fait souffrir. J'utilise ma main gauche pour de nouvelles choses, genre ouvrir les bouches... Des caries ont débarqué ces dernières semaines.

Le livre fantastique que je lis me paraît si plausible, si réaliste en fait, que je soupçonne son auteur de posséder certains dons des personnages et d'en côtoyer d'autres avec d'autres dons. Tout est clair soudainement. Ils n'ont rien inventé. Ils ont juste parlé de leur quotidien à la manière d'une fiction ! Comme au théâtre d'improvisation. Et cela semble tellement vrai, du coup !

* * *

Depuis mi-août, je travaille.

10 h 40 : pause. Spasmes dans le haut du corps qui essaye de se décontracter.

Cinquième matinée de ménage d'affilée. Je m'endors sur ma chaise alors que j'étire épaules, cou, bras.

Je me suis couchée trop tard, encore... J'ai dormi deux heures puis ai passé une heure à me masser. J'ai replongé pendant deux heures vingt. Kira est venue me voir, m'a remué la main alors que je n'entendais déjà plus le réveil sonner. 7 h 20. Merci le chat ! Bouh. Action. Départ en vélo à 7 h 50. Enfiler mon pantalon militaire à poches me permettant d'y glisser raclette contre les marques au sol, téléphone portable du travail ; d'y agripper un spray vinaigre/eau pour nettoyer boîtes aux lettres et portes et un spray/eau pour les vitres et le balayage humide. Un tee-shirt moulant pour glisser en haut de la manche mon mp3. Petit déjeuner sans café, lactose et gluten ;-). Enlever le cataplasme d'argile autour de mon index gauche qui me fait mal, y remettre un bandage pour

l'immobiliser avec le majeur. Eau fraîche pour Kira. Enfourcher le vélo et hop.

* * *

Quand je quitte un logement (après une ou deux semaines) mon rituel est de faire mes sacs Ikea (fringues, chaussures ; draps, oreillers, couette ; papier WC, produit vaisselle, lessive ; papperasse diverse ; bouquins en cours et à venir ; ordinateur, casque, chargeur de téléphone ; ustensiles de cuisine indispensables ; réserves de miamiam ; ce qui reste dans le frigo) et de les charger dans ma voiture. Puis je m'attaque à la poussière. Ensuite direction la salle de bains, les WC, la cuisine. Et je finis par une tournée générale d'aspirateur et de serpillière. J'ai un coup de blues quand j'entame ce rituel. À dire vrai, cela commence déjà la veille : je suis épuisée, à fleur de peau. D'autant plus s'il y a des animaux dont je me suis occupée et auxquels je me suis attachée. Je pleure en leur faisant un gros câlin, en leur disant de ne pas s'inquiéter « que leurs maîtres vont rentrer, que moi ça ira, de bien prendre soin d'eux ». Je me sens « me dissoudre, me désintégrer »... Angoisse et vide en fond de tableau. Quand je ferme la porte, cela me demande une énergie considérable pour y aller, repartir.

Heureusement il y a mon rituel à l'arrivée dans mon nouveau lieu de vie pour m'aider à m'ancrer à nouveau. Plusieurs semaines sont passées avant qu'il ne s'installe comme un mode de survie. Je sors les affaires nécessaires pour la soirée

et le lendemain matin et fais mon lit. Ensuite j'allume de l'encens, choisi et désiré. J'allume alors mon ordinateur et le son "Om" inonde la pièce principale, puis la chambre, la cuisine... jusqu'à ce que je sente que l'atmosphère soit neutre et que nous soyons prêts à cohabiter.

Je n'ai toujours pas l'énergie et l'élan de chercher activement un logement. En lame de fond : la séparation avec mon compagnon ; mon angoisse à retourner travailler plus et ailleurs ; mon petit budget actuel parallèlement à mon besoin d'un lieu calme et indépendant...

* * *

Fin août.

J'ai enfin dormi douze heures d'affilée. Jusqu'à midi. Hum, c'est bon... Je sens ma tête reposée, posée sur mon corps, disponible. Mon bas du dos est courbaturé d'être resté si longtemps dans la même position. Mon bas du ventre me fait très mal. Mes règles se présentent gentiment en fait... Une semaine en avance. Il ne manquait qu'elles !?! ABRACADABRA.

J'organise une soirée vegan depuis un mois autour d'un repas partagé et d'échange de recettes. C'est ce soir. Moi qui viens de jeûner, car plus rien ne passe !! La moitié de la quantité que je mange d'habitude grand max. Ce qui représente un quart de ce que je mangeais mi-mars (le contenu étant loin d'être identique bien sûr). Mon deuxième cerveau me dit que ça ne va pas ? Que tout change encore ? Que j'ai encore

besoin de ralentir, pour quoi ? Mon dieu, je suis désespérée. Je ne sais pas comment faire pour prendre soin de lui, de nous. Je vais rappeler la naturopathe. J'ai besoin d'aide.

Brunch : une chicorée pure, j'aime maintenant. Un smoothie banane, lait de riz, graines de chia préalablement mixées. Suis rassasiée.

Je suis stressée dès que j'attaque mon plan recettes. Je réalise que ma mousse au chocolat vegan nécessitait douze heures de frigo ! Branle-bas de combat ! Que vais-je faire ? Alors que je me concentre, je sens l'angoisse monter : comment vais-je trouver un logement calme avec deux cent cinquante euros d'aide au logement et cent soixante-dix euros disponibles par mois ? Faire plus de douze heures de ménage pour mon dos n'est pas raisonnable. Un antécédent de hernie discale consécutive au stress post-traumatique engendré par l'agression sexuelle que j'ai vécue. Quatre cents vingt euros est le maximum que je peux envisager, toutes charges comprises. Mon dieu. Comment ? Trouver quelques heures de travail, autre ? Économiser sur un abonnement internet ? Angoisse qui envahit ma poitrine. Je la sens dans la gorge, dans la cage thoracique, l'œsophage, le plexus, l'estomac... Je ne peux pas la contrôler. Elle m'envahit alors que je m'énerve, car je n'arrive pas à me décider quant à mes recettes pour ce soir, parce que je perds le plaisir de préparer ma soirée, parce que je me perds.

Tour au magasin bio pour les courses : du lait de soja pour le bavarois au citron (j'ai déjà le sirop d'agave, l'agar-agar et l'huile essentielle de citron) ; du lait de coco pour le gaspacho de courgettes (j'ai déjà les courgettes, le basilic et l'huile d'olive). Une vendeuse que j'apprécie beaucoup prend de mes nouvelles. Là, je craque. Envie de pleurer, pleurs en m'entendant dire que j'angoisse à l'idée de ne pas trouver de logement ; que mes problèmes de digestion sont revenus. Retour à la maison à pied : l'un des avantages d'habiter le bourg !

Le bavarois est prêt. J'y ai mis dix gouttes d'huile essentielle de citron plutôt que cinq prévues, car la dernière fois je l'aurais aimé plus goûteux. Les copines vegan doivent savoir que c'est à travers l'expérimentation que l'on arrive à faire bon ! L'angoisse est toujours bien là. Les courgettes sont cuites, c'est parti. Les jeunes qui dévalisaient le lait de coco (que j'ai fini par acheter) m'ont dit qu'il était moins concentré en coco que celui que je prends d'habitude, mais meilleur au goût (au prix aussi ;-). Eux l'utilisent en boisson : smoothie à la banane, avec des fraises congelées... Je tente ma chance pour mon gaspacho de courgettes. Et me réjouis de mon futur smoothie.

J'ai fait cuire mes aubergines qui commençaient à mollir dans l'idée de me faire une mousse à tartiner pour le petit-déjeuner, par exemple. Petit saut sur Internet (pratique à la maison, hein!). Recette simple, j'y vais. Je l'adapte selon mes capacités digestives : l'ail, non ; l'échalote, j'essaye sans, on

verra quand je goûterai ; le sel, va pour le tamari. Je mixe les aubergines, le jus d'un demi-citron, le tamari, poivre, cumin. J'ajoute un peu de crème soja cuisine, car le résultat n'est pas assez liquide et pour que le mixeur fasse le job jusqu'au bout. Je goûte : excellentissime ! L'angoisse me donne une boule dans la gorge alors que je me décide à coucher cela par écrit. Ce soir, je vais parler de mon angoisse, de mon besoin d'avoir des idées quant à mes recherches de logement. La vendeuse, tout à l'heure, m'a interrogée pour savoir si j'avais demandé de l'aide à l'Univers. Je ne sais pas faire cela encore. Je m'y suis essayée deux, trois fois. Je suis encore mal à l'aise. Je pars méditer dix-quinze minutes avant de décoller. Accueillir ce qui est. *Arrivederci.*

* * *

Une partie de moi située à droite. Comment vous la décrire ? Vous mettez votre paume de main sur le psoas, à droite, et laissez vos doigts se positionner naturellement. Vous pouvez faire pivoter votre main en remettant votre paume à la même place. Cette partie-là. Et son pendant, côté dos. Cette partie-là est ce qui reste « du moi d'avant » et qui me gêne, me fait souffrir.

Quand je fais mes heures de ménage, écouteurs sur les oreilles, écoutant des émissions radio, conférences triées sur le volet (sur la vie de Jack London, le processus d'écriture d'Amélie Nothomb, les circonstances de la mort d'une journaliste résistante au régime de Poutine...). Et que je suis

heureuse de me lever, de retrouver un rythme, de travailler pour payer ce dont j'ai besoin pour prendre soin de moi (aliments, soins, méditation).

Quand je finis, toute tendue, mes heures de ménage parce que fragilisée par la vie.

Quand j'ai besoin de dormir...

Je la sens comme une entité à part entière. Qui s'accroche, qui résiste. Elle est une partie de moi. Celle qui a vécu l'enfer, qui s'est tendue, arc-boutée, déchirée, étiolée pour me permettre de ne pas me « casser ». Mais l'on doit se quitter. Cette histoire-là est finie. Je me sens triste et énervée de réaliser ce temps « perdu », cette énergie « perdue », coincées toutes les deux. Tout ce qui n'a pas pu être, car j'ai survécu ainsi. J'ai aussi peur de la laisser partir totalement. Je l'aime, la respecte, la remercie tant. Pourtant j'ai besoin de me sentir libre, libérée de cette posture dans laquelle je me suis construite... pour m'envoler.

Une autre partie de moi se réveille. Toujours située à droite. Du haut de la nuque jusque derrière l'omoplate droite. Je « vois » une enfant que sa mère tire par la queue de cheval. Une enfant empêchée d'aller, de courir, de faire... Empêchée d'être. Retenue par les peurs et les cauchemars vécus par ses parents.

À travers les spasmes qui la secouent, on dirait que mon omoplate tente une percée. Comme si l'os tendait à vouloir saillir. S'extraire de ce corps trop étroit pour lui. Trouver sa

place au-delà de ma chair. Une aile qui me pousse. Tandis que je reste avec ce ressenti, mon omoplate gauche s'en mêle. Je pourrais presque m'imaginer voler à ce rythme...

* * *

Cette maison peut m'accueillir telle quelle. Rien à « nettoyer », après ressenti. Il y a des lampes partout. Toutes n'éclairent pas, comme dans un jeu, le soir, je n'ai plus qu'à essayer et choisir. Des bougies en pagaille. J'adore en allumer une dans le salon dès que la nuit tombe. En haut, la vue donne sur les champs, les collines, la montagne. Le salon est très lumineux. Les pièces sont biscornues et je me crois dans une maison d'elfes. Les pierres apparentes. Vasques et robinetteries témoignent de l'ancien corps de ferme. Il y a une cuisine troglodyte. J'aime y cuisiner et y manger. Je m'y sens parfaitement bien.

Des escaliers abrupts descendent aux chambres, salle de bains et toilettes. Je les emprunte comme s'ils m'emmenaient dans un pays enchanté. Ils me font cet effet à chaque fois et j'adore ressentir cela plusieurs fois par jour. Le soir, vêtue d'une longue nuisette en dentelle et coton épais rouge bordeaux, je me sens belle, reine, à travers les miroirs sur le chemin de ces derniers. J'en relève le bas en les descendant en direction de mes appartements. Arrivée en bas, je me sens comme dans la cabane des sept nains. Comme s'ils habitaient là le reste du temps. Petites alcôves, petites pièces, petites fenêtres à profusion dont aucune ne s'ouvre et ne se ferme

pareillement. Petits rangements. Des lampes dissimulées partout.

Ma chambre est un lieu sacré. On la croirait creusée dans la terre. Deux petites fenêtres et une petite porte donnent sur un petit jardin à défricher. Quand je vais aux toilettes, je me sens encore comme dans un film de Disney, à baisser la tête pour ne pas me cogner. À ouvrir grand les yeux pour ne pas rater les petites marches clairsemées. Au moment de la douche, je me sens seule au monde sous cette voûte où une grande douche à l'italienne a été construite. Les toilettes sont attenantes et quand je ferme la porte pour garder la chaleur, je suis dans une grotte, à l'abri, au chaud. Seule et bien. Le pommeau de la douche est large, vif. L'eau est bien chaude. Aucun bruit à part celui de l'eau. Un régal pour tous mes sens en éveil. J'y dors comme un bébé. J'ai envie d'y passer du temps. J'adore lire dans ce lit, cette pièce sortie de nulle part.

J'ai fait une coupe au jardinet. Je me suis amusée comme une enfant. D'ailleurs je l'ai découpé pour Alicia et Kate. Qu'elles puissent y jouer, y goûter. Que les rayons du soleil puissent s'y glisser sincèrement, profondément, parfois plus discrètement. Figues, amandes, sauge habitent le jardinet. J'ai mangé les premières. Ramassé quelques deuxièmes après dégustation. Récolté la troisième pour l'attacher en bouquet la tête en bas dans la cuisine, afin qu'elle sèche en vue de futures tisanes. Mon bas du dos, mes épaules sont KO. Je n'ai rien senti alors que j'étais dans l'action. Je suis fière de moi, du résultat. Je n'avais jamais défriché un jardinet de ma vie.

J'ai osé. Cette opportunité créative qui s'offrait à moi tombait tellement à point nommé.

Créer me fait vibrer. Chaque cellule de mon corps se met alors à frémir, pétiller, se connecte aux autres pour sentir, « re-sentir » ce qu'il serait beau d'entreprendre. Alors elles me donnent le feu vert et mon corps, mon esprit, sont comme guidés. Je me sens (trans)portée. C'est une sensation intense. De bonheur. De plénitude. De sens. D'être au bon endroit au bon moment. Un orgasme de bien-être, d'amour intérieur. Quand tout se calme, s'apaise, je ressens encore cette intensité au niveau du plexus solaire. Qui irradie. C'est chaud, réconfortant. Une énergie exceptionnelle a vécu là et perdue encore, quelques heures, quelques minutes...

J'espère que cela plaira à mes hôtes. Je les connais peu, voire pas. Ils ont reçu mon mail « Échange lieu de vie contre bons soins » via leur réseau. Ils préféreraient que leur maison serve à quelqu'un qui en avait besoin plutôt que de rester vide en leur absence. Ils semblent si indulgents que je n'ai pas eu peur de me tromper. Défricher le jardin est le troc que je leur ai proposé en échange de leur hospitalité.

Les chevaux dans le terrain d'à côté ont dévoré les baies et branches de cynorhodon que je leur ai apportées. Les coques des amandes leur plaisent aussi. J'ai osé poser ma main sur leurs museaux sans trop d'appréhension. Ils ont été attentionnés. On dirait qu'il y a une Vierge Marie, toute blanche, en haut du village, je vais aller y jeter un œil aujourd'hui.

* * *

Me fier à mon intuition. Même si elle est guidée par la peur. Cette dernière me protège. Je ne veux plus aller dans le lieu de vie prévu dans quinze jours. Discussion sur le troc, qui n'est pas simple à gérer pour la propriétaire. Temps de cohabitation rallongé au gré des aléas de la vie. Quand il est question de se voir ou de se téléphoner, elle n'est pas libre, pas disponible. J'ai la sensation qu'elle ne comprend pas que ses hésitations, les changements de dernière minute sont perturbants pour moi. Qu'ils concernent le besoin primaire de tout un chacun : un abri. Ses peurs, son manque de fluidité, de souplesse ne me donnent pas envie de cohabiter. Je la sens rigide, figée, avec des schémas de fonctionnement proches de ceux de mes parents.

On dirait moi il y a quelques années. Moi quand je suis encore assaillie par des peurs et que je me raidis. Je n'ai plus envie. Dois-je écouter cette sensation qui m'assaillie comme ça, si naturellement ? Je sais que oui, maintenant. Mais alors, ça change tout. Cela me stresse, car quinze jours sont vite arrivés.

* * *

Je quitte ce énième appartement, épuisée. Je réalise que, dans ma tête, c'est l'avant-dernier. Avant le mien, le fixe, le bon. Seulement l'échéance est dans quinze jours, le premier octobre et je n'ai toujours rien trouvé. Je pleure en faisant un câlin d'adieu à Mayim. Elle comprend tout et m'en gâte

encore d'un après ces quinze jours. Je ferme la porte à clé, les larmes roulent sur mes joues. Je suis exténuée.

Chaque déménagement est une rupture. Chaque rupture résonne avec celles, douloureuses, de mon passé. Avec ma mère il y a treize ans. Avec mon père il y a cinq ans. Avec mon frère il y a un peu plus de quatre ans. Avec ma grand-mère il y a quatre ans. Avec mon compagnon il y a trois mois et demi. Avec mon chat.

* * *

Ces derniers jours ont été éprouvants. J'ai revécu dans ma chair mes douleurs d'enfance les plus profondes. La maltraitance, le mal-amour, la manipulation, l'insécurité, la non-compréhension/non-acceptation de qui je suis. J'ai d'abord reçu un SMS de mon père m'annonçant l'opération d'un cancer du sein de ma mère. Son désir à elle de ne pas nous informer mon frère et moi. Son besoin à lui de nous le dire et que je prenne soin de ma santé à ce sujet. Point.

Puis un coup de fil de mon frère le lendemain. Et là, j'ai « senti ». J'ai perçu, après toutes ces années, qu'ils ne me comprendraient jamais. Que l'on avait toujours habité deux planètes différentes quant à notre capacité à se donner les moyens de vivre notre humanité. Comme une évidence au-delà de mon intuition qui grandit de jour en jour.

J'ai demandé à la vie de m'aider à trouver un moyen de ne plus souffrir de ces émotions dévastatrices que sont la haine,

la colère et la tristesse générées par les reprises de contact – inhumaines – de mes parents cet été. Apparaît alors une image, trouble, diluée. Quelques jours plus tard, un peu plus claire... Le seul moyen serait-il, si simplement, de décider de ne plus vouloir souffrir ? Attention cela ressemble à pardonner, dans les faits. Pas d'accord. Ce soir pendant une méditation de pleine conscience sur l'auto-compassion, les pensées affluent. Je les laisse passer. Mais, celle-là, non : si je pose mon intention sur le fait de ne plus vouloir souffrir, de ne plus avoir de raison de souffrir en fait... Alors ça change tout.

Pourquoi continuer à avoir de la haine ? De la colère ? De la tristesse ? Pour quoi ? Finalement laisser aller la vérité, lâcher-prise, toute attente vaine. Garder cette distance pour me protéger d'eux semble moins vital. Même si importante. Envie de dire à mon frère que je l'aime. À ma mère que je suis de tout cœur avec elle. Que mon âme et mes pensées l'accompagnent sur son chemin pour prendre soin d'elle. Adresser une prière à mon père pour qu'il apprenne à accueillir et prendre soin de ses peurs afin qu'elles ne dirigent plus sa vie. Celle du petit garçon, de l'homme et du père. Mes pensées, mon âme seront auprès de lui sur ce chemin escarpé, beau et douloureux. Est-ce finalement cela, pardonner ? Pourquoi leur dirais-je tout cela vraiment ? Me remettre dans l'attente de changement de leur part ? Besoin de leur envoyer de la lumière pour le reste du temps qu'ils ont dans cette vie-là ? Besoin qu'ils ressentent, eux aussi, cette bienveillance, cet amour inconditionnel, cet apaisement

pour que l'on avance tous d'un pas vers la douceur ? Je me sens si fière de moi. D'avoir travaillé dur pour vivre cette prise de conscience, qui, j'ai l'impression, pourrait bien bouleverser tout mon échiquier. D'avoir été courageuse pour accueillir, affronter mes douleurs les plus profondes. Je n'en dirai pas plus pour l'instant. Je ressens le besoin de rester avec cela, intérieurement. Sans aller trop loin dans mes pensées, mon mental.

* * *

Une heure du matin. Je suis excitée comme une puce. Travail à huit heures. Départ à sept heures cinquante. Lever à sept heures. Réveil à six heures quarante. Mon cerveau mouline encore et encore. Ce que j'adore maintenant, c'est que je sais pourquoi (il est sur-efficient) et qu'il est magnifiquement doué et pas du tout perdu, indomptable, source de souffrance et j'en passe et des meilleures. Qu'il me reste à apprendre à gérer ce flux certes ! Mais comme je viens de découvrir qu'il fonctionne comme une Rolls-Royce, je nous laisse nous rencontrer sans rien brider.

Il cherche des solutions à tout, tout le temps... Et là c'est au fait de travailler plus pour gagner moins qu'il se confronte dans mon lit... Au début du mois prochain, j'aurai cumulé cent cinquante et une heures de travail en six mois avec l'ASS (Allocation de Solidarité Spécifique, d'un montant de cinq cents euros par mois). À partir de là, et pour les six mois suivants, quarante pour cent de mes revenus bruts seront

déduits de mon ASS. Les quatre heures de travail supplémentaires par semaine que je me suis vu proposer me seront donc entièrement amputées. Seize heures de travail pour rien. Travailler plus pour gagner moins. J'y suis. Ça ne concerne plus que les autres. Me voilà de retour dans le système. Ce système fou que j'ai quitté il y a six ans. Au secours ! Je pense aux Grecs ! Ceux que j'ai rencontrés en 2010 et en 2013 en Crète. Ceux qui faisaient circuler l'argent sous la table depuis des siècles et des siècles... Nous prendrait-on pour des imbéciles ou suis-je juste folle de ne pas vouloir me plier à la norme ? À la peur ? À un monde d'hypocrisie ? Suis-je si candide que je publierais ces propos sans pseudo ?

Je me fais plus confiance qu'avant pour essayer de comprendre le calcul de ma future consommation d'électricité (en tenant compte d'un compteur général en heures pleines et creuses, d'un cumulus en heures pleines et sans connaître encore la puissance de l'installation électrique 3, 6 ou 9 kilowatts/heures). Pour bricoler. Pour retenir ce qui est important pour moi lors d'émissions de France Inter un peu pêchues tandis que je « ménage » dans les montées d'HLM. Pour être capable de suivre une conférence virtuelle sur la relation au corps et les adultes à haut potentiel tout en cherchant sur Internet puis en lisant les synopsis des livres conseillés par l'intervenante.

Je me transforme encore. Quatorze kilos perdus depuis mi-mars. Des perceptions nouvelles, rapides quand je recroise

des personnes vues quelques semaines plus tôt. Peu de personnes me donnent l'envie de développer un lien, de poursuivre le lien... La solitude pointe son nez de plus en plus souvent. Je me rends de plus en plus souvent compte que je parle trop longtemps et que l'instant présent nous a échappé. Je me vois me dire « Là, en fait, tu peux ne pas parler aussi. » Je ressens de plus en plus fréquemment la perte de l'instant présent quand par exemple je n'ai pas été concise ou lorsque j'ai participé, contribué à une conversation qui ne m'a rien apporté finalement. J'ai commencé à mettre toutes mes idées sous forme de schémas heuristiques pour « me relaxer le cerveau ». Mes projets à court terme, le calcul de mes frais d'eau, ma recherche de logement, de travail... Tout y est écrit, le tout est à entrées multiples, très visuel et lisible.

Je n'ai pas encore parlé de « celle » qui m'a permis d'entrer en communication avec mon corps. Pas de gentille sorcière cette fois-ci. Je la décrirai plutôt comme une fée des temps modernes. Accueillante, généreuse, discrète. Présente juste quand il faut et exactement comme il faut. Quelqu'un dont les dix doigts sont emplis d'amour inconditionnel à l'état pur. Cette fée m'héberge actuellement chez sa maman vivant à l'étranger. Ma dernière séance féerique date de trois jours. **J'ai rencontré la petite fille qui est en moi.** Pour la première fois. Quarante-trois ans et demi. Lors de ma première séance féerique il y a trois ans, je me souviens avoir dit que je souhaitais rencontrer une partie de moi, cachée, enfouie si profondément dans mon corps (huit années de thérapie ne l'auront pas délogée), là, juste là, en mettant ma main sur ce

que l'on appelle le sacrum. **Je l'ai vue en train de mettre des couleurs au pinceau. Dans cet espace réduit. Ce carré de tissus humains aussi petit que mon sacrum. Résignée, ayant accepté et essayant d'y être heureuse.** J'ai ressenti de la tristesse. De la pudeur à m'approcher d'elle. Puis une fibre maternelle, enfin une évidence à lui dire de venir, de sortir de là. Puis la peur de ne pas être à la hauteur. Pour l'emmener où ? Prendre soin d'elle. Lâcher prise. Elle avait déjà disparu. Elle n'était plus là où je l'avais trouvée. Confiance. Mon ventre est complètement dégonflé. Je suis si fière de moi. Je m'aime. Et cela est fort agréable.

* * *

6 octobre

Toujours pas de logement à moi. Mes recherches n'ont pas encore abouti. Je retourne habiter temporairement chez mon ancien compagnon.

Je fais un détour par la ferme aux noix. Sur le chemin je rencontre un micro-chat tout en velours. Une peluche comme dans mes rêves : vivante, avec ses envies, ses peurs, sa drôlerie propres. Je tente un raccourci en empruntant une butte fine entre deux champs en direction de la rivière. Les arbres et arbustes ont été littéralement arrachés par je ne sais quelle machine. Des « pics », qui repoussent déjà, rentrent dans mes chaussures comme pour me signifier qu'ils sont là, que je marche sur eux. Vite, que j'arrive au bout de la butte, je me sens mal. Le héron se met à voler, à huer au-

dessus de moi. J'avais oublié notre rituel. En hauteur de la butte, à contre-jour, je vois mon ombre dans le champ. Mes jambes représentent les deux tiers de mon corps. Une géante ! Fine. Svelte.

Le soleil brille très fort, trop fort. La température est très élevée en cette fin d'après-midi d'octobre. Le paysage est sec. Plus rien ne pousse. La forêt a été mangée, dévorée. Les pyrales ne sont plus là. La rivière est presque à sec. Les cailloux ressortent. Les algues vertes ne s'évacuent plus. Les quelques poissons bataillent pour ne pas se laisser emporter vers une flaque qui ne rejoint plus les autres, ni se laisser embourber dans l'amas visqueux d'algues. Des bulles de produits chimiques stagnent ça et là. Rien à voir avec un bain moussant.

Les chevaux sont au rendez-vous sur mon trajet du retour. Toujours aussi beaux, élégants. Le soleil se couche. J'enlace l'un des arbres que j'affectionne. Moment d'ancrage. Le ciel rosit. Il est magnifique. Il fait nuit lorsque j'arrive. Le plaisir d'aller sous la douche chaude. D'enfiler ma chemise de nuit en coton, ma robe de chambre blanche, toute moelleuse. De fermer les rideaux et de préparer à dîner.

* * *

J'ai appelé ma sorcière. « Il faut qu'elle me prenne. » Je suis encore pleine de cette altercation avec mon occulte voisine. Mes barrières, protections, ont presque cédé face à son aura

diabolique. Il y a quatre mois et demi, j'aurais été dévastée. Je sens que je tiens. L'ancrage n'a pas lâché. Mais son énergie maléfique a réussi à pénétrer ma chair, mes tissus ; à s'infiltrer dans le traitement de mes émotions.

Je me revois « sortir de mon corps » alors que je la menace d'appeler les forces de l'ordre si elle ose seulement me toucher à nouveau. Je ne vois alors plus son visage ni qui elle est. Elle est tous ces autres avant. Mon agresseur sexuel il y a quinze ans, ma mère. D'autres abus encore. Ceux portés, mais vécus par ma propre mère. Ceux d'autres vies précédentes...

En moi sont remontées la haine, la violence verbale, la manipulation psychologique ; l'envie de faire du mal, de frapper ; ma capacité à tuer, exterminer. Peur de péter un plomb de retour dans mon antre. La peur de me laisser happer surgit. Ma peur reste une peur. L'ancrage tient. Je ne veux plus jamais revivre cela. Il faut que cela cesse. Définitivement. Déjà trois semaines que je suis logée temporairement chez mon ancien compagnon.

Elle peut me prendre demain à 8 h 30. Je me sens fragile et forte. Actrice de ma vie, de mes choix. Consciente. Prête. À affronter cette épreuve. Que je perçois importante, décisive. Un tournant. Un grand.

Je me lève, bois juste une chicorée et arrive à jeun chez S. Je vais alors prendre profondément conscience de ma très grande différence. Jamais perçue, soupçonnée, imaginée jusque-là. Mon « hyperception » n'est pas commune. Je navigue dans l'invisible depuis toujours et surtout sans le

savoir. S. me dit droit dans les yeux, avec une conviction inébranlable « que je ne peux pas être comprise par la plupart, que c'est ainsi. » Il est l'heure de casser ce fonctionnement où je cherche à comprendre, à expliquer : je sens et je sais, un point c'est tout. Il est temps d'arrêter de vouloir « régler » la situation ; de me raconter qu'il y en aura d'autres comme « ma voisine », d'autres tant que je n'aurai pas trouvé ce qui cloche chez moi. Stop, on rembobine.

« Arrête de chercher à comprendre « l'extérieur ». Ressens, prends soin de ton ressenti, des besoins qui en découlent. Fais-toi confiance sans attendre la compréhension d'un entourage n'ayant pas ces ressentis. Gère ton intérieur, protège-toi. Prends une décision, aussi illogique, déraisonnable soit-elle pour les « autres ». Pose-la en toi et dans l'invisible. Je m'ancre avec cette nouvelle énergie. J'attirerai ce que je suis, ainsi.

J'expérimente. Si une action en adéquation avec cet ancrage émerge, je la pose. Je me fais confiance. Quand ma tête s'en va triturer le processus, je la rappelle à l'ordre « Hé, oui, mais : stop ! » Je me protège d'un bouclier de lumière avant de m'assoupir. Les murs sont épais, mais mes perceptions sont si fines qu'ils ressemblent à des crêpes dentelle bretonnes. Je redessine mon bouclier en me levant. Il se mouvra avec moi. Le dragon de S. m'est accessible si j'en ai besoin. Je n'ai qu'à penser à lui et prévenir les forces invisibles qui rôdent autour de moi de me foutre la paix. Merci S. pour ce cadeau !

Je la quitte vide, la tête pleine. Épuisée. Ravie. À l'aube d'une nouvelle vie.

* * *

Mon chat a compris que je repars bientôt. Elle ne me fait du nez à nez que dans les moments cruciaux, pour elle, pour nous. Ils sont très rares. Celui-là me ravit. Je sais qu'elle sait. Je retiens mes larmes, car c'est trop pour elle quand cela m'arrive... Et je veux maintenir cette étreinte encore un peu. Elle va me manquer. Elle sera triste, moi aussi. Cet endroit ensorcelé n'est pas l'idéal pour elle non plus. Mais je partirai dans un lieu sans accès sur l'extérieur pour un chat. De plus elle est très attachée à mon ancien compagnon. La nuit elle va faire jusqu'à trois câlins sous sa couette. Elle malaxe sa poitrine avec ses griffes encore et encore puis croque le col de son tee-shirt. Elle se rendort parfois ainsi. Ou bien elle va manger des croquettes et revient se mettre en place sur sa couette moelleuse, entre ses jambes, appuyée sur l'une d'elles. Ils sont calés. Ils ont besoin l'un de l'autre. Ces moments sont précieux. Magiques.

Je redéménage dans quatre jours. Ma fée m'a confirmé que l'appartement de sa maman est à nouveau libre. Alignement parfait !

Onze jours loin des ondes négatives qui cherchent à m'atteindre ici. M'épuisent. De nouveau seule. Dans chaque

pièce seule. Plus besoin de déployer une énergie gigantesque pour rester « chez moi », avec mes propres envies, besoins et énergie. Je m’y projette déjà.

Je suis restée assise au bord de la rivière longtemps. Mon esprit ne s’est pas arrêté lui. Ma tête mouline encore et encore. Mon corps perçoit tous les bruits, sons, énergies, au point d’être saturé. Il est temps de rentrer. Je suis épuisée. Ma balade se transforme en marche au ralenti. Je me mets à parler à voix haute, remède à l’angoisse, au « ruminage » et au « moulinage ». Très vite, je me mets à chanter. J’improvise avec mes ressentis. Des sons étrangers sortent de ma bouche. Ça y est, je suis de retour « chez moi ». Enlacée à l’un des trois arbres qui me « portent » depuis quelques mois, à chacun de mes passages ou presque, je me connecte à mon bouclier de lumière. Il ne se passe rien ou presque rien. Le trait du dessin est à peine visible. La lumière est si faible, en veille par intermittence. Je suis trop fatiguée pour le mettre en place. Plus ou pas de protection. Me reposer s’impose.

Je me transforme à nouveau. J’ai perdu un kilo et demi depuis que j’ai revu ma sorcière. Je rentre de la balade et dévore en mastiquant assidûment la moitié du poulet fermier acheté sur le marché. Un délice. À peine fini, je pense déjà aux prochaines huîtres, mon rituel de début de semaine. J’ai envie de protéines. Mon corps semble les engloutir à peine les ai-je consommées. Qu’en fait-il ? Où vont-elles ? On dirait que je les brûle avant même de les avoir assimilées... Je me prépare un dessert (yaourt soja vanille additionné de purée d’amande

complète) et un chocolat chaud (lait de millet, chocolat en poudre dégraissé sans sucre). Mon chat a goûté à tout sauf au chocolat chaud et parce que c'est chaud uniquement.

Et il le sera jusqu'à ce que je sache si le logement social que j'attends m'est attribué par la commission du 17 novembre.

Il est fait pour moi. Deuxième lieu que je visite où je m'imagine vivre. Grand, cinquante mètres carrés. Je n'espérais pas plus de vingt-huit, trente mètres carrés au vu de mon budget. Bien agencé. Un grand espace cuisine, salle à manger, salon et une gigantesque chambre. Au troisième et dernier étage d'un immeuble en centre-ville du bourg. Une personne par étage. En dessous, une personne calme, de source sûre. Pas de réel vis-à-vis avec l'extérieur. Pas de promiscuité avec d'autres voisins sur les côtés. Sous les toits, cosy. Salle de bains peinte en violet, un signe. Longue baignoire avec la place d'installer une petite table ronde avec une bougie, un verre de vin rouge et un bon bouquin comme quand j'étais célibataire les soirs de Noël ou Nouvel An. Situé à côté de l'église, cela me rassure et m'apaise. La ventilation de la boulangerie, dans la ruelle côté chambre, semble gérable fenêtres fermées et contrebalancée par les effluves de baguette fraîche et de pain au chocolat. Il va falloir que j'apprenne à faire du bon pain frais sans gluten, moi aussi ! Sans oublier l'effluve de café torréfié un *chouya* plus loin.

Seul bémol, la voisine du premier a une maladie psychiatrique et peut avoir des crises de quelques jours. Elle crie, claque les portes et fenêtres et les mauvaises odeurs émanant de chez

elle s'accroissent. Pas de perfection certes. Pas de « mais » non plus. *Inch'allah* . Je le veux. Je le mérite. J'en ai besoin. C'est urgent.

Je prévois de me déposer dans ce nid tranquillement. D'y amener mon sommier et mon matelas. Mon bureau extralong pour laisser ordinateur, crochet et récit de vie en plan et disponibles. Une table rectangulaire joliment drapée avec un siège confortable pour y manger. Une gazinière un peu rouillée, récupérée. Et mes sacs Ikea. Là, doucement, je laisserai émerger mes envies, mes besoins, mes pulsions, mon imagination pour faire de ce lieu qui je suis...

Ma vie comme une saga des Rougon-Macquart

Jean Mathieu

Moi, gamin, j'étais le fils de personne. Ma mère, c'était pas ma mère, mon père c'était pas mon père, ma grand-mère non plus... Et en plus, je n'en savais rien... Vous imaginez ? Non, vous ne pouvez pas... Moi non plus, d'ailleurs, si je ne l'avais pas vécu, je n'aurais pas pu l'imaginer !

Je vous explique.

Jusqu'à neuf ans, bien qu'habitant à l'écart chez mes grands-parents, je fréquente l'école du village. Je me sens « à part » et j'ai du mal à créer du lien avec les autres enfants, qui me le rendent bien. Sans doute parce que des gitans, même sédentarisés, ça dérange... Ma grand-mère est aimante et prend bien soin de moi, mais je comprendrai en grandissant que ce n'est pas la mère de mon père. Celle-ci est morte en 1944, et mon grand-père s'est alors remarié. Je ne vois jamais mon père, je ne connais pas ma mère, mais mon enfance se déroule dans une ambiance plutôt heureuse.

Premier énorme choc. Un matin, ma grand-mère discute avec mon grand-père, nous sommes tous les trois dans la cuisine, quand soudain elle s'effondre. Le temps de me précipiter vers elle, que mon grand-père appelle de l'aide, et voilà qu'elle est déjà morte, dans mes bras... Le drame fait revenir mon père,

avec qui je n'ai jamais vécu, qui m'annonce de but en blanc qu'il va se remarier. Je n'ai jamais vu cette femme !

Du jour au lendemain, me voilà installé dans une nouvelle famille !

Heureusement Jacqueline est une femme sensationnelle, elle devient ma véritable mère, et je gagne dans l'aventure une nouvelle sœur, Lydie.

Mon père me pousse toujours à être le premier, donc à l'école primaire je brigue la tête de classe, sauf une année où j'ai la rougeole ! Je reçois toujours les premiers prix, alors je suis mal vu ! Vous comprenez ? Le petit gitan taciturne et sans parent, qui réussit sa scolarité... ça rentre mal dans les clichés ! À ce moment-là, je suis aussi souvent mal à l'aise parce qu'en fin d'année le prix c'est un livre remis en public devant tout le monde, tous les parents, mais moi je suis tout seul. Les relations avec mon père sont étranges, je le vois toujours peu voire pas, même si on habite dans la même maison. Par exemple, je ne suis jamais entré dans sa chambre, c'est spécial...

Je vais comprendre beaucoup de choses à l'âge de treize ans. Jusqu'alors je pouvais prendre une douche, mais pas un bain, j'avais une peur bleue de l'eau. Quand les copains allaient nager – parce qu'on a une rivière chez nous – je me baignais, mais loin des autres. Mon père doit m'estimer assez grand à présent, il me révèle pourquoi il a divorcé. Il évoque l'adultère, mais surtout, ma mère a essayé de me noyer ! Un

mois de février, elle est partie avec la poussette, quand elle est revenue, il n'y avait plus personne dans la poussette ! C'est un simple d'esprit, passant dans les parages qui m'a sorti de l'eau. À partir de là, mon père n'avait plus confiance, alors il a caché les médicaments de peur qu'elle m'empoisonne. Cela n'a pas suffi ! On m'a retrouvé intoxiqué avec des cachets qui étaient dans une commode que même mon père avait du mal à ouvrir. Il a donc décidé d'en rester là, a demandé le divorce et obtenu ma garde. J'ai compris ainsi pourquoi j'avais une phobie de l'eau terrible. Même après ces révélations, je n'arrive pas à en vouloir à ma mère biologique, mais je n'ai jamais cherché à la connaître quand même. J'ai connu un de ses frères, c'est tout. Mon père m'a toujours dit qu'il n'était pas mon véritable père, d'ailleurs je ne lui ressemble pas du tout.

Trois ans après, mon grand-père meurt dans mes bras, comme ma grand-mère, c'est un nouveau choc. Puis arrivent mes dix-huit ans, je passe le permis de conduire, seul avec l'argent de mon apprentissage. Ça fait déjà deux ans que je suis autonome financièrement, mes parents ne m'achètent plus rien, j'ai pu ainsi m'offrir l'appareil-photo de mes rêves, et avec le permis et ma voiture, j'arrive enfin à sortir de la cité que je ne quittais jamais !

Le second séisme dans ma vie se produit à mes dix-neuf ans : convoqué à l'armée, je refuse d'être enrôlé et je me retrouve en prison ! Voici comment ça s'est passé. Je me présente à la caserne, mais je refuse de faire mon service. Une fois, deux

fois et une troisième. Me voilà aux arrêts de rigueur pendant soixante jours, donc en cellule en caserne, pas de sortie, rien. Je ne perds pas le nord et me porte volontaire pour planter des roses devant la terrasse du QG...

Le cinquante-neuvième jour, je suis transféré au TPFA (Tribunal pour les Forces Armées), pour m'empêcher d'avoir ma permission. J'y reste trois mois, en attente de jugement. Puis je suis transféré à la prison civile. Il y a de la place pour quarante-cinq détenus, mais on est soixante-cinq et on sort une heure par jour seulement. Tout est mélangé, seulement trois gars de l'armée et tous les autres sont des détenus de droit commun, il y en a même un déjà condamné deux fois à perpétuité !

Je demande à travailler tout de suite, je ne perçois pas de solde, donc pas de tabac. On m' enrôle à la laverie avec deux autres gars. Pendant un an, à quatre, on fait la lessive de mille deux cents prisonniers, je travaille six jours sur sept, de 7 h le matin à 7 h le soir.

Épuisé, je finis par déclarer une paralysie et on m'emmène à l'hôpital militaire, pendant trois mois. Quand je sors, j'arrête de travailler, et peu après l'administration reçoit un fax, stipulant que je dois être libéré. Me voilà à nouveau libre, sans jamais avoir eu mon dossier militaire. « On peut être libre derrière les barreaux », pour moi ce n'était pas de l'enfermement, parce que c'est moi qui avais décidé. Ça a été une transition.

En prison, je rencontre Loïc, avec moi pour les mêmes raisons, refus de l'armée. Il habite à Reims et quand il sort je vais le voir quelques fois... Mais pour tout vous dire, j'ai surtout vu sa sœur ! Tellement que c'est devenue ma femme, Janick.

Troisième choc, la naissance de mes enfants. Le premier, nous choisissons de l'appeler Joseph après avoir hésité avec Julien, et comme par hasard, il arrive le jour de la Saint-Joseph ! C'est l'état civil qui me l'a fait remarquer, quelques jours après... Avec mon épouse, Janick, on voulait un prénom qui commence par J, comme nos deux prénoms. Il est né pile neuf mois après notre nuit de noces.

À l'époque, j'ai vingt-trois ans, on est riche, je choisis une clinique privée. Je travaille en électronique chez Bull, en salle blanche. J'assiste à l'accouchement. C'est indescriptible tellement c'est fort, et je ne suis pas tombé dans les pommes ! Moment merveilleux, qui change tout, pour toujours. Je ne souhaitais pas forcément un garçon ou une fille, on avait gardé la surprise... Quel bonheur !

Cinq ans après, c'est ma fille qui arrive – Julienne – on avait cette fois hésité avec Jérôme... Une nouvelle vie démarre, à quatre. J'apprends le rôle de papa, mon épouse ne travaille pas, et reste à la maison, mon salaire confortable nous le permet.

Mon fils est soigneux et prudent, dès petit, mais ma fille est terrible, il faut veiller à tout, sinon elle trouve tout ce qui est dangereux ! Une fois, elle est dans sa chaise haute, en train de manger, je sors de la pièce quelques secondes, et je la

retrouve dans l'évier ! Elle était sortie de sa chambre, et montée dans l'évier. Plus tard, elle refuse de ranger sa chambre, sauf si je l'y oblige ! Avec les années, ça s'est inversé. Joseph est devenu plus désordonné, mais plus sociable, quand Julienne est devenue familière du rangement, mais plus réservée.

C'est à cette époque que mon petit-cousin Mathieu – son père c'est le cousin de mon père – retrouve une photo de ma mère, en noir et blanc. C'est la première fois que j'ai pu voir son visage.

Ensuite, j'ai été licencié de chez Bull. Je veux en profiter pour me mettre à mon compte, avec ma prime de licenciement, comme prestataire en électricité et électronique. Hélas, je m'aperçois que ma femme a dépensé toutes mes indemnités de licenciement pour sa famille. Après ça, impossible de lui accorder à nouveau ma confiance. La séparation a eu lieu en 1989, les enfants ont trois et huit ans, c'est une telle déception, je voulais tout sauf ça pour ma famille, j'en fais une occlusion intestinale. C'est une telle contrariété de laisser mes enfants. Nous habitions à Liesse, vers Charleville-Mézières, et je leur laisse l'appartement, je pars, sac à dos. Je descends sur Montbéliard.

Dans le Jura, je retrouve du travail. Et ma vie reprend peu à peu son cours, puis je rencontre une femme, Murielle. C'est la troisième fois qu'elle vient dans le bar que je fréquente, j'ai flashé sur elle, mais je ne dis rien. Lors d'une soirée dansante,

on fait connaissance, on s’amuse beaucoup et on finit même par dormir ensemble, en tout bien tout honneur. Elle me dit : « C’est la troisième fois que je viens et je me demandais si tu étais marié ou si tu étais pédé ! » On s’entend bien, on se met rapidement en couple, je la connais depuis trois semaines, quand un soir, en passant par Dole pour récupérer ma paie, on tombe sur une opération de police. Je me fais arrêter. Interrogatoire.

Je découvre que mon ex-femme m’accuse d’avoir fait des attouchements à notre fille de trois ans et demi. Je suis conduit en maison d’arrêt, mais le juge me libère, sous contrôle judiciaire, avec obligation de voir un psychiatre. Mon ex-femme et ma fille voient aussi un psychiatre, et un an après, cette histoire aboutit à un non-lieu. Ouf.

Tout a été manigancé par mon ex-femme et son compagnon, gendarme-chef, pour me déchoir des droits parentaux. Heureusement, à l’époque où ils avaient situé les faits, inventés de toutes pièces, j’étais hospitalisé dans le Jura, sans qu’ils le sachent. Le témoignage de Julienne, toute petite, avait été fabriqué et influencé.

Ensuite, avec Murielle, nous nous installons à Nuits-Saint-Georges, et nous donnons naissance à une fille, Sandra. Je peux à ce moment enfin revoir Joseph et Julienne, qui viennent en vacances chez moi. Peu de temps, car ils habitent loin à présent. Les liens se distendent au fil du temps, de la distance, et je finis par n’avoir plus de nouvelles. Je ne

réussirai jamais à renouer le lien. Il n'y a pas un jour où je n'y pense pas. Je me retrouve dans la situation qui me faisait le plus peur, du fait de mon histoire personnelle.

Et le cercle vicieux continue, quand je me sépare de Murielle en 1997, je ne revois plus mes enfants. Aucun des trois.

Je sombre peu à peu.

En 2004, je reprends ma vie en main. Je fais à l'US2A de Valence, unité de soin Alcoologie et Addictologie, une cure pour alcoolique dépendant, je me suis battu pour ça. Il n'y a aucun remède à cette maladie, à part l'abstinence. Pas de cachet miracle, c'est pas vrai. Certaines personnes réussissent à plus ou moins gérer, avec du soutien, mais il faut faire gaffe sans cesse, on rallume un petit circuit et clac. Une fois suffit pour retomber !

Vous voulez savoir ce qui m'a décidé ? J'ai fait une chute à Valence, dans des escaliers du seizième en pierre... On avait picolé, le soir, avec un copain, on est reparti du centre-ville jusqu'au bout de l'avenue Victor-Hugo, le dimanche il y a une épicerie portugaise ouverte, on était à pied pour chercher à boire évidemment. On a tenu l'aller, on a tenu le retour et arrivé chez lui, au troisième étage, aux trois dernières marches... VLAM. Il a appelé les pompiers, lui il a eu très peur. D'ailleurs, ils n'ont pas pu me mettre dans le siège, ils m'ont couché dans le machin qui gonfle, puis ils m'ont emmené à l'hôpital.

En arrivant, scanner, et toute la panoplie, pour diagnostiquer un tassement de trois vertèbres. Je vois le chirurgien, évite l'opération de justesse, parce que je suis déjà passé sur le billard sept fois pour autre chose. Il me demande ce que j'ai bu ce matin. Je lui réponds, une bière. Et c'est vrai. Il me regarde :

—Mais la veille ?

—Trente-huit « 8,6 » et deux litres de rosé...

Je me rappelais exactement ce que j'avais bu ! Il me confirme que j'ai eu un retour de bâton pour ma consommation de la veille. C'est là que j'ai décidé d'aller en cure.

Ensuite, pour la postcure de Saint-Galmier, j'ai de la chance, il y a un désistement si bien que j'ai pu directement y aller. Entre temps, on m'avait indiqué de visiter Château Pergaud, c'était un service après postcure, on pouvait y travailler. Ça me convenait bien et moi j'ai travaillé là pendant un an, en rénovation de bâtiment. J'y suis resté longtemps, parce que je voulais un logement. Et j'ai eu raison, grâce à ça, je suis resté quatre ans et demi presque totalement abstinant.

Ensuite, je me suis retrouvé sans appartement, alors j'ai décidé de squatter dans un hangar à Valence, vers la caserne. Personne ne passe dans ce coin, alors que moi ça me convenait bien, c'est proche d'un cimetière donc d'une borne à eau, et puis il y a Lidl aussi. Je vivais là avec Artur, le matin on faisait la manche individuellement et l'après-midi on allait à la médiathèque. J'avais des plans avec des supérettes pour

faire les poubelles, mais proprement, parce que je connaissais des gens.

Je me suis retrouvé allocataire du RSA, sans foyer, dans un squat. On était pas si mal, mais on a été expulsés et j'ai été envoyé dans un foyer. Là, j'ai vite saturé, pas assez de liberté. J'ai accepté les contraintes, sans souci, c'est normal, mais c'est pesant. On a proposé ensuite de m'envoyer dans un autre foyer, mais j'en avais trop marre, alors je suis venu quelques jours pour voir Artur à Crest et je suis resté.

Arrivé pour une visite de quelques jours, j'y suis toujours ! D'abord en colocation, j'ai finalement réussi à trouver mon appartement indépendant. Ouf ! Mais je suis conditionné par la vie en foyer. La nuit, je veille à ne faire aucun bruit, de peur de déranger les voisins. De plus, c'est difficile de gérer à nouveau un budget, après des années sans rien, qui plus est un tout petit budget ! Au départ, j'ai eu des soucis pour rester dans les clous, les factures se multipliaient, eau, électricité, charges, etc. Je me suis replié sur moi, et je n'arrivais plus à payer les factures, je n'ai pas trouvé de soutien, j'ai replongé dans la boisson. Je me suis enfoncé dans la dépression. Au début je ne m'en rendais pas compte, et puis j'ai commencé à en prendre conscience, mais je m'en fichais, je ne savais pas comment m'en sortir. Ça a duré plus d'un an.

Heureusement, j'ai trouvé du soutien auprès d'une nouvelle référente, qui a monté un dossier de surendettement pour me sortir de cette situation financière. Avec une infirmière de

rue, elles m'ont soutenu, encouragé et aidé à tout nettoyer. Nouveau départ, logement assaini, pression financière allégée, je me suis senti prêt à reprendre contact avec l'extérieur. J'ai retrouvé peu à peu goût à la lecture que j'avais complètement délaissée, repris le dessin, le modelage. J'ai retrouvé un équilibre quotidien, me lever le matin, manger, avoir un rythme régulier.

Cette expérience m'a appris à demander de l'aide, et à réagir en cas de difficulté, à m'occuper de moi.

Crest est tout petit, j'y connais beaucoup de personnes qui viennent de la rue, et mon problème c'est l'alcool. J'ai été complètement abstinent pendant 5 ans, mais dans cette descente aux enfers, j'ai recommencé à boire. En ce moment, je ne bois pas tout le temps, mais parfois, je picole avec les copains, et je trouve que c'est déjà trop. Je ne bois plus pour me donner du courage ou m'assommer, je ne suis plus dans cette logique, je bois une ou deux bières, en discutant, mais ça glisse vite. Trop. Mais comme tout le monde me connaît, dans le monde de la rue, ils me proposent de les rejoindre pour partager une bière, et en ce moment, je n'arrive pas à trouver la force de dire non. De ce fait, je n'ose plus sortir de chez moi, de peur de les croiser, ils sont partout... Ma vie maintenant, c'est plat. Je suis allocataire du RSA depuis peu si on regarde mon âge, ça fait sept ans. Depuis ce moment-là, c'est une autre vie par rapport à avant, où j'ai toujours eu un emploi, donc avec d'autres revenus. Même si je ne travaillais pas forcément dans les meilleures conditions.

À présent, je souhaite faire une cure. C'est la seule solution que je vois pour ne plus boire du tout. J'ai demandé une cure et une postcure. Je veux arrêter complètement de boire, et de fumer. J'ai un projet. Ce qui me manque, c'est conduire... Pouvoir sortir de Crest, je suis en centre-ville par commodité, mais j'aimerais sortir dans la campagne, voire habiter ailleurs. J'ai envie de repasser mon permis, si j'arrive à économiser pour me le payer.

Je dois prendre soin de ma santé, j'ai eu plein de soucis médicaux dont je ne me suis jamais occupé, des problèmes dentaires, de vue, d'audition... À présent, c'est prioritaire de m'en occuper, c'est devenu urgent parce que j'ai trop traîné. Dans ces conditions, je ne vise pas retravailler à plein-temps. Mais j'aimerais reprendre une activité, à temps partiel, j'aimerais transmettre mon savoir-faire, ce que je sais faire en décoration d'intérieur ou en électronique, au Fablab par exemple. Ce qui me freine, c'est que je n'ai pas les diplômes, donc je ne peux pas me faire rémunérer. Je veux bien le faire en tant que bénévole. Je me lancerai quand j'aurai résolu mon addiction à l'alcool.

Tempus fugit

R.J.

C'est le matin et je suis allongé dans mon lit. Je m'étire un peu et j'ouvre les yeux. Une lumière douce et réconfortante filtre le long des rideaux opaques. Je me lève rapidement, je mets mes chaussons et tire les rideaux pour laisser entrer la lumière. Quelle journée magnifique. Je fais mon lit puis direction la salle de bain pour prendre une douche avant d'aller à la cuisine pour préparer mon petit déjeuner. Avec mon bol de céréales, je m'installe à la table du salon. J'ai emménagé il y a peu de temps, et de nombreux cartons de différentes tailles s'empilent encore sur le sol. Je vivais chez mes parents et après mes études, j'ai travaillé un peu en attendant de pouvoir trouver un métier qui me plaise et qui corresponde à mon diplôme. Ça a été un travail ennuyant et physique, mais au bout de quelques mois, j'ai eu suffisamment d'argent de côté pour pouvoir partir et me rapprocher de la ville. De plus, j'ai la chance d'avoir des parents qui peuvent m'aider à payer le loyer. J'étais pourtant inquiet de devoir m'installer seul. Mais étrangement, depuis que j'ai ramené mes affaires je suis beaucoup plus à l'aise. Et quand j'aurais fini de tout déballer et de tout ranger, je suis certain que je me sentirai vraiment chez moi.

Ce chez moi, c'est un petit appartement au troisième étage d'un immeuble dans un quartier plutôt calme. Les transports en commun ne sont pas bien loin ce qui m'évite de prendre une voiture si j'ai besoin de sortir. Pendant mon emménagement, j'ai pu rencontrer quelques voisins qui m'ont semblé tout à fait sympathiques. C'était presque un défilé pour me souhaiter la bienvenue pendant que je portais mes cartons vers mon appartement. Peut-être étaient-ils simplement curieux, mais sur le coup je me suis senti bien accueilli. En général, je ne suis pas un grand bavard et j'ai du mal à parler à quelqu'un que je ne connais pas, ou je dirais plutôt qu'il me faut un peu de temps pour me sentir en confiance et m'exprimer. Sauf que cette fois-là, je me suis montré plus ouvert et communicatif, probablement pour faire bonne figure, mais aussi, car je me suis senti porté par mon enthousiasme. Cela m'a permis de faire connaissance et m'a surtout évité de faire le tour des appartements pour me présenter.

Si la plupart ne m'ont fait que des salutations cordiales, certains m'ont plus marqué. Il y a eu entre autres, ce couple de retraités qui habitent au rez-de-chaussée et qui m'ont encouragé, faute de pouvoir m'aider à porter mes affaires. Ils m'ont dit que si leur grand fils était là il aurait pu m'aider. Oui, en même temps il n'était pas là, donc c'est moi qui ai transpiré. Mais il y a surtout eu cette fille, qui s'est trouvée être ma voisine de palier. Une fille brune, les yeux verts pétillants et un sourire à tomber. On a discuté ensemble quelques instants. Elle était drôle, spirituelle et sûre d'elle.

Elle avait conscience de parler beaucoup, mais moi j'ai été captivé. Je dois l'avouer, je crois avoir craqué sur elle. Quand elle m'a proposé de m'aider à terminer de porter mes cartons, c'est moi qui étais gêné. Heureusement, il ne restait plus grand-chose à monter ! Tandis que je prenais le dernier gros carton, elle s'emparait d'un petit paquet blanc rafistolé avec du ruban adhésif, que j'avais laissé de côté, avec marqué dessus « À garder ? ». Je ne savais même pas pourquoi j'avais emporté ce paquet, mais il tombait bien. Une fois dans l'appartement, elle déposa le petit carton blanc sur la table basse près du canapé. À ce moment, j'ai senti une pointe d'audace me traverser.

—Vous restez un peu pour boire quelque chose ?

—Tu peux me dire tu ! J'en serais enchantée, mais malheureusement je ne peux pas rester plus longtemps.

—J'aurais quand même aimé vous... enfin *te* remercier !

—Il faut remettre ça à plus tard, mais on aura l'occasion. Surtout n'hésite pas à taper à ma porte si tu as besoin de quelque chose.

—Merci et à bientôt alors.

Je sors de ma rêverie pour me rendre compte que j'ai terminé de déjeuner. Je regarde dans la pièce et je vois toutes mes affaires. Oui, il faudra que je range, mais pas question de rester enfermé par cette belle journée. Je vais sortir, visiter la ville et prendre mes repères. Je finis de m'habiller et me dirige vers la porte. Je me retourne un instant face au miroir

et vérifie que tout va bien avant de sortir. Cheveux courts châtain avec des reflets dorés, bien coiffé. Un visage un peu maigre avec des yeux bleus grand ouverts. Je suis habillé léger avec un t-shirt et un jean. En voyant mon allure un peu maigre, je me dis que je devrais faire un peu de sport pour me muscler. Je ne suis pas du genre à m'admirer dans la glace, mais en me regardant je sens que tout est possible et que je peux devenir qui je veux. J'ouvre la porte et je sors.

Quelle journée. Je pensais être rentré plus tôt, mais il y a tant de choses à voir, si bien que de retour près de chez moi, c'est déjà le soir et l'obscurité commence à tomber. Je marche sur le trottoir en longeant un petit parc. Distract par l'envolée soudaine d'une nuée d'oiseaux, je ne remarque pas la vieille dame qui arrive en face de moi et je la bouscule. Poliment, je m'excuse avant de reprendre mon chemin, mais elle m'agrippe le bras avec sa main ornée de grosses bagues. Ma première idée est que le choc a été un peu plus rude que je ne croyais et que je lui ai fait mal, mais elle ne semble pas souffrir. Je m'excuse à nouveau, mais elle continue de me retenir et s'adresse à moi dans une langue étrangère que je ne comprends pas, mais qui ressemble à une langue d'un pays de l'Est, peut-être du roumain ou quelque chose de ce genre-là. Elle me regarde fixement avec son visage couvert de rides profondes et entouré d'un châle sombre. Dans la pénombre, j'ai du mal à distinguer son expression. Est-elle furieuse, inquiète ? Que désire-t-elle de moi ? J'essaie de lui faire comprendre que je n'ai rien sur moi et que je suis pressé, mais elle poursuit son discours incompréhensible,

rythmé par le cliquetis des colliers qu'elle porte autour du cou. Il est tard et je n'ai vraiment pas envie de jouer aux devinettes. Je profite de ce qu'elle relâche sa prise pour m'éloigner, je m'excuse à nouveau et lui tourne le dos pour reprendre mon chemin. Derrière moi, je l'entends marmonner quelque chose d'inintelligible. De retour dans mon appartement, je sens l'épuisement accumulé toute la journée, et arrivé près du lit je m'écroule.

Je suis seul, tout est sombre. J'entends au loin comme un rire mauvais qui semble venir de quelque part au-dessus de moi. Je lève la tête et je vois une multitude d'ombres tourner puis fondre sur mon visage. Je veux fuir ces formes et ce rire qui me pourchassent de tous les côtés. L'air devient de plus en plus lourd, j'ai chaud, je sens mes forces m'abandonner et je tombe violemment au sol. J'entends toujours ce rire atroce, de plus en plus frénétique au fur et à mesure qu'il se rapproche. Dans un effort surhumain, je parviens à me retourner sur le dos. Et c'est alors qu'apparaît devant moi la silhouette d'une vieille femme, habillée d'un voile ténébreux. Je suis terrorisé, mon corps est comme pétrifié d'effroi. La vieille femme s'approche lentement, et arrivée près de moi, elle s'accroupit sur ma poitrine. Elle m'écrase et j'ai de plus en plus de mal à respirer. Ses longs doigts crochus aux ongles noirs démesurés m'agrippent. Son regard vide me fixe et de sa bouche aux dents jaunes et gâtées sort un son caverneux, à

la fois mélodieux et maléfique. L'obscurité semble se mettre à tourner autour de moi.

Je me réveille en sursaut. Un cauchemar, ce n'était qu'un cauchemar. La pièce est emplie d'une lumière chaude et étouffante, la matinée est déjà bien avancée. Je me lève et cherche mes chaussons, mais ils ne sont pas à côté du lit. J'ai dû les laisser ailleurs. Je vais pieds nus dans la salle de bain pour me débarbouiller et me rafraîchir. Puis je veux prendre un petit déjeuner. Je retrouve mon bol dans l'évier avec tout un tas de couverts sales et des mouches qui tournent au-dessus, attirées par la promesse d'un reste de repas. Je pensais avoir fait la vaisselle hier, j'ai dû oublier. Je m'y colle tout de suite, et me prépare ensuite le déjeuner avant de m'installer à table. Pendant que je mange, j'en profite pour regarder mon téléphone, posé près de moi. Évidemment, il sonne pile à ce moment. Surpris, je sursaute et je le lâche dans mon bol rempli à ras bord. Par réflexe, j'essaye de le retirer, mais mon geste est trop brusque et je renverse le tout. En partie sur le sol et en partie sur moi. Je cherche mon téléphone et le retrouve finalement sous le canapé imbibé de lait et l'écran fendu. Ainsi finit-il. Ce n'est pas grave, il était vieux et ne fonctionnait plus très bien. Au moins, j'ai une bonne excuse pour le changer. Le plus gênant c'est que j'ai eu le temps de voir, avant cette incroyable cascade, que l'appel venait de ma mère. Il faut que je la rappelle, sans quoi elle va s'inquiéter. C'est son côté protecteur. Je lui ai pourtant dit qu'il fallait qu'elle me fasse confiance, mais difficile de couper les liens quand on est proche.

En nettoyant les traces du terrible accident qui vient d'avoir lieu et qui a vu disparaître tragiquement mon compagnon de longue date, c'est-à-dire à quatre pattes pour ramasser les céréales répandues sur le plancher, la tête sous la table basse près du canapé, une idée me vient. Et si j'allais demander à la voisine de me laisser téléphoner chez elle ? C'est l'opportunité de la revoir. Je m'habille vite fait et me coiffe. Je sors dans le couloir, mais arrivé devant sa porte je commence à douter. Est-elle chez elle ? Est-elle occupée ? Elle va peut-être penser que je me moque d'elle avec cette histoire. Je n'ose pas sonner et je fais demi-tour. Non, je trouverai une autre occasion. Je décide de sortir acheter un autre téléphone dans une boutique que j'ai repérée. Je retourne chez moi, je prends mes affaires et je pars.

Incroyable. Non vraiment, quelle journée pénible. Moi qui croyais bêtement sortir pour acheter un nouveau téléphone et rentrer aussitôt. D'abord, je suis obligé d'attendre le bus qui tarde à venir. Il ne respecte pas ses horaires et ça n'étonne personne. Ensuite, il y a des travaux et le chauffeur doit prendre une autre route. Je décide de descendre à un arrêt improvisé, espérant finir le trajet à pied en coupant par des petites rues. Impossible de me repérer. Pourtant je la connais cette route, j'y suis déjà passé et j'avais pris des repères. Cependant, là, c'est comme si je n'étais jamais venu. Je n'ai peut-être pas le meilleur sens de l'orientation du monde, mais on dirait vraiment un labyrinthe. Au bout d'un certain temps, je réussis à sortir de ce piège et continue mon chemin jusqu'au magasin. Une fois arrivé je bute sur sa porte

fermée. Je regarde les horaires affichés pour finir par m'apercevoir qu'en fait ce n'est pas le bon endroit ! J'ai un peu de mal à comprendre, j'étais certain que la boutique se trouvait ici. Bon, je continue à chercher. Finalement, je trouve un autre magasin et achète un portable. Bien sûr, pas celui que j'aurais voulu parce qu'apparemment ce modèle n'est plus en vente. Que de temps perdu et d'énergie dépensée pour si peu ! Mais ce n'est pas fini ! Le retour n'est pas de tout repos non plus, si bien qu'arrivé chez moi, je n'ai plus envie de rien. Je me déshabille, me pose sur le canapé, allume la télévision. Du bout du pied je pousse de la table basse le petit carton blanc abîmé qui me bouche la vue. J'ai l'impression qu'il fait meilleur par ici et quelques minutes plus tard je m'endors.

La sonnerie stridente de mon téléphone retentit et me réveille. Je me suis endormi sur le canapé. Je me lève en sursautant et je le cherche. En faisant le tour, je manque d'écraser le petit carton blanc que j'ai déplacé pour regarder la télévision, je l'enjambe et marche dans quelque chose de visqueux, je glisse et me cogne les orteils. Ma première pensée est : il faut vraiment que je retrouve mes chaussons. Suivie immédiatement par une deuxième pensée beaucoup plus douloureuse et déplaisante. J'arrive à mon portable et décroche. C'est ma mère. Mince, c'est vrai que je devais la rappeler. Elle aimerait bien que je lui donne des nouvelles plus souvent, et se plaint que je ne réponde pas quand elle

me laisse des messages. Elle s'inquiète pour moi. Puis elle me dit qu'il faudrait quand même que j'arrête de rêvasser et que je trouve du travail. Je lui dis que je vais m'en occuper, mais que j'avais aussi besoin de temps. Le ton monte un peu. J'ai comme l'impression qu'on n'arrive pas à se comprendre et qu'elle ne m'écoute pas ou qu'elle ne me fait pas confiance. Quand la conversation se termine et qu'elle finit par raccrocher, je suis tendu et énervé.

Je file vite vers la salle de bain pour faire une toilette rapide puis je vais essuyer le sol là où j'ai glissé. Dehors, je vois que le ciel est gris et nuageux. Je n'ai pas tellement envie de sortir, et quand je vois encore tous les cartons avec mes affaires un peu partout dans le salon, je me dis que je devrais me décider à ranger tout ça, à commencer par le carton sur lequel j'ai failli trébucher. Je le prends et me dirige vers la table pour l'ouvrir et trier son contenu. En passant devant la fenêtre, je regarde le ciel et je vois un trou se former dans les nuages, laissant passer des rayons de soleil. Je suis du regard leur lumière jusqu'en bas et je vois sur le trottoir ma voisine. Elle est toujours aussi belle. Je remarque qu'elle s'est fait couper les cheveux, ce qui lui va magnifiquement bien. Elle pousse un chariot, non, une poussette. Tiens ? Je ne savais pas qu'elle s'occupait d'enfants. Elle tourne la tête, nos regards se croisent. Elle me salue de la main et me sourit. Je veux lui répondre, mais j'ai encore le carton dans les mains. Je le pose sur la table et reviens vers la fenêtre, mais le moment est passé, il fait à nouveau sombre et elle s'en est allée.

Je suis sûr d'avoir été ridicule, comme ça, à la fenêtre avec mon carton. En plus, elle doit penser que je ne fais rien de la journée, comme je ne travaille pas, que je suis un fainéant. Ça me blesse qu'on pense ça de moi. Ce n'est pas parce qu'on ne travaille pas qu'on est personne. Mais s'il faut ça pour être reconnu alors je dois m'y mettre. On verra le rangement plus tard. Je sors l'ordinateur portable. Je reviens jusqu'à la table, je pousse un peu le petit carton blanc qui est dessus pour avoir de la place et je me connecte à Internet. J'explore différents sites d'emploi, je consulte les offres, je retravaille mon CV, fais des lettres de motivation. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais je déborde de confiance et d'efficacité. Je branche même l'imprimante pour éditer des documents à envoyer. Comme il fait sombre dehors, je ne me suis pas aperçu de l'heure et mon estomac me fait prendre conscience que je n'ai rien avalé de la journée. Je décide donc de faire une petite pause pour manger. Je débarrasse la table en enlevant le petit carton blanc et le dépose plus loin. Puis je me prépare un bon petit plat de pâtes. Ce n'est pas très élaboré, mais en tout cas c'est nourrissant !

Une fois mon repas fini, je retourne devant l'ordinateur. Comme j'ai bien mangé, je choisis de ne pas ré-attaquer la recherche d'emploi tout de suite, le temps de digérer un peu, et j'en profite pour surfer. Tout m'intéresse et j'aime me cultiver. Internet est le saint Graal pour quelqu'un comme moi. Bien sûr il faut savoir trier l'information, mais il y a toujours matière à satisfaire ma curiosité. J'étais déjà allé sur Internet dans le cadre de mes études, mais je n'avais jamais

eu l'occasion d'y flâner pour me cultiver et en découvrir plus sur le monde. Chercher du travail me semble soudain beaucoup moins important. Heureusement, je suis quelqu'un de modéré et je suis capable de me contrôler pour ne pas passer toute ma journée sur la toile. Je prends une pause pour me dégourdir les jambes avant de reprendre ma recherche d'emploi. En regardant mes papiers sur la table, j'ai comme un doute. Est-ce que je suis vraiment qualifié pour ces postes, est-ce que c'est vraiment ce que j'ai envie de faire ? Mon CV est-il bien organisé ? Mes lettres sont-elles bien rédigées ? Je sais que je peux mieux faire. Je ne me sens pas prêt, j'ai peur de passer à côté de quelque chose et de me précipiter. C'est assez pour aujourd'hui. Je déciderai plus tard. J'ai des lettres prêtes que je dois poster, je le ferai demain. Je vais regarder la télévision pour me détendre et ensuite j'irai me coucher.

Je n'ai pas très bien dormi cette nuit. Ma recherche d'emploi m'a troublé. Plus j'y pense et plus elle me paraît compliquée. Je doute de mes capacités et j'ai l'impression que la motivation m'échappe. Devoir faire toutes ces démarches, envoyer des CV, attendre, passer des entretiens, je n'arrive pas à me projeter. Comment arriver à convaincre un employeur si je n'arrive pas à me convaincre moi-même ? Je me lève et je vois mon téléphone clignoter, j'ai un message. Je l'écoute, c'est ma mère qui me dit de ne pas oublier de venir à la fête d'anniversaire de ma tante. C'est incroyable. Je

l'ai eu hier et elle ne m'en a pas parlé, du coup je découvre le jour même que je suis invité. Je n'ai pas tellement envie d'y aller, surtout qu'il faudrait que je me dépêche de me préparer si je veux être là-bas à temps. Et puis je ne suis jamais à l'aise dans les réunions de famille. En même temps, cela pourrait me changer les idées. J'hésite, j'avais prévu autre chose. Finalement je décide de faire un effort et de m'y rendre pour leur faire plaisir.

J'essaie de m'habiller un peu mieux que d'habitude, avec une chemise que je garde pour ce genre d'occasion. Elle me serre un peu aux épaules, mais elle ira très bien, de toute façon, je n'en ai pas d'autre. C'est comme ce pantalon que je ne mets pas souvent, il me serre aussi un peu à la taille, il faudra faire avec. Pendant que je me prépare, je passe devant le miroir. J'ai les yeux tirés, les cheveux un peu en bataille et une barbe de trois jours. Je me passe un peu d'eau sur le visage. Je me coiffe vite fait et pour la barbe, je la laisse intacte, cela me donne un côté plus adulte, ce n'est pas plus mal. Dehors le temps est couvert, je me prépare vite un sac avec deux ou trois affaires au cas où, et je pars pour prendre le train.

Quand j'arrive à la fête, il y a déjà du monde. La plupart des invités sont en train de discuter dehors. Heureusement, la météo est meilleure ici. Je fais le tour discrètement pour saluer la famille, mais je ne suis pas à l'aise. Je ne reconnais presque personne. Pour moi ce ne sont que des visages d'inconnus. Je me contente de dire bonjour aux personnes que je connais bien, je laisse les autres entre eux. De toute

façon je ne ferais qu'interrompre leur discussion, et puis qu'est-ce que je pourrais bien leur dire ? Non, je les laisse se raconter leur vie passionnante et moi je vais m'asseoir à l'intérieur. Comme ça chacun est gagnant, je ne les dérange pas et je n'ai pas à parler de moi.

À table, j'essaie d'avoir une place au milieu de mes parents et de mes frères, ça me protège des autres invités et ça fait du bien de les retrouver. Ma mère voudrait qu'on se disperse, mais pourquoi faire ? Je suis bien à côté de mes frères. Si je veux parler, c'est plus facile, on a les mêmes centres d'intérêt. Avec les autres, je ne saurais pas quoi dire. Et puis surtout, je connais déjà autour de quoi va tourner la conversation : « Et alors tu fais quoi ? Tu travailles pas ? Le temps passe, tu sais. Mais du coup, tu fais rien la journée ? » Comme si la vie ne se résumait qu'à ça, ou à la dernière bêtise qu'a faite son enfant pour celles et ceux qui en ont.

Bon malheureusement, il faut que quelqu'un se place en face de moi. Ma mère me dit : « Tu la reconnais ? C'est une cousine. » Je hoche la tête poliment. Puis elle continue : « Il y a tes petits cousins aussi là-bas, tu leur as dit bonjour ? » Je regarde dans la direction qu'elle m'indique. Je me souviens bien de mes cousins, à chaque fois qu'il y a une fête ils courent partout. Pourtant là, je n'arrive pas à les voir, il y a deux jeunes garçons qui me bouchent la vue, les petits doivent être derrière en train de jouer. En ramenant la tête, j'ai le malheur de croiser le regard de ma lointaine cousine et je peux déjà sentir les mots se former dans sa tête. Non, non,

vite je dois dire quelque chose pour détourner la conversation. Trop tard. Elle me dit :

– Et alors toi, tu fais quoi dans la vie ?

– Je cherche du travail...

–Ah oui ? Dans quel domaine ?

Je prends une grande respiration, et lui explique. Une fois que j'ai terminé, elle me regarde, l'expression vide, regrettant d'avoir posé la question. Je lui dis alors pour simplifier :

–C'est de l'informatique.

–Ah ! D'accord.

Elle tourne vite la tête.

Désolé, mais fallait pas me demander... Je passe le reste de la fête à l'écart, à observer, à voir les autres s'amuser. Je voudrais me lever et aller danser, mais je ne sais pas. J'imagine ce qu'ils pensent de moi, je ne souhaite pas y ajouter le ridicule. Qu'ils m'estiment peu sociable tant pis, je peux m'accommoder de la solitude, j'y suis habitué, mais qu'ils se moquent de moi en plus, non merci ! J'ai un peu l'impression d'être un intrus et le son écrasant de la musique m'étouffe, je dois sortir. Dehors, il fait nuit, l'air est frais. Des nuages menaçants arrivent, comme s'ils m'avaient suivi jusqu'ici. Je peux encore apercevoir derrière l'un d'entre eux le halo de la lune, cette lune enchantresse, bien ronde, qui brille d'une lumière éclatante et qui ne demande qu'à apparaître. Je me dis que sans tous ces cratères qui couvrent sa surface, elle ne serait certainement pas aussi fascinante et n'aurait pas ce caractère unique si propice à l'imagination.

J'ai l'impression que quelque chose fait écho en moi, comme si un message lointain m'était destiné, mais que je n'arrivais pas à le comprendre. Je ne sais pas pourquoi, je me sens soudain apaisé. Je regarde à travers les vitres de la salle des fêtes toutes ces personnes et elles ne me semblent plus hostiles. Je vois juste des gens, ma famille, qui profitent de l'instant présent, du fait d'être ensemble. Il y en a qui titubent, d'autres qui se percutent en dansant, je perçois des rires et de la bienveillance. Je tends le bras et quelques gouttes de pluie me tombent sur la main, le mauvais temps semble m'avoir rattrapé. Finalement, je n'étais peut-être pas si mal à l'intérieur.

La fête terminée, il est tard. Trop tard en tout cas pour reprendre le train et rentrer à mon appartement. Heureusement, j'ai toujours une chambre chez mes parents et ils sont ravis de m'héberger et de profiter un peu de ma présence. Je rentre avec eux et décide d'y passer quelques jours, cela me fera du bien.

Je me réveille et regarde ma chambre, enfin, cette pièce où je viens de dormir, qui ne ressemble plus à celle de mon enfance et de mes souvenirs. Privée de mes affaires, elle paraît plus grande ou plus petite. J'avais laissé quelques objets en partant, mais ils ont rejoint le garage pour faire de la place lors de travaux. Mon père n'a pas traîné. Les marques et les dessins sur le mur que j'avais faits quand j'étais petit ont

disparu, comme s'ils n'avaient jamais existé. C'est un peu comme si moi non plus, je n'avais jamais existé et cela me rend nostalgique.

Je me lève. Mes parents sont déjà réveillés depuis un bon moment. Je prépare mon petit déjeuner et je m'assois à la table de la salle à manger. Ils me regardent tous les deux. J'ai l'impression que quelque chose a changé. On dirait que je dérange. Ils m'observent comme si j'étais un intrus. Mon père me lance : « C'est à cette heure-ci que tu te lèves ? » Je ne dis rien, après tout, j'ai bien le droit de profiter de ma matinée comme je le souhaite. Et puis, ce n'est pas parce qu'il se lève aux aurores que je dois faire de même. Je n'ai pas envie de répondre aux provocations et je garde le silence en espérant pouvoir déjeuner tranquillement. Mais apparemment, mes parents semblent en avoir décidé autrement.

–Tu comptes rester là à rien faire encore longtemps ?

–Tu devrais quitter la maison.

–Tu as trouvé du travail ? Tu cherches au moins ? Tu nous coûtes cher !

–Regarde-toi, tu te laisses aller !

Je ne comprends plus rien. À quoi ils jouent, en duo ? La veille, ils étaient contents de m'avoir auprès d'eux et aujourd'hui, je ne suis plus le bienvenu. Je baisse la tête et essaye de faire abstraction de leurs commentaires afin de rester calme. Peut-être la nuit a-t-elle été mauvaise, ce qui les a rendus irritables ce matin ? Je prends sur moi et transforme leurs paroles en bruit de fond pour qu'elles ne m'atteignent pas. Mais plus je tente d'ignorer ce qu'ils me disent, plus je

sens mon cœur battre fort et accélérer. Ça suffit ! Je ne sais pas si j'ai énoncé ces deux mots à haute voix, mais mes parents se sont arrêtés. J'ouvre la bouche, m'apprêtant certainement à dire quelque chose, mais je n'en ai pas l'occasion, ma mère m'interrompt brusquement.

—On est ici chez nous quand même. Tant que tu es sous notre toit, tu n'as pas ton mot à dire.

D'accord, très bien, elle a raison, si c'est comme ça, je dois m'éloigner. Visiblement je n'ai plus ma place ici, je décide de repartir. Je fais mon sac et après un au revoir rapide, je quitte leur maison. Je pensais décompresser en revenant chez eux, dans un lieu familier rempli de bons souvenirs pour me redonner du courage, mais visiblement je me suis trompé.

Durant le trajet de retour, il pleut. Il pleut même beaucoup. Des éclairs traversent le ciel et le tonnerre retentit en faisant vibrer le wagon dans lequel je suis installé. Je ressens encore un mélange de colère et de malaise d'être parti aussi vite. En arrivant à la gare, l'orage s'intensifie et ce sont des trombes d'eau qui se déversent sur la ville. On se croirait en pleine apocalypse. Les transports circulent encore et je prends un bus pour rentrer. Je n'ose imaginer si je devais parcourir le chemin à pied, même si à plusieurs moments, la question se pose en voyant le chauffeur hésiter devant l'état de la route. Arrivé à l'arrêt, je sors du bus en oubliant mon parapluie. Je m'en aperçois trop tard. Tant pis, je vais me dépêcher, et de toute façon avec ce qui tombe, il ne m'aurait pas beaucoup protégé. Je cours vers l'immeuble et me précipite vers la

porte en espérant naïvement éviter les gouttes, malgré le vent et la pluie qui fouettent mon visage. En à peine quelques mètres, je suis totalement mouillé. Ce qui me rassure, c'est que dans quelques instants je serai à l'abri, bien au chaud. J'arrive devant la porte, mais impossible de l'ouvrir. J'insiste, mais elle reste bloquée. Je constate alors qu'il y a un digicode à côté de la porte. Un digicode ? Il n'y a jamais eu de digicode. Une angoisse me saisit. Non, j'ai dû me tromper de porte. Je m'éloigne un peu et regarde autour de moi. Dans cette tempête, j'ai des difficultés à distinguer les alentours, mais il me semble reconnaître la rue bien que je puisse apercevoir certains éléments que je n'avais jusqu'alors jamais remarqués. Je retourne près de l'immeuble et cherche le numéro. C'est bien le bon pourtant, je suis perplexe et désorienté. Je longe le trottoir sous cette pluie torrentielle pour vérifier que je suis bien dans la bonne rue. C'est bien le cas. Je suis trempé jusqu'aux os, par la pluie, mais aussi par la transpiration, tellement je suis nerveux. Je commence à avoir froid. Je ne peux pas rester là, je dois trouver une solution. Je reviens à la porte, pour sonner chez un voisin et me faire ouvrir. Mais parmi les noms que je déchiffre sur les petites étiquettes blanches, je ne reconnais personne. Ces noms ne me disent rien et je n'ose pas appuyer au hasard. Je suis de plus en plus gelé, je ne vais pas attendre que quelqu'un entre ou sorte de l'immeuble, ce qui pourrait prendre des heures. Je choisis de sonner à l'appartement du rez-de-chaussée où vit le couple de retraités. Ils ne sont pas loin de l'entrée et doivent être chez eux, en plus ils me connaissent bien et se sont montrés très aimables quand j'ai emménagé. J'attends.

Rien. J'appuie à nouveau sur le bouton. Toujours rien. Je rase l'immeuble pour jeter un œil par la fenêtre, essayant de voir s'ils sont là, mais je ne distingue personne. Tandis que je cherche, j'ai moi-même l'impression d'être épié. Le tonnerre grondant au-dessus de ma tête semble m'appeler par mon nom. Je lève les yeux au ciel et me mets à crier, désespéré, quand derrière moi, la fenêtre s'ouvre. C'est un homme, la quarantaine, aux sourcils épais et au regard dur, qui me dévisage et me dit de sa voix grave et profonde, qui fait écho au roulement du tonnerre :

– Je vous ai vu par la fenêtre tourner autour. Vous n'arrivez pas à rentrer ? On n'arrête pas d'avoir des coupures de courant depuis ce matin, la porte doit être bloquée. Revenez vers l'entrée, et ne bougez pas, je viens vous ouvrir tout de suite.

Et il referme la fenêtre. Je ne sais absolument ni qui il est ni ce qu'il fait dans cet appartement et je n'ai pas envie de le savoir. Tout ce qui compte à cet instant, c'est que cette fichue porte s'ouvre pour que je puisse rentrer chez moi. Le déverrouillage s'enclenche enfin et je me précipite à l'intérieur en tenant mon sac contre moi, bien qu'au point où j'en suis, cela ne fasse pas vraiment de différence. Je tombe nez à nez avec l'homme qui m'a ouvert. Il est d'une carrure imposante et avec ce visage, je ne peux m'empêcher de penser à un homme des cavernes. Je le remercie vivement d'une voix frêle et tremblotante et me rue dans l'escalier, que je gravis quatre à quatre, avant que l'homme ne dise quoi que ce soit ou pire, essaye de me manger.

Je pénètre dans mon appartement et claque la porte derrière moi. Je vacille. Je suis à l'abri, personne n'est avec moi. Avec la peur au ventre, je fais quand même le tour pour vérifier que quelqu'un ne se soit pas introduit chez moi pendant mon absence. Je vérifie mes affaires, je fais une pile avec tous les cartons, y compris le petit paquet blanc qui traînait près de la table. Tout est là, il ne manque rien apparemment. Le vacarme de l'orage semble s'éloigner. Dehors, il fait si sombre que je n'ose pas regarder de crainte d'y voir quelque atrocité surgir. Je me sèche et je m'allonge pour reprendre des forces.

Je ne sais plus si j'ai chaud ou si j'ai froid. Je grelotte, mais je transpire tellement qu'on dirait que je viens de prendre une douche. J'essaie de bouger, mais mon corps me fait mal. J'ai l'impression d'avoir les articulations en miettes, comme si on m'avait roué de coups toute la nuit, et mes yeux me brûlent comme si on dirigeait une lampe torche dans ma direction. Il ne manquait plus que ça, je suis malade. J'aimerais rester allongé jusqu'à ce que ça passe, cependant une petite voix me dit que si je ne fais rien, les choses risquent d'empirer. Avec un effort surhumain, je parviens, après plusieurs essais, à m'extirper de mon lit. Je me dirige tel un zombie, un pas après l'autre en gémissant, vers la salle de bain où se trouve l'armoire à pharmacie. Je l'ouvre. Il n'y a pas grand-chose : quelques pansements, du désinfectant, un sirop pour la toux et une boîte d'aspirine. Va pour l'aspirine, ça fera peut-être

taire l'orchestre qui s'est mis à jouer dans ma tête. Je me passe de l'eau sur le visage et sors de la salle de bain. Si j'étais certain de pouvoir me relever, j'irais volontiers me recoucher, mais vu mon état, je dois aller chez un médecin. Je me dirige au salon et m'assois sur une chaise, ça me tiendra plus éveillé que de m'affaler dans le canapé. Je respire lentement, pour m'aider à me calmer. Ça marche, ce n'est pas encore ça, mais je pense avoir suffisamment de forces pour sortir.

Une fois dehors, c'est comme si je venais de changer de planète. J'ai l'impression d'entrer dans un frigo tellement l'air est froid. La lumière, si blanche et si brillante, m'éblouit de tous les côtés et m'oblige à garder les yeux plissés. Je m'attends à avoir de nouveau mal à la tête à cause des bruits de la ville, mais tout est silencieux, comme si tout s'était mis au ralenti. Même mes pas sont étouffés lorsque je marche et j'avance difficilement, comme si je m'enfonçais dans des sables mouvants. Je ne sais pas si j'aurais le courage de ressortir du bus et d'affronter l'extérieur, donc je choisis de faire le trajet à pied. Le médecin n'est pas très loin, je peux le faire.

Je peux le faire. Je peux le faire. On dit que l'esprit est supérieur au corps et qu'un bon mental permet d'accomplir des miracles. Je ne sais pas si cela a déjà fonctionné pour quelqu'un, mais pour moi, cette stratégie montre précisément ses limites. Mon corps me fait souffrir et c'est compliqué d'avancer droit sans glisser et tituber. Dans ma vision trouble, je distingue des silhouettes. Je sens que je vais

craquer, j'ai surestimé mes forces. Je demande de l'aide, mais les silhouettes ne font que passer près de moi. Trop vite pour que je les attrape, et pourtant dans une tranquillité presque surnaturelle. « Aidez-moi ! » Les mots me font mal en me sortant de la bouche. « J'ai besoin d'aide ! » Je continue d'avancer, je suis perdu. Les bâtiments semblent changer devant moi, se déformer au moindre clignement de mes yeux. Cela n'a aucun sens. Une de ces silhouettes s'avance vers moi et je tends les mains pour m'en saisir. J'ouvre un peu plus les yeux et je distingue son visage. Il me ressemble, non, c'est le mien, c'est moi. Je m'adresse à lui, ou à moi, tout en le tenant par le bras : « Aide-moi... aide-moi... » Il me regarde, mais ne semble pas comprendre ce que je raconte. J'insiste : « Ne me laisse pas, aide-moi ! » Malgré ma pression, il parvient à se dégager. Le désespoir commence à me gagner. « Ne m'abandonne pas, il n'y a que toi. » Mais mes supplications ne font rien, mon double semble pressé, et mon dernier espoir s'envole quand il me tourne le dos et disparaît.

Je suis parti, je ne suis plus personne. Je ne ressens même plus la douleur, mon corps est comme engourdi et loin de moi. Soudain, alors que je pense avoir touché le fond, tout s'arrête, pas un bruit, pas un mouvement. Mes pensées deviennent claires. En m'abandonnant complètement, je commence à renaître. D'abord une étincelle au plus profond de moi, j'existe. Puis petit à petit, je prends conscience de mon être, de mon corps, je suis en vie. Je perçois des choses qui m'entourent, je fais partie d'un tout. Mon esprit n'a jamais été aussi libre, j'ai la sensation de flotter. J'aimerais

tant rester ainsi, pur et sans contrainte, sans aucun souci. Quel est le sens de tout ceci ? Je ne peux m'empêcher de regarder vers le bas et je vois alors les immeubles de la ville se mouvoir et former des rangées de dents, prêtes à mordre et à avaler tout ce qui a le malheur de s'approcher.

Je sens le danger et je vois ces silhouettes fantomatiques se rassembler autour de mon corps misérable, de plus en plus nombreuses, prêtes à fondre sur moi, à me déchiqueter et à s'emparer de morceaux de mon corps. Je devrais être indifférent à cette enveloppe, moi qui suis si bien là-haut. J'ai tant de bonnes raisons de partir, mais je ne peux me résoudre à tout abandonner. Non. Je ne veux pas finir comme ça. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter une fin pareille ? Je suis impuissant face à ce terrible destin qui m'attend. N'étais-je donc sur Terre que pour terminer ainsi ?

Les silhouettes forment maintenant un cercle laissant un vide au centre duquel se trouve mon corps. L'une d'elles s'approche et de longs bras jaillissent pour attraper ma dépouille, quand je ressens une force bienveillante et une chaleur m'envahir. Une voix rassurante qui m'encourage et me dit que ça va aller. Progressivement, je réintègre mon corps. La chaleur fait place au froid et la douceur à la douleur, je me sens revivre. Je suis à genoux sur le trottoir. Ce n'est pas fini. Avec l'énergie du désespoir, j'arrive à me lever et à repartir. Je dois rentrer chez moi et fuir ce danger. Je me fraie un chemin au travers des ombres, esquivant leurs griffes et leurs mâchoires. Je parviens même à courir pour regagner

mon appartement. Il n'y a plus aucun obstacle, et je n'ai plus qu'une idée en tête : me mettre à l'abri. Puis, c'est le trou noir.

Comment suis-je rentré chez moi, je n'en ai aucune idée, mais me voilà allongé sur mon lit. Malgré une certaine fatigue, mon corps ne me fait presque plus souffrir. Je repense à ces derniers jours et j'ai enfin compris. J'aurais dû réaliser plus tôt. Cette tension, ce malheur que je ressentais, je n'étais pas fou. Quelqu'un ou quelque chose était en train de s'en prendre à moi. Le monde m'était devenu hostile sans que je sache exactement pourquoi. J'imagine des théories pour comprendre ce qui s'est passé. Ai-je combattu un phénomène naturel ou surnaturel ? Qu'est-ce que c'était que ces choses à l'extérieur ? Des créatures venues d'une autre dimension ? Des démons ? Et ces immeubles qui s'étaient mis à bouger. Un tremblement de terre ? Une faille spatio-temporelle ? Peut-être que je peux trouver une solution.

Je me lève et me dirige vers l'ordinateur. Je ne suis sûrement pas le seul à avoir remarqué ce qui se passe, il me faut plus d'informations. Je l'allume et tente de me connecter à Internet, pas moyen, je n'ai pas de réseau. Je vérifie tous les câbles, je redémarre, ça ne fonctionne toujours pas. J'entends un drôle de bruit à l'extérieur, comme un grincement. Je vais à la fenêtre, je tire prudemment les rideaux et rien. Et je ne parle pas que du bruit. Dehors il n'y a rien, littéralement rien. Ni rue, ni arbre, ni mur, ni personne, rien de rien. Simplement

une sorte de brume totalement opaque et légèrement jaunâtre. Pour autant que je sache, le monde extérieur semble ne plus exister, je suis peut-être tout ce qui reste de l'humanité, dans mon abri. Mais pour combien de temps ? Mon téléphone sonne. Finalement, je ne suis pas tout seul. Je regarde qui m'appelle, mais je ne connais pas ce numéro. Je remarque aussi des appels en absence, tous de numéros inconnus. Qui peut m'appeler ainsi ? On me cherche ? Pourquoi ? Que me veut-on ? Je repense à la brume, rien d'humain ne peut survivre dehors. Ces appels ont pour but de me débusquer. Je dois me cacher. J'éteins le portable. J'entends alors du bruit dans le couloir puis quelque chose tape à ma porte. J'avais raison, on me cherche. Je me baisse et reste le plus immobile possible, pour ne pas faire le moindre bruit. Encore des coups et une voix grave. Je ne me laisserai pas piéger, j'attends. Après quelques minutes, la créature repart. Je suis sauf, pour l'instant.

Je dois m'assurer que la créature dans le couloir est bien repartie. Je m'approche silencieusement à la porte afin de jeter un coup d'œil au judas. Personne. Je vais attendre un peu, si elle repasse, je pourrais au moins voir de quoi elle a l'air, au cas où je doive l'affronter. Ma patience finit par payer, des bruits de pas approchent. Mon cœur bat de plus en plus fort et je prie pour que cette chose ne l'entende pas. Le monstre apparaît dans mon angle de vision. Mon souffle se coupe. Grand, musclé et tout poilu, je le connais, c'est l'homme qui m'a ouvert quand il pleuvait la dernière fois ! J'avais donc raison à son sujet. Je n'ai aucune chance contre

lui. Il a probablement dévoré tous les autres habitants de l'immeuble et il circule dans les couloirs en espérant encore trouver de quoi se repaître. Il regarde dans ma direction et mon sang se glace. Faites qu'il ne m'ait pas remarqué. Il s'arrête un instant puis repart d'un pas lourd. Ce n'est pas non plus pour cette fois.

Je l'entends s'éloigner et descendre les escaliers pour rejoindre son repaire et je peux enfin respirer. Je me tourne et je sursaute. Un homme, le visage un peu rond, les yeux tirés avec des cernes, les cheveux mal coiffés et gras, légèrement dégarni, avec une barbe qui commence à être bien fournie, se tient un peu voûté, devant moi. Je pense que c'est la fin, mais il semble effrayé et ne bouge pas. Petit à petit, je me rends compte que ce visage m'est familier. Il me ressemble, il imite mes gestes. Je découvre avec stupeur qu'en face de moi, ce n'est qu'un miroir ! Cet homme est mon reflet. Des larmes coulent le long de mes joues. Je ne m'étais pas reconnu. Je commence moi aussi à être atteint par ce qui se passe dehors. Je prends conscience que quoi qu'il se passe, je ne pourrai y échapper indéfiniment. Ces larmes se transforment en sanglots que j'étouffe volontairement pour ne pas faire de bruit. Je retourne dans ma chambre pour me lamenter sur mon sort.

Encore une journée. À quoi bon ? Je ne peux plus rien faire. Je suis seul. Seul. Je suis faible. Je voulais réussir, j'ai échoué.

Échoué sans savoir pourquoi. Je vis encore. Je m'accroche. Je continue d'espérer. Le monde s'écroule. Mon monde s'écroule. J'ai fait du chemin, mais pour aller où ? Sans importance. Sans importance, vraiment ? Je laisse aller. Je souffre, mais ça passera. Non, pas de futur. Mes yeux sont pleins de larmes et pourtant je souris. Pourquoi ? Pourquoi ? Je sais des choses que j'ignore. Je cherche une réponse, mais je ne trouve pas la bonne question. Mon esprit divague, je dois bouger. Je me lève. Je veux faire une dernière chose. Juste une. Tant que je peux encore. Je vais trouver. Je marche en rond dans l'appartement, la tête vide. Table, cartons, canapé, télévision, cartons, chaise, des objets, des mots défilent. Le vertige. Je heurte la montagne de cartons qui dégringole à mes pieds. Je baisse la tête. Devant moi un petit carton blanc, avec dessus « À garder ? ». Je prends le paquet dans mes mains et m'assois à la table, je l'ouvre.

Dedans, tout un tas de babioles que j'avais mises là, car je ne savais pas quoi en faire. Des souvenirs que j'ai récupérés à droite à gauche. Je sors lentement les objets du carton. D'abord une petite peluche de renard que ma mère m'avait offerte pour me reconforter, un jour où j'étais à l'hôpital pour une grosse opération. Ensuite une carte d'anniversaire représentant un lion que j'avais reçue quand j'étais enfant. Derrière, il y a des mots gentils de toute ma famille. Je me souviens de cette journée. J'avais été couvert de cadeaux et le gâteau était délicieux, mais surtout on avait passé un bon moment ensemble. Un stylo-plume que j'ai utilisé durant presque toute ma scolarité. En le tenant, je retrouve le goût

de l'écriture, et je me remémore les histoires extraordinaires que j'ai écrites avec. Il y a aussi un vieux jeu de cartes, sale et usé, qui me servait à faire naître la magie dans le cœur de mon entourage lorsque la carte choisie réapparaissait miraculeusement après avoir été perdue.

Je sors un à un ces objets qui m'évoquent tous un souvenir plaisant, quand je trouve une pierre blanche, aux contours arrondis, polie par le flot d'une rivière, avec un trou en son centre. Où est-ce que je l'ai eue ? Je la prends et commence à la manipuler. Une vague d'énergie et de souvenirs me submerge. Je me rappelle maintenant. C'était pendant un échange scolaire avec un correspondant anglais. Je ne sais plus exactement en quelle classe j'étais, ça devait être au collège. Je n'ai plus non plus le nom de la ville, mais ce voyage a été une catastrophe. C'était la première fois que je partais si longtemps et si loin de ma famille, et elle me manquait. De plus, je n'étais pas à l'aise et j'avais eu du mal à aligner deux mots d'anglais, ce qui fait que j'avais été tout le temps à l'écart des conversations. Je ne comprends pas pourquoi j'ai gardé un souvenir de cette période. Je me souviens aussi qu'un jour, on avait fait une sortie pour visiter un peu les alentours de la ville. Encore une fois, je m'étais tenu à l'écart du groupe qui discutait et riait, préférant profiter du paysage. On avait fait une pause près d'une petite rivière, un endroit enchanteur, entouré de vieux arbres nouveaux. C'est là que j'avais trouvé la pierre. Je m'étais penché au-dessus de l'eau et l'avais vue au travers de la surface, comme un trésor qui attendait que quelqu'un le découvre. J'avais tendu la main et

je l'avais prise. Elle était polie par le courant et blanche, sans algues ou mousse dessus, pure, et surtout il y avait ce trou au milieu, bien net. Tout de suite saisi par l'envie de la montrer aux autres, j'avais rejoint le groupe sans réfléchir. Je n'avais plus eu peur. C'était le dernier jour avant de rentrer et j'avais osé faire ce qui me paralysait : parler, me tromper, être curieux, profiter du moment, et finalement ça avait été une journée extraordinaire. J'avais rapporté avec moi la pierre, mais tellement content de rentrer chez moi, je l'avais rangée et oubliée jusqu'à aujourd'hui.

Après avoir inventorié ce carton, je déborde d'énergie. J'en profite pour déballer le reste. J'ouvre, je sors, je range, plus rien ne m'arrête. Ça, ça va là, ça ici, ça je le mets comme ça, là c'est parfait. Je fais le ménage. Je m'aperçois que je suis sale et que je ne suis pas habillé. Je file prendre une bonne douche revigorante et rafraîchissante. En sortant de la salle de bain, je regarde mon appartement, tout est propre et bien rangé. La pierre trouée est posée sur la table au centre de la pièce. Je m'assois et la porte à mon visage. Par le trou, je regarde ma peluche de renard, je me revois petit, insouciant, joueur et plein d'imagination. J'ai l'impression d'être retourné en enfance. Je me dirige vers la fenêtre, je tire les rideaux et fait entrer la lumière. Dehors, par le trou de la pierre, je vois un énorme nuage s'éloigner et s'effacer pour laisser apparaître un ciel bleu azur, clair, où virevoltent des oiseaux. J'entends même leur chant mélodieux, qui me parvient au travers de la fenêtre pourtant fermée. J'en veux plus, j'ouvre. L'air sain du dehors envahit la pièce. Je continue de regarder au travers de

la pierre et les branches d'arbres avec leurs feuilles vertes se mettent à bouger dans un léger bruissement qui s'apparente à une berceuse. Je me sens transporté et apaisé. Je tourne un peu la tête et vois un homme qui me ressemble et qui se rend à son travail en sifflant, fier de ce qu'il est capable d'accomplir. Un peu plus loin, il y a une famille, un père qui pourrait être moi, avec sa femme et son enfant, heureux de partager cette journée ensemble. Encore plus loin, un couple de personnes âgées se tiennent la main et sourient, satisfaits d'avoir vécu la vie dont ils rêvaient, malgré les obstacles, ils repensent à tous les moments de joie qu'ils ont eus ou ont apportés aux autres. C'est comme cela que je voudrais vieillir. Je retire la main et je contemple la pierre. Je réalise que ma vie est encore devant moi. Je lève les yeux et le monde me paraît magique et plein d'espoir. Je prends conscience que tout a bien changé à l'extérieur et que rien ne sera comme avant, mais que j'y ai ma place. C'est en quelque sorte un nouveau départ. J'ai survécu et je dois accepter le changement. Mais ce dont j'ai pris le plus conscience, c'est que je ne peux pas me contenter d'attendre, je dois redevenir acteur de ma vie, prendre des risques et oser. Je m'inquiétais de choses que j'avais pu faire alors que je dois me concentrer sur tout ce que je n'ai pas encore fait et que je rêve de faire.

Du vacarme en bas de l'immeuble me sort de mes réflexions. J'entends des éclats de voix et des klaxons, effectivement tout semble être rentré dans l'ordre. Un homme vient de renverser le contenu d'un paquet sur la route et bouche la circulation. Il n'a pas l'air très habile et pourtant il semble

prendre ça à la rigolade. Je vois une camionnette près de lui, remplie de cartons et de meubles. Il vient s'installer dans l'immeuble et je sais ce que c'est. Les gens sur la route klaxonnent et râlent, mais personne n'aurait l'idée de venir l'aider. Je pourrais rester à ma fenêtre et me contenter de regarder, mais ce n'est plus moi. Je glisse la pierre dans ma poche et descends à toute allure pour aider et saluer ce nouvel arrivant.

Une année a passé et j'ai repris le chemin de ma vie. Je n'ai toujours pas trouvé de travail. Je suis retourné vivre chez mes parents et j'ai eu besoin de me reconstruire, de réfléchir à ce que je voulais vraiment faire dans la vie, de trouver mon étoile. Avec ma famille on est toujours proche, même si je vois moins mes frères, car chacun emprunte sa propre voie désormais. L'homme que j'ai aidé dans la rue est devenu mon meilleur ami. En fait, Il était juste venu donner un coup de main à une connaissance pour emménager. Et il se trouve qu'il habite non loin de chez mes parents. Il est un peu bizarre avec son accent et sa façon parfois naïve de penser, mais c'est un ami sincère, on se voit souvent et ensemble on se soutient. Dans l'immeuble d'ailleurs, tous les habitants ont changé. Fini le grand barbu qui me terrorisait, fini aussi malheureusement la jolie fille pour qui j'avais craqué. Ils ont disparu, remplacés par de nouveaux locataires avec qui j'ai pu faire connaissance et qui pour certains sont aussi devenus des

amis, même si je les vois moins depuis que moi aussi je suis parti.

Finalement, avec du recul, je n'arrive pas à comprendre pourquoi je m'inquiétais tant. J'avais pris l'habitude machinale d'avoir toujours sur moi la pierre trouée. Hier, on a fait un grand nettoyage pour me débarrasser de tout ce dont je n'ai plus besoin, j'ai la manie de tout garder ! J'ai bazaré tout un tas de babioles qui m'encombraient, sans faire vraiment le tri, sinon je n'y arrive pas. Ce matin, je mets ma main dans ma poche, je ne trouve pas la pierre. Je cherche vaguement, mais à la réflexion il est probable qu'elle ait fait partie du wagon... et que mon père ait jeté ce carton. C'est un peu triste, mais j'ai tourné la page maintenant, j'ai plein d'autres choses prévues. Dehors le vent commence à se lever. Je voulais sortir, mais cela ne me semble plus aussi important, j'attendrai demain.

Serrer ta main, encore

Jo Bompard

Elle est là, allongée. Son visage paraît si petit, dans le grand lit... Comme perdu, enfoui dans les oreillers. Je sais que je dois profiter des moindres instants, de chaque minute où elle est éveillée, savourer sa présence.

—Tu te souviens, maman, quand on partait aux Saintes-Maries-de-la-Mer ?

—Oui ma Jo, je me souviens. Il y avait un grand camping gratuit, c'est pour ça qu'on y allait. Tous les mois d'août, jusqu'à ce que ça devienne payant.

—Papa était en vacances le 31 juillet et dès le lendemain on partait, à 3 h du matin : à 6 h on était sur la plage. On avait une ID, les DS break, avec des strapontins au milieu, et une petite remorque : on s'entassait tous les neuf, avec les tentes, les sacs de couchage, et notre trampoline des temps modernes : un pneu de camion noir. C'était une sacrée affaire pour tout faire rentrer. On récupérait en plus des cousins sur la route, à Nîmes. On finissait par être 16, une vraie tribu. Il n'y avait pas tant d'adultes que ça du coup, quatre pour 12 enfants. Mais les gamins à cette époque, c'était pas pareil. On

la ramenait pas. On devait attendre trois heures pour se baigner sinon on se faisait taper sur les doigts.

–Moi je ne me baignais pas, mais vous, qu'est-ce que vous vous amusez ! Et le week-end, quand les autres venaient nous rejoindre... ça en faisait une troupe à nourrir.

–Oui ! Des oncles, des tantes, les parents de ceux qu'on embarquait en route !

Quand tu es en camping, tu ne fais pas grand-chose : pâté de sable, baignade, jeux de ballon, foot ou volley. Tu te lèves, tu déjeunes, tu es en slip de bain toute la journée. Il n'y avait pas de sanitaires, pas d'électricité. En août jusqu'à 22 h 30/23 h ça va, après tu te fais bouffer par les moustiques, tu rentres dans la tente. Tu te souviens ? J'étais chocolat à force de vivre dehors, on mettait pas de crème solaire, on avait la peau tannée par le sel vu qu'on se lavait pas !

De tout l'été je ne suis pas sûre qu'on mangeait une glace. On savait qu'on ne pouvait pas aller à la fête foraine, on était sept enfants, ça aurait été trop coûteux. C'est pas comme maintenant, on faisait pas de caprice. On le savait, c'était comme ça.

Papa avait son transistor, on lisait pas trop. Le soir on faisait un petit feu pour les sardines ; alors on chantait, on blaguait.

Papa nous avait tous appris à nager. Vous aviez un neveu qui s'était noyé, alors vous faisiez très attention à ce que tout le monde soit là.

Je me rends compte le boulot que ça représentait pour toi, de gérer le quotidien de toute notre troupe. Mais tu semblais

heureuse. Il n'y avait pas de ménage, à part trois seaux de sable à enlever dans les tentes ! Il y avait les courses quand même. Et se ravitailler en eau au village. On faisait cinq kilomètres pour les courses. L'eau c'était tous les deux jours. Chaque enfant donnait un coup de main suivant ses capacités.

Mais, maman, tu nous as jamais envoyés en colo.

—Ah ça, pas question ! Je voulais vous garder près de moi, pour m'assurer toujours que ça allait bien ; vous étiez ma couvée... Et vos cris, vos rires, c'est ça qui me plaisait, c'est pour ça que je me levais le matin ! Chaque fois que j'ai dû vous laisser, à cause de ma santé, j'en ai pleuré ! Même lorsqu'il n'en manquait qu'un, j'étais malheureuse.

—Et quand tu avais du chagrin au point de ne plus le cacher, moi, je te laissais tranquille, et tu pouvais pleurer tout ton saoul. On en reparlait plus tard. Quand ça allait mieux. Mais on ne va pas faire pleurer dans les chaumières... Maman, tu te souviens de nos fous rires ?

—Oh la la, oui ! Nous avons ri ensemble si souvent ! Et parfois en silence, pendant les repas... Votre père installé en bout de table, moi, rarement assise, j'avais ma place à sa droite, les petits de mon côté, les aînés à sa gauche, sans place attribuée. Les jours de travail, le repas était calme, comme peut l'être une tablée de neuf personnes. Quand ton père désignait un objet du doigt, il fallait lui donner.

—Oui ! On se regardait tous, on avait peur de se tromper ! Quand on avait vu juste, on était content ! Si on se gourait, il rôlait, « mais non ! C'est pas ça » ! Devant son ton rude et son autorité naturelle, tout le monde rentrait la tête dans les épaules...

Et parfois on se comptait à table, « Tiens, il y en a un de trop ! »... tu avais ajouté un couvert pour un petit voisin, enfant unique qui nous enviait...

C'était pas comme les repas de fête... Tu te souviens du Noël de mes quinze ans ?

—Ah, oui ! On était « que nous ». Mais ça fait déjà neuf personnes à table, auxquelles se rajoutent les fiancé(e)s.

—Au départ, c'est très traditionnel, avec tout ce qu'on prépare nous-mêmes à l'avance, enfin, les filles. On prévoit un repas gargantuesque. Une belle table, nappe blanche, les trois verres, la ménagère des grandes occasions, les deux assiettes, les serviettes de table brodées... Le repas commence, animé par les conversations, mais très sage... Et ça se termine en grande nouba ! L'alcool aidant, les garçons chantent, se déguisent, on se met à danser, tout le monde s'amuse, on pique des fous rires. Certains improvisent des scénettes comiques... tout le monde applaudit ! On en redemande, et ils recommencent. Moi, j'adore ça, mais je suis plutôt du côté des spectateurs... j'assure l'intendance aussi... Mais je m'associe rarement aux sketches, et uniquement si j'ai abusé de la sangria, je ne danse pas...

On a commencé à midi et on termine très très tard dans la nuit...

Pendant cette fête vous, mes parents, vous êtes là, vous riez, vous chantez, vous dansez, le regard plein d'admiration pour vos enfants. Vous étiez si heureux de cette ambiance de famille...

—Les occasions de faire la fête ne manquaient pas... Et je devais vous surveiller à cause de la sangria...

—Ah la sangria... c'est la recette du côté de papa. Depuis petite, j'allais toujours voir les garçons pendant la préparation, pour comprendre pourquoi ils riaient autant, c'était amusant, toute une ambiance, et j'adorais aider à couper les oranges... je me demandais pourquoi il fallait aussi souvent la surveiller ! Avant que je comprenne le plaisir de la goûter en cachette...

—Oui, je me souviens ma Jo ; et les dimanches aussi, quand vous me faisiez pis que pendre...

—Ah oui ! Quand on était plus petits, on devait aller manger chez la grand-mère, dimanche midi ! Tu t'empressais dès le matin pour nous habiller tous, propres, beaux, chaussures cirées, cheveux domptés. Tu lâches dans la nature les premiers préparés, pour terminer le reste des troupes, mais quand tu rassembles tout le monde pour contempler la fratrie tout apprêtée, malheur, Richard et Alain sont allés traîner dans la rue, les voilà avec les chaussures poussiéreuses et les

shorts blancs maculés. Tu craques, tu pleures de ras-le-bol... Personne pour te soutenir, tu recommences... cette fois, tous, émus, on se tient à carreau. Enfin, tu peux nous présenter à ta mère, fièrement, tous beaux et propres, bien élevés.

–Tu as toujours été sensible, je savais que tu serais là pour moi ; toujours. Enfant tu étais petite, brune, garçon manqué. Et maintenant je vois une femme musclée et dorée, sans un poil de graisse, les cheveux courts et drus, d'un beau gris acier. Ton visage est sérieux, parfois un peu fermé, tu es pourtant très prompte à rire, tu aimes l'humour et les gens. Tu te tiens très droite, toujours très droite, la ligne des épaules aussi. Tu pourrais être une policière de terrain, une inspectrice de choc. Et non, tu es là, près de moi, à me soigner.

–Oui, je me souviens bien quand j'étais petite, toute brunette. Quand je suis arrivée à l'école, ça a été dur. La cour de l'école est un lieu difficile, les enfants sont cruels, la nouvelle était toute désignée pour leurs sarcasmes. Je leur donnais des arguments : nouvelle, garçon manqué, un nom bizarre (souligné par la maîtresse), et boiteuse en plus. Dans la classe il y avait une petite fille qui faisait les quatre cents coups. La maîtresse décide de la mettre à côté de moi, pour la calmer et la punir. Elle ne savait pas qu'elle allait créer un duo. Elle le trublion de la classe, moi la nouvelle.

Flo, mince, blonde, déjà à huit ans très féminine et moi son opposée. Elle me défendait, forte de sa popularité, elle m'a imposée comme sa meilleure amie.

–Toi, tes frères et sœurs, j’ai toujours été fière de vous, j’espérais que vous sauriez faire ce qu’il faut, dans votre vie. Vous vous entendiez bien. Chacun avait son rôle. Tu étais la petite. Pour moi tu le seras toujours. L’aînée, dix ans de plus que toi, me secondait, en plus après elle c’était trois garçons. Elle aidait en cuisine, elle donnait les biberons, changeait les couches des bébés.

–Moi, j’étais admirative de mes trois grands frères, ils essayaient pas mal de choses, et moi je trouvais ça fantastique, leur audace, de belles bêtises : monter sur le toit, démarrer la voiture dans le garage. Ils se faisaient pincer et tu disais « Vous verrez ce soir avec votre père ». Ça suffisait pour qu’ils rentrent à la maison avec la trouille au ventre ! La peur ça suffisait à les faire rentrer dans le droit chemin ! Mais en vrai, je ne me souviens pas que le père les ait grondés ou punis souvent. Bien sûr, tu ne le disais au père qu’en cas grave.

Tu étais formidable, douce. Attentive à chacun, et pourtant submergée de tâches à cause de notre nombre. Tu ne te plaignais jamais, tu ne rechignais jamais...

–Je ne vois pas comment j’aurais pu faire autrement. C’était naturel. Avec sept enfants, et comme nous déménagions souvent à cause du travail de ton père, j’aurais pas pu travailler à l’extérieur. Comme la société ne reconnaît pas le travail de la femme au foyer, je me suis toujours sous-estimée. Mais pour moi c’était mon rôle. Et j’ai essayé de le faire bien, aussi bien que je pouvais.

–Eh bien tu as réussi. Et sans nous montrer ta peine, même quand tu devais en avoir, tu ne nous a jamais fait ressentir que c'était difficile parfois. Tu as toujours porté sur les autres un regard bienveillant, plein de compassion...

–Tu me dis toujours des choses gentilles, tu as toujours fait ça, ma petite dernière... Et je me souviens, quand tu es allée en pension... J'en ai eu gros de te voir partir...

–J'avais 11 ans, c'était mon entrée en sixième. Moi, je n'ai pas pensé à toi à ce moment, je ne voyais que la joie d'entrer enfin au collège, les garçons m'avaient raconté, j'avais hâte de m'amuser ! J'ai tout de suite apprécié cet espace de liberté. Le soir au dortoir, à 90 enfants, se retrouver en tête à tête avec sa meilleure amie du moment. Le temps libre dans le parc, entre la fin du repas et l'heure du coucher. On était une petite bande de sixièmes, on jouait ensemble, ping-pong, patins à roulettes, ballon prisonnier, des jeux de société aussi, mais surtout, papoter, discuter des heures... déjà les garçons, les petites bêtises à inventer au dortoir : la tournée des lits en cathédrale, ou en portefeuille, même les nôtres pour ne pas se faire repérer !

Les surveillantes de l'internat étaient un peu revêches, et leur rigidité nous excitait ! On avait le courage de la rébellion, là on s'en foutait ! Même être convoquée chez la directrice me faisait dix fois moins peur qu'un regard furieux de mon père ! On était un peu tête brûlée...

On a eu besoin d'un an ou deux avant de trouver le courage de faire le mur. On montait en grade quand on avait réussi à

le faire ! Quel plaisir d'aller s'acheter une glace dans la rue d'à côté ! Et quand on réussissait à rejoindre les demi-pensionnaires au café du Clos Joli...

—Tu aimais t'amuser... Je t'ai empêchée d'avoir ta vie, ma Jo, tu l'as mise entre parenthèses à cause de moi...

—Mais non ! J'ai eu ma vie ; ne te pose pas de questions, ne t'inquiète pas. J'ai toujours su, comme une évidence, que ma vie, c'était de partager la tienne. C'était pas possible autrement. Par contre, si un matin tu m'appelles Raymond, à ce moment-là, on avisera...

J'ai aussi été en couple, tu le sais. Quand je suis partie vivre avec lui, j'ai pleuré. J'avais 22 ans, mais c'était dur. La séparation avec toi a été difficile. En tout cas, j'ai été trahie et je suis partie, mais je n'étais pas préparée à ça... je faisais confiance, vous m'aviez élevée dans cet esprit ; c'était précieux et naturel. Il faut arrêter de raconter des contes de princes et princesses aux enfants, après, ça fait trop mal... À une époque, j'ai bien profité tout de même, quand j'étais célibataire. J'ai eu des petites histoires, petites parce que je faisais en sorte qu'elles ne deviennent pas sérieuses. Je sortais avec mes copines. Mais tu étais toujours au centre de ma vie, avec une grande place, et quand papa est décédé, je suis revenue auprès de toi.

—Je me souviens, c'était il y a dix ans, nous étions à la clinique, ton père venait de s'éteindre. Je me suis tournée vers toi, et dans tes bras j'ai dit "Mais qu'est-ce qu'on va devenir ?".

—À cet instant-là, ma décision était prise, je serai à tes côtés. Je n'ai rien sacrifié. C'est là que j'avais envie d'être. C'est là que je suis bien...

—Tu sais, je vous ai toujours tous aimés, je n'avais pas de préféré. Mais c'est vrai que nous deux, on avait une relation particulière, très forte. On n'avait pas besoin de se parler, on se comprenait sans les mots. C'est difficile à expliquer. D'ailleurs les autres s'en apercevaient, ils étaient gênés par tant de complicité.

Je vais dormir maintenant, ma Jo, je suis fatiguée, si fatiguée...

Je suis assise sur le fauteuil à côté de ton lit, la tête appuyée contre tes hanches. Ton bras qui s'agite, ta main qui cherche.

—Qu'est-ce que tu veux maman ?

—Je voulais te caresser, te consoler...

Maman, toujours à penser aux autres, à oublier ta douleur pour soulager la mienne.

J'avais tellement de choses à te dire maman, et je n'ai pas eu le temps. Les larmes troublent mes yeux, mouillent mes joues. Elles sont pour toi ces larmes. Elles sont pour l'amour que je te porte. Tu me manques maman. J'apprends à vivre

sans toi, chaque jour un peu plus sereine, un peu plus apaisée sur ce chemin si escarpé, plein de ronces, de cailloux, j'avance tout doucement.

À la maison les coquelicots sont fleuris. De ton fauteuil tu pourrais voir, au pied du barbecue, un coquelicot. Tu pourrais, mais ton fauteuil n'est plus là, tu n'es plus là. Tu ne les vois pas. Ces coquelicots que tu as essayé de semer, de replanter pendant des années. Ta joie quand, enfin, un printemps ils ont fleuri.

Et tu ne les vois pas, tu ne me vois pas. Tu ne m'entends pas. Tu ne ressens rien.
Et moi j'écris, et moi je pleure.

Je voudrais tant que tu sois là avec moi, tu me manques.
Notre vie à deux, notre quotidien. J'avais du courage, la force pour deux. Je voulais ton bonheur, apaiser tes douleurs.
Sans toi je n'ai plus de courage, sans toi je suis fatiguée, vidée.
Dans cette vie qui n'en est plus une, dans ces murs qui n'offrent aucun horizon, dans ce silence assourdissant.

Confidences d'un vagabond

Artur Ulrich Kubitzek

Quand je m'imagine, lors de séquences de rêverie, je me vois comme un gros ours brun. Tranquille. Qui contemple ce qui l'entoure. Je suis comme ça, paisible et observateur. Lui, il cherche sa prochaine proie, il doit manger. Moi, je regarde plutôt les comportements des individus... mais je ne veux pas les manger ! Je suis totalement inoffensif. C'est pour cela que j'ai quitté l'Allemagne, il y a presque quarante ans, je ne voulais pas faire mon service militaire.

J'ai commencé à faire la route un peu avant ce moment-là. J'avais dix-neuf ans et je me suis baladé pendant deux ans. Puis ils m'ont appelé au service militaire, et comme il n'était pas question que je porte des armes, j'ai filé en Italie via la France, par le Sud. Je suis allé aussi me promener du côté de l'Espagne, avant de revenir en France, où je suis resté.

En marchant, toujours sur les routes, j'ai vu de petits villages nichés dans des recoins insoupçonnés ! C'est plus intéressant pour moi, j'ai vu des choses dont je n'aurais jamais profité avec les transports en commun. Ce mode de vie m'a permis de croiser des gens que je n'aurais jamais rencontrés autrement. Et même si c'était dur souvent, j'ai envie d'oublier le côté négatif. Être optimiste. C'est mon caractère !

J'ai tout de même été marié, avec Monique, après cinq ans de concubinage, en 1993. Mais elle a demandé le divorce pendant que j'étais en formation de cuisinier de collectivité, pendant six mois, à Istres. Alors, sans attache, sans raison de revenir, j'ai repris la route. Nous vivions à Crest, je travaillais au lycée Armorin, comme aide-cuisinier, ça a duré trois ans. C'est grâce à eux que j'ai pu entrer en formation ensuite. L'intendante de l'établissement me poussait à postuler comme titulaire en cuisine, mais je n'avais pas la nationalité française. Quand je l'ai demandée, puis obtenue, trois ans après mon mariage, ce n'était plus la même intendante ! Sans son soutien, il n'était plus question de me titulariser... sinon j'y serais encore !

Mon mariage, au début c'était des années de bonheur, mais à la fin ça n'allait plus, car elle manifestait une jalousie malade. Au moindre regard posé sur une belle femme, elle me faisait des scènes. Une fois, elle m'a même giflé en plein centre commercial. Pourtant, autour de la vie domestique, nous étions d'accord, on se partageait les tâches, on se complétait. Je regrette que ça ait mal tourné, elle était très malade : une hépatite, de l'asthme, des allergies au pollen, tout cela lui compliquait la vie. Elle travaillait aussi à l'Éducation nationale, comme femme de ménage.

Maintenant, je suis bien dans ma vie. J'ai ma tranquillité et je me sens totalement équilibré. J'ai pris la décision de me stabiliser parce que mon corps n'est plus aussi résistant qu'avant. Je suis sensible à l'humidité, sur la route, j'ai attrapé

des rhumatismes. Quand j'ai mal dans les épaules et dans les genoux, je sais qu'il va pleuvoir... C'était très difficile de décider ça, je ne savais pas si j'en serais capable. J'avais peur que ça ne fonctionne pas. Mais je suis tombé sur une bonne équipe, j'ai été bien accueilli et la première personne que j'ai vue, qui m'a ouvert la porte, c'était mon voisin du dessus. Le courant est passé tout de suite. Comme avec ma voisine du dessous, c'est pareil, elle est très sympathique. Cette équipe de professionnels m'a vraiment aidé, Sabine, la maîtresse de maison, qui est un recours, et l'infirmière qui me suit. L'homme à tout faire bricole tout, nous répare tout, mais il a un immense territoire, il court partout ! Mais il est très sympa.

J'avais eu la chance, avant ça, d'être hébergé à Saint-Didier. J'y suis resté quatre ou cinq mois, mais peu à peu c'était devenu trop compliqué pour moi, je ne me sentais pas bien, je cuisinais pour tout le monde, pourtant certains n'étaient jamais contents. Il était urgent que je parte, sinon j'aurais peut-être été obligé de reprendre la route, alors que je ne m'en sentais plus capable ! Une assistante sociale m'a proposé de m'installer à Crest, sachant que j'y avais été marié. Quand j'ai visité la pension, ça m'a plu, et les responsables m'ont tout de suite attribué le logement !

Je suis très actif à la pension de famille où je vis depuis deux ans, je cuisine, je fais le ménage, j'entretiens de bonnes relations avec ma voisine. C'est important pour moi, car je l'aime bien. Elle est très malade et je lui donne un coup de

main dès qu'elle en a besoin. Si jamais je suis malade, alors c'est elle qui vient m'aider. Par contre, impossible de regarder la télé avec elle... elle parle tout le temps !

En ce moment, nous ne sommes que quatre à vivre à la pension, et l'une de nous, mon amie, est à l'hôpital. Une autre est partie à Madagascar dans sa famille, pour quatre mois... donc on ne reste que deux ! Question tranquillité c'est idéal. Celui qui reste est très réservé, il vit en solitaire, mais on s'entend bien, on n'a aucun conflit, mais c'est un peu chacun chez soi. Il y a de toute façon une bonne ambiance générale et on a tout ce qu'il faut sur place dans nos studios. Bien sûr, chacun doit acheter ce dont il a besoin, vaisselle, vêtements, etc. moi, j'ai récupéré beaucoup de choses à la Croix-Rouge et au Secours populaire. Par contre, je ne vais plus aux Restos du Cœur, ils sont trop loin de chez moi ! Et je me débrouille pour avoir toujours assez d'argent pour faire mes courses... Ah, les courses, je suis le spécialiste de la liste. Je tiens soigneusement, au fil des jours, la liste de tout ce dont j'ai besoin, et quand je vais faire les courses, je l'oublie !!! Quel farfelu !

Je m'entends bien avec la maîtresse de maison, elle sait qu'elle peut compter sur moi pour un coup de main, en cuisine ou pour bouger les meubles et remuer les canapés au moment du ménage.

Une fois tous les quinze jours, c'est moi qui nettoie les parties communes, l'escalier fait deux étages, et je fais tout dans le

même élan ! C'est la maîtresse de maison qui fait l'entretien de la salle à manger.

Tout ça me convient bien, car je ne paie qu'un tout petit loyer, grâce à l'aide de la CAF. Je suis sous curatelle, mais j'ai une allocation de 400 € que je touche en totalité le 7 de chaque mois. Sur cela, je paie le loyer et mes dépenses alimentaires. Le reste, quelques dizaines d'euros, est économisé par le service de curatelle, sur un compte bloqué. J'ai ma petite cuisine, dans mon petit studio, vingt-six mètres carrés, ça suffit largement. Je me prépare moi-même mes repas, j'aime cuisiner, c'est mon métier... mon plaisir.

La décoration, c'est moi aussi, au-dessus de mon lit, une énorme tenture du Soleil, comme Roi, orange et noire. À côté de la porte d'entrée, une représentation d'un groupe de femmes hindoues qui jouent de la musique. Il y a aussi un mur de photos de famille, de paysages, de souvenirs de billets de concerts, de cartes postales, et une foule de petites choses agréables.

Dans la salle à manger de la pension de famille, j'ai accroché une grande photo que j'ai prise, développée par les Beaux-Arts, où je montre la Drôme, depuis le pont en pierre et au loin le massif des Trois Becs, prise sans flash, soleil dans le dos, ça lui donne une lumière claire, une image nette, très évocatrice.

Ma vie active, elle est à marée basse et sinueuse, comme un fleuve dans une large plaine d'Europe centrale. J'essaie de me stabiliser, je ne fais plus la route, je me contente de ce que j'ai, c'est difficile... Mais j'arrive toujours à finir le mois. Parfois, je n'ai plus à boire, c'est pas grave, j'ai toujours à manger, c'est ma priorité ! J'y arrive aussi pour le tabac, quitte à partager avec les copains !

J'ai des idées plein la tête, et c'est ma manière de fonctionner. Par exemple, en ce moment, je voudrais repeindre mon studio, j'achèterais la peinture, je demande à la direction de me prêter le matériel, les rouleaux, l'escabeau... mais ils refusent ! Ils ne veulent pas me voir sur un escabeau ! C'est pareil, quand il y a un souci de plomberie ou d'électricité, je voudrais réparer moi-même, mais je n'ai pas le droit ! Interdiction de toucher à quoi que ce soit ! Quitte à attendre qu'un artisan se libère, trois ou quatre jours plus tard... J'ai l'impression qu'on nous prend pour des enfants, incapables de rien ! Et ça m'agace !

Mes copains, Jean et Georges, passent me voir de temps en temps chacun leur tour... Georges n'a heureusement plus son chien, un molosse, qui était gentil comme tout, mais qui est devenu méchant en vieillissant. Un été, je l'ai gardé chez moi. La maîtresse de maison n'était pas contente, mais le directeur avait accepté. Le matin, je prenais mon café, mon petit déj', je me faisais un sandwich, et je partais promener le chien. Je passais toute la journée au bord de la Drôme, et il pouvait courir à volonté ! Jean et Georges ne s'entendent pas tous les deux, c'est donc avec l'un ou l'autre que je discute. Je connais

Jean depuis longtemps, nous avons vécu pendant plus d'un an dans un squat à Valence. On était bien équipé, réchaud, barbecue... Et on récupérait une foule de nourriture dans les poubelles de la grande surface voisine, c'est fou les quantités qu'ils jettent, des choses toutes emballées et même pas encore périmées !

J'étais à Crest depuis plus d'un an, je n'avais plus de nouvelles de lui, nous avons été envoyés dans des foyers différents, chacun de notre côté et je ne savais même pas où il était ! Un soir, ça sonne à ma porte, et c'était lui ! Il m'avait retrouvé grâce à une dame de l'Entraide protestante.

Ensuite, il a pu s'installer aussi à Crest. Avec lui, on parle de tout, on peut se préparer des petits repas pour nous deux. Par exemple, ce soir je l'ai invité, au menu, j'ai prévu des truites et du riz au curcuma, le tout cuisiné par mes soins.

J'écoute beaucoup la radio. Je n'ai pas de lecteur de CD... par contre, j'avais une sacrée collection de 33 tours, et j'avais tous les albums de Queen. C'était mon groupe préféré ! J'écoute aussi Led Zepelin, Pink Floyd, Deep Purple, Iron Maiden, Van Halen, j'aime bien quand ça pète un peu ! Sinon, j'écoute aussi Bob Marley et tout le vieux reggae, mais les nouveaux, trop électro, je n'aime pas du tout. Dès l'âge de dix ans, j'étais à l'opéra de Fribourg une fois par semaine, j'ai découvert une foule de compositeurs, des concerts, des pièces de théâtre. Mon père étant chef éclairagiste, je rentrais comme je voulais. J'ai même vu un spectacle en plein

air du haut d'un pont ! Mon père m'avait confié la poursuite pour éclairer la cantatrice sans la perdre de vue ! C'était à la fois impressionnant et agréable. J'aimerais écouter de la musique classique chez moi, mais je n'en ai pas. Mais dès que je peux, je regarde des spectacles, par exemple, bientôt, il y a une retransmission d'un opéra, sur grand écran sur la place Docteur-Rozier.

Je suis fumeur, à la fenêtre... Je fume depuis l'âge de quatorze ans, j'ai voulu arrêter plusieurs fois, mais je deviens trop nerveux, agressif, ça ne me réussit pas. Une fois, j'étais encore marié, comme ma femme avait de l'asthme, j'ai essayé de me sevrer. Au bout de quelques jours, le matin au petit-déjeuner, un petit mot sur la table... ma femme m'envoyait d'urgence au bureau de tabac, j'étais trop infernal !

Maintenant, je me suis bien bien bien calmé du côté de l'alcool. Avant, j'étais capable de boire plus de vingt-quatre bières par jour, ça a duré des années... mais maintenant je me cantonne à deux ou trois par jour et toujours dans la soirée.

J'ai commencé à boire vers mes seize ans, avec les copains, pour faire la fête. Les parents de l'un d'entre nous n'étaient jamais là, alors on faisait des soirées chez lui. Progressivement, je me suis mis à boire de plus en plus. Et quand j'étais sur la route, tout le monde buvait, j'ai suivi le rythme. Mais bon, ça ne m'a pas forcément causé du tort. Mais je vieillis, j'encaisse moins bien, mon corps vieillit, et s'achemine doucement vers mes cinquante-quatre ans et je dois ralentir le rythme, ménager mon organisme. J'y arrive

assez bien depuis deux ans. Je peux à présent me passer d'alcool sans souci. L'avantage, c'est que j'ai les idées bien plus claires qu'avant.

Quand je faisais la route, je dormais dehors, ou dans des baraques abandonnées. Parfois on m'hébergeait. Il m'est arrivé aussi de dormir dans des caves ou des halls d'immeuble, caché sous les escaliers. Alors maintenant, j'ai des soucis de sommeil quand il fait trop chaud, je dors mal, mais sinon je dors bien dans mon confortable lit. Sauf quand j'oublie d'éteindre la télé et que je reste planté devant jusqu'à trois heures du matin ! Ou si je suis trop fatigué, alors là, je n'arrive pas à m'endormir.

À 6 h, souvent je me lève. Café, en même temps je mets la télé, les infos pour savoir ce qui s'est passé dans le monde. Je garde les infos régionales pour le soir. Je bois mon café sucré avec un peu de lait, et un petit casse-croûte, fromage et charcuterie, il me faut quelque chose de consistant pour tenir toute la journée.

J'aime profondément ma famille, malgré les six cents kilomètres qui nous séparent. Toutes les semaines, je téléphone à ma mère pour savoir si elle va bien. Elle est assez âgée, mais elle pète la forme ! La dernière fois que je suis allé la voir, elle m'a fait faire une randonnée de dix kilomètres, j'étais avec un copain qui n'est pas habitué, il s'est effondré sur le lit au retour, et s'est endormi sans manger !

Ma mère est mon lien affectif le plus fort, elle m'a toujours protégé, y compris de mon père. Alors une fois, j'avais quinze ou seize ans, mon père l'a frappée, cela m'a tellement mis en colère, que je l'ai giflé ! Il n'a jamais recommencé.

Je prends aussi des nouvelles de tout le monde, mes frères et sœurs, mes neveux et nièces, tous ceux qui sont encore vivants. La famille nombreuse sur la photo me fait penser à nous, à cette époque, on s'amusait beaucoup. Nous avions un petit terrain, entre les immeubles, on s'éclatait à y jouer au ballon... Il y avait une gouttière qui fuyait à flots, dans un vieux bâtiment, on s'y douchait en cas d'orage, savon à disposition !

On faisait aussi des balades en Forêt-Noire. Mes parents sont venus chez moi, à Crest, il y a quelques années, ça m'a fait très plaisir.

Ma mère était puéricultrice de métier, mais avec cinq enfants, elle a arrêté de travailler. Elle savait toujours s'occuper de nous, même en cas de rougeole, varicelle, elle nous regroupait dans le même lit, comme ça on l'avait tous en même temps ! C'était plus simple à gérer !

Elle est très bonne cuisinière... Il y a deux mois, je suis allé la voir pour son anniversaire, elle a eu quatre-vingts ans. J'ai pioché dans mes économies pour payer les billets de train, lui acheter un beau cadeau, et avoir de quoi profiter de mon séjour en Allemagne, même si je n'y suis resté que quelques jours. Mon frère vit encore chez elle, et je ne m'entends pas

avec lui. J'estime qu'il se comporte comme un pacha, il ne participe à aucune tâche domestique, c'est ma mère qui s'occupe de tout pour lui, et ça m'énerve. Elle s'occupe également de ma petite sœur, qui vit là aussi et est légèrement handicapée.

J'ai été heureux de revoir ma mère, et de passer quelques jours avec elle, de lui faciliter la vie, faire la popote et qu'elle ne se soucie de rien.

Le voyage d'une âme, un retour vers soi

Joséphine Swin

J'ai toujours chanté et transmis la joie que cela procurait à mon être. J'ai voyagé en Afrique, en Inde, pays où j'ai pu vivre une connexion profonde avec mes racines. La vie m'a offert d'être libre de mes mouvements pour rencontrer la terre, m'ouvrir aux différentes cultures du globe, gage pour moi d'amour et de richesse intérieure. L'amour dont je croyais manquer, je me suis donné la chance de le vivre. Je suis partie à sa rencontre, posant chaque pas en cette intention et à ma grande surprise, c'est en moi que j'ai trouvé la plus belle source d'amour !

La mousson, savoureuse et tortueuse.

Quand l'orage gronde, recharge ta shakti,

quand vient la pluie, laisse couler la vie.

Un peu joueuse, elle se glisse dans mon cou.

La mousson qui libère les chagrins,

*me caresse sans promesse, danse et m'envahit de tendresse,
je n'échappe au corps.*

*Tunique imbibée de trésors, modèle ma peau... ici, s'installe le
renouveau.*

*Saison qui coule entre mes doigts, dévastatrice par endroit,
laisse la ville nue comme goutte.*

*Elle sera bientôt là, alors écoute petit, écoute attentivement
éclore, la mousson d'eau sur ton corps.*

Je suis française, métissée par deux cultures qui font vivre plusieurs univers. Je suis créatrice de ma vie et mon vœu le plus cher est d'exprimer *ma vérité intérieure* (en langue des oiseaux, le véritable héritage est terre de joie). J'aime voyager pour entendre la musique de la terre vibrer avec le chant de vos âmes. Après plusieurs années de travail en tant que responsable des ventes, serveuse ou encore photographe, j'ai décidé de chanter la vie qui me traverse. Après trois années de magie en improvisation, jazz manouche et chant du monde, j'ai choisi de chanter cette âme qui m'appelait. J'ai découvert que je pouvais harmoniser l'eau, aider les êtres à enchanter leur âme. La fréquence des chants de la Terre est un puissant vecteur d'harmonisation de l'être. Pour vivre ce retour vers soi, j'ai vécu un parcours initiatique puissant, ma vie, et cela étonnera peut-être certains d'entre vous si je vous raconte que je me souviens du moment exact où j'ai décidé de m'incarner sur Terre en commençant mon voyage des étoiles jusqu'à vous aujourd'hui.

Je plonge, me transforme, brûle à présent...

Ma danse s'accélère, je laisse couler mes larmes.

Quel mouvement puissant, je me sens vivante...

Une pulsation, ronde, chaude me soutient !

*Je contacte mon cœur derrière ce masque de lumière,
qui me dessine clown joyeux au cœur libre qui enivre et
émerveille.*

*Je pose un pied, puis l'autre, la terre est fraîche, et j'aperçois
le soleil !!*

*Le ciel recouvre ma maison, tout est vibration.
Je m'émerveille...
La densité me fait rire même si mon costume est trop petit,
mais heureusement, le souffle me guide...
Tout devient familier et je me souviens, « j'ai vécu les étoiles »
J'improvise dans ce somptueux décor, cet espace de vie où je
raconte par le geste ma naissance terrestre.
Alors je chante, chante et danse encore... chante et
transforme mon plomb en or ;
Mon être porte l'inestimable, l'intime, mon âme enchantée
brille de lumière, or bleu, argentée...
Incarnée, vulnérable,
Je m'accueille, enfin, le temps d'un spectacle au sourire Divin.*

L'incarnation est un voyage fabuleux. Mon âme a choisi de venir expérimenter la matière pour manifester sa source dans cette vie humaine, l'amour. Elle a choisi quand et qui j'allais rencontrer en fonction de ce que je pouvais transcender. Ce souffle de vie me permet d'être.

Au cours de mes voyages, j'ai gardé la fréquence vibratoire de toutes mes expériences de vie passées, mes mémoires. J'ai la chance de les percevoir et de rencontrer les personnes liées à ces vies pour ensemble, nous libérer par le pardon et embrasser nos potentiels d'aujourd'hui. J'ai vécu l'illusion de la séparation pendant de longues années, mais j'ai l'honneur d'être venue vivre à une époque propice aux transformations et chaque jour, je vois de nouvelles personnes qui retrouvent la voie de leur âme. Je regarde en face mes croyances et

illusions, sais qu'il est possible de m'ouvrir jusqu'à la dissolution de tous ces maux. Je décide d'aimer dès maintenant tous ces espaces pour me libérer. J'ai une grande confiance en mon cœur pour trouver mon juste chemin.

Très jeune je fus confrontée à la mort. Celle de ma mère à l'âge de sept ans. J'étais loin de me douter que ce traumatisme allait me conduire vers des expériences aussi riches en compréhension de l'être et en amour.

Mes premières années après son départ, je les ai passées à vouloir mourir. Le manque était insupportable, l'angoisse crise après crise s'imposait. J'étais tétanisée, chaque matin, sous l'eau qui coulait dans la douche, alors que je devais aller à l'école et apprendre à me construire. Je me suis fait la promesse de m'en sortir, d'avancer pour trouver le goût de vivre. Il m'a fallu beaucoup de courage pour ne pas sombrer définitivement dans divers chemins de traverse et c'est aussi en faisant des erreurs que j'ai tiré mes plus belles leçons de vie. J'ai grandi vite, avec des symptômes physiques liés au traumatisme infligé à ma psyché. Là aussi, mes symptômes psychosomatiques m'ont permis de découvrir l'univers des médecines parallèles dès le plus jeune âge. Je portais un regard très attentif à la physique quantique, aux soins holistiques. Intrinsèquement, je savais. Mon mal était subtil et aucun médicament n'aurait pu soigner la cause de mes ressentis. Avec le recul je me rends compte que je me suis battue comme une guerrière pour apprendre ce qui m'a été enlevé bien trop tôt.

Ghandi disait : « Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde », alors j'apprends à être avec tout ce que cela comporte parfois d'inconfort, mais aussi de gratitude.

Marcher, voilà ce qui me traverse. La carte du monde accrochée au mur de ma chambre me fait rêver. Un espace immense et puissant est ouvert dans ma poitrine. Je retrouve une joie profonde, mes pieds foulant le sol. Mon intuition, mon corps, absolument toutes mes cellules appellent un changement irréversible. J'observe en dedans, ne fais plus qu'un avec mon souffle et je remarque que je suis assise au café Globe-trotteur. Je souris en percevant ce clin d'œil. J'accompagne mon souffle, entends qu'il me demande toute mon attention, mon amour.

Gipsy, ma fidèle compagne me manque déjà. Impossible pour moi de l'emmener en train, mais en marchant cela serait possible ! J'ai toujours été plus vivante quand l'inconnu s'offre à moi, ne pas savoir de quoi sera fait demain. Mais assise au café, j'hésite encore à prendre le risque de ma liberté. J'ai l'impression d'être vulnérable.

L'énergie de la Terre parcourt toutes mes cellules... Je ne cesse de boire pour me renouveler. Eau revitalisée, amour, gratitude, ce message que je bois, je le porte en mon cœur. Où vont se poser mes petits pieds ?

Je comprends que c'est ma maison intérieure qui me manque, une acceptation profonde de ce que je suis.

M'avouer mes mensonges, mes croyances sclérosantes, oser regarder les espaces de non-amour, apprendre à m'aimer, donner place à ma flamme et ne plus jamais la mettre en péril. Liberté se fait entendre, de nature, de retour au corps par l'effort, la marche.

Je souhaite un silence réparateur qui me conduirait sincèrement vers mes plus beaux espaces, invitant le voile de l'illusion à se dissoudre. J'écoute attentivement. Le processus de vie est un appel à la liberté d'être Soi. Quand je traverse pleine d'espoir une ville, je ressens les âmes étouffées par un système obsolète et je sens en moi monter une colère.

Nous sommes en pleine période d'élection présidentielle et je n'arrive pas à cautionner ce vent de folie qui ne tiendra aucune promesse. Alors j'essaie de toutes mes forces de trouver la justesse dans mes actes. Consciente que nous sommes tous reliés et que le vent est porteur d'un changement sans retour possible, je m'aligne, accueille ma colère pour laisser place à l'amour.

La transformation n'est possible qu'à l'intérieur.

Je sais ce que je souhaite à présent, plonger vers moi-même en marchant sur le chemin des étoiles, chanter et écrire ce périple de Compostelle pour en extraire la magie. L'appel des éléments, la reliance aux points cardinaux m'insufflent ma puissance de direction.

Je me sens soutenue par la Terre, même si l'accueil de mes peurs se présente à quelques jours de mon départ.

Je garde en tout et pour tout quelques livres dans un garage, mes notes d'amour, chansons, ma guitare et je pars avec ma fidèle compagne Gipsy, ma famille !

Mais ma famille est bien plus grande que cela.

J'entends chaque jour vos âmes et vibre d'amour à vos côtés, chers frères et sœurs des étoiles, je vous aime infiniment.

C'est le jour de mon départ. Voyage en stop... Le premier conducteur me fait une séance d'hypnose en conduisant. C'est incroyable, je suis présente, mais impossible de lutter... j'exécute ce qu'il me dit. La phrase de sa carte de visite résonne encore en moi « Oser voyager dans votre imaginaire ». Il me dépose sur une petite route avec de jolies maisons... Un monsieur sort juste à ce moment de chez lui, ouvre son garage, caresse Gipsy... Je lui demande à combien de kilomètres se trouve Privas. Il me répond que justement, il y va... À peine deux minutes d'attente et me voilà repartie. Même chose pour continuer vers Aubenas. Le chauffeur me dépose et là une dame s'arrête pour me dire qu'elle va à Aubenas. En deux minutes j'enchaîne... C'est plus compliqué de trouver un quatrième véhicule pour la direction du Puy. Je m'arrête à une station, un charmant jeune homme me laisse remplir ma gourde et donne une gamelle d'eau à Gipsy. Il me fournit carton et marqueur pour un panneau Le Puy... Merci ! Alors que je n'ai rien acheté dans sa boutique, il garde le sourire et semble heureux de me rendre service... Pour finir,

je tombe sur Stéphane, gueule cassée avec une vibration un peu écrasante... Il est formateur chez Mac Do et n'a rien à faire, à part se balader... il décide de me conduire jusqu'au refuge près du Puy, en passant par les petites routes... me voilà arrivée à la colline aux cabanes vers 18h30.

Je rencontre Philippe, avec qui je vais partager la cabane... Il me dit qu'il n'a pas emmené son chien et fait des papouilles à ma boule d'amour... je lui fais penser à sa nièce qui est partie comme moi, avec tente et réchaud. Je suis brassée, mon sac est lourd et dans la première montée je suis déjà à la peine, alors que le chemin n'a pas commencé. Lui vient de se faire virer... il ne sait pas de quoi demain sera fait et je suis dans le même cas. Gipsy, libre et heureuse, gambade à la rencontre de Vagabond, un âne qui part pour le chemin de Stevenson. Elle lui lèche le front et a envie de jouer. L'âne la renifle en douceur. Le maître de Vagabond me rassure à son tour : « Tu es libre avec ta tente... tu fais les étapes que tu veux et marches ce que tu peux. Passée la première semaine, tu iras mieux... » Il empêche son âne de pousser son cri et ça me fait rire, mais j'aurais bien aimé l'entendre !

Je file en ville et espère trouver de quoi manger, tout est fermé. Pas convaincue, mais la faim au ventre, je me décide tout de même pour une galette frite. Devant la sandwicherie, un vieux bonhomme est attablé, heureux de voir Gipsy il me propose de la tenir le temps de ma commande. On entame une chouette discussion. Il me raconte la rue... ses voyages, content, me dit-il, de voir une femme qui traverse avec son

chien et peu d'argent pour vivre un chemin de foi. Il sent l'alcool. Je lui propose à manger. « Merci, mais je mange liquide. » Quand je nomme Compostelle, il semble touché et me demande :

—En quoi as-tu foi ?

—En l'amour, l'humain, l'âme... Je ne sais quel nom donner à la foi que je porte en moi !

—De toute façon je n'suis pas baptisé ! Fais ça bien demain, va à la messe et monte les marches avec le bon esprit.

Je suis touchée à mon tour... On se regarde sans rien dire. On se ressent. *Check* ! Chacun affiche un sourire, les larmes aux yeux et je reprends ma route.

* * *

Brasserie du marché, Espalion. Je n'ai pas réussi à écrire depuis mon départ. Marcher fait taire mon mental, seul l'effort, la rencontre de l'esprit et du corps comptent ! Le chemin de Compostelle, de la vie, le chemin vers soi, vers les rencontres, vers le monde. Il me semble habiter la Terre entière, chaque jour en mouvement, en transformation, en libération des excès en tout genre. Il y a autant d'espace à emprunter sur le chemin que d'espaces intérieurs sur lesquels je n'avais jamais posé mon regard. Je me découvre sans me juger, sans croyances ou jugements.

Depuis quelques jours je marche avec Pierre, il fait des études d'anthropologie, il a entrepris ce voyage pour rédiger son mémoire : « Comment un pèlerin crée-t-il son espace de vie

sur le chemin ».

Grâce à nos différences, nos échanges sont passionnés et finalement nos points de vue se rejoignent souvent. Il observe ma capacité à oser chanter dans la rue, à déclamer mes textes écrits avant mon départ et l'abondance qui me permet de continuer mon voyage. Je gagne ainsi l'argent dont j'ai besoin chaque jour ou bien offre mes chants et suis récompensée par la vie avec un repas donné ou une nuitée en auberge.

Chaque minute, chaque seconde est un espace ouvert. L'amour de la vie s'écoule en moi sans interruption, laissant place au présent. Le silence du mental, mon cœur nourri par la nature, le lever de soleil et le chant des oiseaux, quelle merveille. Toutes mes croyances s'effondrent, mes connaissances et convictions s'effacent aussi sûrement que mes muscles se renforcent pour avancer. Avancer, mais dans quelle direction ?

Inutile de me poser la question, seul le chemin compte. Il me paraît vital d'oublier tout ce que j'ai appris, tout ce qui a renforcé mon ego pour un temps de survie, fini aujourd'hui. Je marche en souffrance, réalisant l'absurdité des systèmes de croyances mis en place, leurs violences, même si cela m'a permis d'arriver jusqu'ici dans l'effort avec la Terre pour soutien. Je remercie et je pleure, car je suis en vie, j'ai réussi à aimer cette vie, à m'aimer telle que je suis. La marche, la beauté des paysages me courbent l'ego, je rentre en humilité, toute petite, je disparaîs dans le centre du cœur.

Déjà cent soixante-dix kilomètres parcourus.

Je laisse derrière moi tout ce qui m'a façonnée jusqu'ici. Je chante dans chaque petite chapelle, église qui se présente. Il ne reste que l'essentiel.

Je contacte une base solide et aimante, une joie profonde m'envahit. J'entre en dialogue avec mon âme, aucun doute... Elle sautille et me remercie de lui donner cet espace afin qu'elle respire. Mon énergie circule à nouveau. J'intègre la vibration de la terre jusqu'aux étoiles. Ma respiration est soutenue et je rencontre la douceur et la force qui m'ont façonnée, en silence dans ce paysage ensoleillé.

Je savoure, en haut d'une colline je crie à l'Univers : « Merci, merci pour la vie qui vibre en moi, merci à genoux, merci la Terre. »

*Tape tape tape des pieds, chante comme au premier jour,
danser danser dans ces rires, mon âme tremble.*

*Tape tape tape des pieds, chante comme au premier jour,
danser danser dans ces rires mon âme tremble.*

*Alors va, faire un tour là-haut au loin sur la colline, va
rencontrer ton cœur prend ta place il te devine.*

*Magnifique et grande fée protectrice de la nature, elle montre
le bout de son nez, mon âme flanche.*

*Magnifique et grande fée, gardienne des arbres et de l'eau,
elle divulgue ses secrets, mon âme flanche.*

*Alors va faire un tour là-haut au loin sur la colline, va tu
entends le vent, il te guide, c'est de la joie simplement.*

Magnifique arbre millénaire qui protège les amours, il porte l'histoire de la Terre, son âme est grande.

Magnifique arbre millénaire qui protège petits et grands, écoute attentivement son histoire et

Va faire un tour là-haut au loin sur la colline, va, tu entends tes guides, tu trouveras ton chemin simplement.

Il me plaît de voyager en conscience dans mes souvenirs pour faire un bilan transparent de ce qui a été. Comme une plongeuse, avec masque et oxygène, j'entame une descente dans mes eaux, j'observe et chante à mon corps. Je libère toutes les zones engourdies, par l'amour que je me porte aujourd'hui. Je me rappelle ce qui s'est passé et avec le recul, je comprends maintenant pourquoi j'ai connu la peur.

Je joue à l'élastique devant les marches de l'église, ma tante me regarde d'un air étrange. Je suis heureuse, car toute ma famille est réunie. J'aime quand ma tante vient nous rejoindre, mais quelque chose n'est pas comme d'habitude. Depuis une semaine, je ne vais plus à l'école, mon père est absent et il pleure quand je le vois. Chacun me réconforte, mais je n'y comprends rien. Je n'entends pas, ne vois pas, ne veux pas voir ni sentir, ne veux pas me laisser toucher par ce qui se passe.

Une longue voiture noire arrive devant l'église, elle est belle, je n'en ai jamais vu de pareille. Quatre hommes sortent de la voiture, mon père et ma sœur sont à mes côtés maintenant. Ils ouvrent le coffre...

À la vitesse de l'éclair, mes larmes coulent... je n'arrive plus à respirer, je regarde autour de moi et me dis c'est maman, c'est maman !

Pas de réponse. Des regards tristes et une confirmation silencieuse.

Il me semble crier : « Elle ne peut pas respirer là-dedans, elle ne peut pas respirer. »

Je me débats, veux aller ouvrir, la retrouver, l'embrasser, mais rien ne bouge.

Je hurle de douleur dans un mutisme profond puis plus rien.

Je suis loin, tiens debout encore. Je comprends par moi-même, « Elle est morte, je ne la reverrai jamais. » Je me sens insensible, grandie, obligée, brisée.

Je décroche de la réalité et commence un voyage imaginaire vers l'endroit où elle pourrait être.

Je lui parle : « Maman, tu m'entends ? »

Pas de réponse !

Assise au premier rang, je déteste ce que le prêtre raconte. Je ne comprends pas par qui elle sera accueillie et je ne le crois pas une seconde. Le cierge qui brûle devant moi est à portée de souffle...

« Si j'ose souffler, maman reviendra »

Allez, souffle la bougie... Mais rien ne bouge une fois de plus, je n'entends pas, ne pleure plus, ne vois rien, ne sens rien !

Mon père est si malheureux, il me parle, mais je ne réponds pas, je n'y arrive pas.

Je pense : « Laisse-moi, j'veux retrouver maman ! »

Mon esprit ne se rappelle plus aujourd'hui de la mise en terre ni de la réunion familiale.

Je sais que ma psyché s'est déchirée ce jour-là, on appelle cela un traumatisme. Mécanisme de défense qui survient devant l'insurmontable, perdre ma maman ! J'ai oublié une grande partie de mon enfance avant et après son décès.

J'ai vécu là ma première blessure d'âme, mon premier contact avec la mort, j'avais tout juste sept ans et je sais maintenant que la perte d'un proche peut conduire l'âme dans les abysses de l'océan, laissant l'esprit dissocié du corps.

* * *

Comme chaque matin j'ouvre un œil avant l'heure. Mon père, visage fermé, entre dans ma chambre, stressé.

—Lève-toi, tu vas être en retard.

Sans rien dire, sans bisous, sans câlin, sans maman. Mais maman ne me réveillait jamais, elle travaillait de nuit... Je la croisais de temps en temps avant de me lever et je ne me rappelle aucun câlin dans ses bras. Vais-je m'habituer ?

Je sors de mon lit, me dirige dans le salon, il fait encore nuit, l'hiver s'est installé. La télé allumée me plonge dans ses stupidités.

Je pense : « Papa, comment fais-tu pour continuer à vivre ? Moi j'étouffe et la mort n'a pas l'air si compliquée si maman l'a choisie ! »

Je me dirige dans la salle de bain comme un robot. L'étagère porte la brosse à cheveux de maman, celle avec laquelle elle me frappait dans mon bain. Je ne sais pas pourquoi elle faisait ça, je pleurais pendant des heures. Son parfum, sa brosse à dents, n'ont pas bougé, le temps est figé !

Je fais couler l'eau et entre dans la grande baignoire !

Mon cœur est serré, mon corps en protection, je commence à trembler et mon esprit s'échappe.

Je perçois ce film en boucle dans ma tête...

Un hélicoptère puis trois Jo dans l'avion.

Une qui saute dans la neige et reste irrécupérable, une qui aide la première à sauter et la dernière blottie dans les bras de ma grand-mère, sanglée sur les sièges au fond de l'avion.

Je suis tétanisée, j'ai froid à l'intérieur !

Mon père me retrouve prostrée dans la baignoire. Il me sort de l'eau, m'enveloppe d'une serviette et me dit :

—Tu n'arriveras jamais à rien dans la vie Jo.

Mais je ne comprends pas ce qui m'arrive. Il me demande de lui expliquer avec précision ce que je ressens.

—J'ai froid, mais c'est un froid intérieur, pas physique tu sais papa !

Il reste sans voix, fond en larmes devant ma souffrance et moi aussi devant la sienne.

Je rate encore une matinée d'école, blottie sous la couette moelleuse, douceur de substitution qui finit par me calmer deux heures après pour me ramener à un état dit normal.

Je pourrais aller à l'école cet après-midi, mais je n'en ai pas envie. La dernière fois que j'y suis allée, je n'ai plus jamais

revu ma mère, je n'ai pas pu lui dire au revoir, je ne sais pas ce qui s'est passé.

J'aurais pu faire quelque chose, elle ne m'aurait pas laissée !
Mais elle m'a laissée !

Un trou béant dans ma poitrine se creuse et creuse encore, puis un expire sans fin, mes poumons se bloquent si longtemps ; j'inspire à nouveau pour expirer de plus belle, en silence, mes larmes ne cessent de couler, ma bouche comme coincée par un poids, ma gorge est nouée... Maman, voilà deux syllabes que je ne pourrai plus jamais prononcer.

M' syllabe d'amour... son délicieux, si précieux !

Mère disparue, emportée, le manque trop jeune horreur j'ai goûté, diffractée, dissociée.

En guerrière j'ai transcendé.

Résilience, défi adoré lové, lovée trop jeune toujours, ne pas se dissoudre, corps donné, bafoué, illusion aux poubelles... Je discerne l'autre côté.

Miroir obscur, absurde école, pauvre abrutissement, enfermement de lettres pour futurs esclaves loin des leurres.

Moelleuse armure, moelleuse cuisse chérie merci, protectrice du Temple...

Moelleuse couette, chaude encore à se planquer, moelleuse chair sucrée, peau brune.

Moelleuse maman, tu m'as tellement manqué, j'en étais essoufflée.

M' syllabe d'amour...

Enfance brûlée, genoux au sol...

Je déteste la densité, visage d'ange, cœur arraché, colère vivante.

Trois ans, six mois, dix ans deuil amorcé, volé, violée ma vie... voler vers toi ?

Calme, éteinte mais brise tout, coup pour coup... mange pour fume, fume pour boire, sniffe pour sommeil délicat, adorable.

Lointaine cruauté... pas un système, pas un amour pour aider l'enfant ado psyché défoncée.

Force, courage, rage canalisée... éclaircie par moi, par Soi et la foi, méthode Coué a fonctionné.

Alors « fuck » l'école, l'État démocratie illusoire, ici vivent dictature et déboires couverts de crème glacée. Mensonge, trahison, trop jeune toujours, quelle honte ces enfants laissés pour compte, France mascarade, Disneyland nausée, j'ai peur du noir.

Angoisse, faux sourire, marche droit et dérive...

Conservatoire, piano dix ans d'étude, rigueur... père et mère intérieurs, trop jeunes toujours, mais mieux que tout le reste musique chérie, liberté mon amour.

Silence puis musique, silence puis musique, silence puis Louis Armstrong, reprogrammation d'amour par recherche interne, chirurgicale, minutieuse beauté, l'esprit !

Semer, s'aimer, semer des fleurs, nature en soutien, gratitude, pleine et sauvée, la foi, avoir à jamais transformé la poupée.

Aum son primordial entre mes lèvres, dans mon ventre, en mon cœur pour combler ton absence, M'.

Aum à vivre, chanter à sauver mon être, M' à présent la vie.

Aum médicament de l'âme... méditation du cœur, ta vibration réunification, libération des torpeurs.

*Amour en moi retrouvé, partout autour j'ai l'œil bien affûté !
M' je pardonne, car j'ai compris ta souffrance sous les
dogmes.*

*Moelleuse maman, tu m'as tellement manqué, j'en étais
essoufflée.*

Je t' M' pleinement lovée.

*Alors à la vie, à la mort, crée l'activité, transforme le plomb de
l'expérience en or, réveillant en conscience mes vérités.*

Ma sœur est partie de la maison juste après maman ! Elle est
au pensionnat, elle me manque énormément.

Je me demande, comment elle va au fond, comment elle vit
l'absence de maman et sa vie à l'internat ?

Je suis heureuse quand elle rentre le vendredi. Avec papa, je
vais la chercher au bus ! Ma sœur, je l'aime très fort ! C'est
sans compter sur papa, dès qu'elle monte dans la voiture, il
entame de lourdes remontrances sur le type de vêtements
qu'elle porte, ses choix et même sa façon de se moucher,
quelle brutalité encore ! Je sais que nous sommes tous
malheureux au fond, mais Fred me redonne de l'espoir par sa
présence et son courage, c'est ma grande sœur ! Le week-end
passe si vite, elle est déjà repartie, à peine le temps de lui
chanter une chanson, de se balader dans la nature... Je me
sens si seule, puis en colère, pourquoi suis-je loin de ceux que
j'aime ?

Pourquoi vivre éloignés les uns des autres ? Nous devrions
être en amour, en plus nous ne sommes plus que tous les
trois maintenant !

Mais je reste silencieuse et laisse se dérouler les habitudes, persuadée que ma demande sera rejetée, impossible. Au-delà de la distance, la douleur nous sépare même quand nous sommes tous trois réunis.

Je prépare mon audition d'entrée au conservatoire de la ville, je joue du violon depuis deux ans maintenant et chante dans la chorale, apprends le solfège ! La musique est une véritable libération, le chant surtout. Je suis la soliste de la chorale et j'en suis heureuse, dommage que ma sœur et mon père ne viennent pas me voir chanter ! Je suis l'unique gamine qui rentre à pied chez elle, et seule, après un concert donné au théâtre de la ville.

J'ai dix ans et déteste le regard des parents d'élèves, empreint de jugement sur mon histoire, ma famille, ils ne savent rien et la pitié dans leurs yeux est effroyable ! C'est eux qui ont peur de la mort et n'ont aucune idée de ce que je peux ressentir, j'ai envie de leur hurler de s'occuper de leur gueule au lieu de pleurer et d'alimenter la rumeur sur ce que traverse ma famille.

Je suis plus forte qu'eux tous réunis, je le ressens, le crois, je n'ai pas le choix, je dois le croire, je suis forte et vais m'en sortir. J'ai envie de mourir et ce n'est pas normal, alors je ferai tout ce qui est possible pour retrouver goût à la vie et la musique sera, est déjà, ma meilleure alliée !

Comme chaque soir après la répétition avec la chorale, je continue de chanter à pleine voix dans ma chambre. Je chante les morceaux que j'aime écouter à la radio, les textes de mes auteurs préférés.

Ben Harper, Susheela Raman, Lauryn Hill et bien d'autres. De mon balcon au septième étage, je peux apercevoir les joueurs de foot qui s'entraînent, les cris de victoire et coups de sifflet retentissent jusqu'en haut de la tour. De l'autre côté la grande cathédrale surplombe la ville. Ses deux clochers piquent le ciel et brillent au soleil. J'aime passer du temps sur le balcon de ma chambre et celui du salon, ils me donnent une sensation de hauteur, de grandeur et de liberté !

Mon père peut rentrer à tout instant, je suis en alerte, je sais que bientôt je vais entendre le moteur de sa Renault 5 qu'il garera à la même place depuis plus de dix ans. Il mettra environ cinq minutes à monter, le temps de prendre l'ascenseur, le délai nécessaire pour baisser la musique, cesser de chanter et cacher mon paquet de cigarettes... Impossible de chanter devant lui, sa présence me paralyse, aucun son ne peut sortir, ma voix reste en silence. Pourtant, j'aimerais me sentir libre de lui chanter mes chansons, c'est la seule chose qui touche mon cœur et me fait vibrer.

Le voilà. Il pose les courses dans la cuisine, vient me voir. Me demande si mes devoirs sont faits et prend dans ses mains mon agenda. Il tombe sur le mot d'un ami, écrit dans la journée, son regard s'assombrit et comme à son habitude, même si je sais qu'il cherche à bien faire... il commence à me

critiquer. Pour la énième fois, je l'entends dire que je n'arriverai jamais à rien.

—Ma pauvre Jo, tu crois que c'est avec les garçons ou ce genre de bêtises que tu vas faire ta vie ?

Je n'en peux plus de me taire, de sentir un nœud dans mon ventre, ma gorge ! Il ravive ma blessure, le manque d'amour et je voudrais pleurer, mais pas devant lui, il serait trop heureux... Je lui balance en rage :

—Moi tu ne me briseras pas, tu ne me feras pas comme à maman, je suis plus forte que ça, plus tu chercheras à me blesser plus je serai intouchable !

Il finit par me prendre par la nuque et me plie en deux sur mon lit. Mais cette fois, je suis décidée à me défendre. Je tends ma seule main libre vers son bassin, je sens sa chair, partie vulnérable, alors je serre le plus fort possible pour qu'il ait mal et me lâche une bonne fois pour toutes.

Choqué par ma rébellion, il me colle une gifle qui résonne dans ma tête un long moment, puis prend ses clefs et claque la porte... J'entends le moteur de la Renault 5, il n'est plus là. Je me regarde dans la glace et fonds en larme. Je ne sens pas d'amour, pas de douceur, pire je dois être dure pour me protéger et cela est difficile, mais malheureusement vital. Où trouver la force ? Mamie est à l'hôpital et René qui était comme un autre grand-père est décédé il y a peu.

Tous les êtres que j'aime sont en train de mourir, je ne comprends pas bien ce que je fais ici et je pleure l'absence de ma mère à nouveau. Pourquoi mon père est-il incapable de gentillesse ? Parce qu'il souffre terriblement, alors je ne peux

pas lui en vouloir, mais je comprends que je vais devoir grandir et partir vite de la maison si je veux survivre !

Tout ceci est tellement indigeste, je manque de souffle, j'ai envie de hurler, je veux que tout s'arrête. Sans même m'en rendre compte, je suis devant l'armoire à pharmacie, remplie des cachets pour dormir de mon père. Comment maman a-t-elle pu se dire « je veux et vais mourir » ? comment a-t-elle fait ? Plus rapide que les médicaments, le Destop a eu raison d'elle.

Je suis entourée de pompiers. J'entends « Ouvrez la bouche madame, ouvrez la bouche ! » Je sens un tuyau s'enfoncer dans ma gorge. J'aimerais me débattre, mais je suis lourde et n'arrive même pas à ouvrir les yeux.

Le pompier me gifle. J'entends le son de ses claques dans mes oreilles, comme si j'étais très loin. Je comprends pendant une fraction de seconde que je suis passée à l'acte et qu'il cherche à me réveiller puis c'est le trou noir.

Je m'éveille, il me semble avoir dormi des jours et d'un sommeil des plus profonds. Ma sœur est au-dessus de moi, mon père derrière elle ! Je ressens une douceur, une réelle attention, je suis heureuse qu'ils soient près de moi, mais je déchant vite quand je réalise la gravité de mon geste et la souffrance toujours présente à l'intérieur. Suis-je folle comme maman ? Comment faire la différence entre tels ou tels maux ? Je réalise l'impact que cela va avoir dans ma vie !

Ma sœur semble affectée par mon geste, mais pleine d'amour, à mes côtés, elle ne sait pas ce que je vis chaque jour, elle habite à Paris et je ne la vois que très peu. J'ai besoin d'aide, une aide extérieure, neutre, qui pourrait m'expliquer mon geste et surtout me dire si je suis malade comme maman !

Le médecin vient me parler dans ma chambre :

—Pourquoi as-tu fait ça Jo ?

Sans même écouter ma réponse, il m'explique ce qui va se dérouler : le suivi obligatoire auprès d'une préado de douze ans qui a cherché à mettre fin à ses jours, ou plutôt a appelé au secours comme ils disent !

—Hein, tu n'avais pas vraiment envie de mourir ? Tu as appelé à l'aide !

Je suis touchée, je demande à mon père et ma sœur de sortir de ma chambre, pour pouvoir fondre en larmes ! Je réponds au médecin que je n'en sais rien, j'ai mal en moi et ne veux pas vivre comme ça, avec ses crises d'angoisse répétées qui me coupent totalement de l'école, du bonheur et que la vie avec mon père est un cauchemar ! Je ne parle pas de son alcoolémie, de sa violence, seulement de ses critiques permanentes qui me détruisent chaque jour un peu plus !

Bien sûr il y a la musique, je chante et cela m'aide à survivre et puis je viens de sauter deux classes, car au piano j'ai une avance sur mes camarades, alors j'étudie avec le professeur des élèves de 4^e et 3^e maintenant. À ma dernière audition, j'ai

joué *Tristesse* de Chopin, j'aime la mélodie, le son des morceaux de ce compositeur.

Bref, je lui fais un rapide tour d'horizon en allégeant mon discours, car je vois bien que je vais rester coincée un moment dans le service de pédiatrie pour ados en mal de vivre. Je n'y échappe pas. Trois semaines de suivi et une surveillance permanente. Finalement, je suis agréablement surprise de retrouver un espace sans critique, avec un sommeil paisible. L'attention qu'on me porte me fait beaucoup de bien, je commence à me demander comment va se passer le retour à la maison.

Je fais connaissance avec les autres enfants brisés et je vais très vite me rendre compte parmi eux, que je n'ai pas une vie aussi dure que certains, cela va me donner du courage, je me sens plus lucide et éveillée que la plupart d'entre eux, qui ne vivent qu'une haine profonde et agissent à chaque instant dans la révolte et la violence, comme si toute leur douleur s'était transformée en béton et ne laissait plus de place à un possible amour autour ; ils sont des combattants en perpétuelle rébellion, aucune confiance et un dégoût profond pour nos soignants. Là où je vois ma chance, les autres voient leur perte, cela me bouleverse dans le bon sens, j'ai envie de vivre et vais me donner les moyens d'apprendre cette vie, d'aimer et d'être aimée.

Ici, je peux parler de ma vérité et réalise à quel point s'exprimer se révèle une chance pour évoluer, comprendre le

fonctionnement humain, les bases de la psychologie, la réalité qui pourrait exister si ma vie était plus saine. Et surtout, vient une confirmation, je ne suis pas folle, je suis une ado qui a vécu de multiples traumatismes, point à la ligne. On me met en garde sur l'impact de mon vécu qui a, pour le moment, une influence sur mon comportement, mais « C'est à toi de choisir ce que tu veux Jo ! Tu n'es pas ta maman et tu ne le seras jamais. »

Ces mots m'apaisent et je comprends que si j'arrive à bien me connaître, je saurais faire au mieux pour moi et uniquement pour moi. Faire la démarche d'être suivie et de parler peut me sauver, alors je vais parler et apprendrai ce chemin qui est le mien.

À ma sortie du centre, je vois le monde avec d'autres yeux. Je suis plus calme en dedans. J'ai le sentiment d'avoir franchi une étape, d'avoir appris une vérité sur moi, la vie est fragile, son équilibre tient à peu de choses, je sais que je veux vivre, même si au fond de moi le vide est toujours présent.

Assise au bord de la rivière, je respire profondément et pense aux camarades rencontrés lors de mon séjour en pédiatrie. Je me surprends en prière, les yeux fermés. « Je vous souhaite d'être heureux, de pouvoir écouter cette étoile au fond de vous qui souhaite le meilleur et peut vous accompagner sur votre chemin pour s'ouvrir à la vie, se développer et faire l'expérience de la vie sur terre. Merci la vie !

Au moment où j'ouvre les yeux, j'aperçois une petite flamme qui s'élève à hauteur de mon visage puis scintille si fort que je

ne peux la regarder directement. Voilà qu'elle m'éclate au visage et tousse maintenant en cherchant à récupérer son souffle !

—Jo, c'est moi !

Je sursaute, crie de surprise et me demande encore une fois si je suis toujours bel et bien vivante.

—Qui ça moi ?

—Eh bien enfin, tu m'as déjà oublié ? C'est moi, Petit Pied !

Un petit être étrange, fait d'eau, me regarde avec insistance, il flotte dans les airs !

—Je ne connais pas de Petit Pied.

Je regarde autour de moi, mais personne pour me dire si ma vision est réelle ou non, et finalement tant mieux, car si l'on me voyait, cette fois c'est sûr, je finirais à l'asile. En une seconde, il s'évapore, sa petite tête réapparaît posée sur mes deux pieds.

—Regarde par toi-même Jo, tu ne connais pas de Petit Pied ? Et ça, c'est quoi ? De gros vilains pieds biscornus peut-être ?

—Non, ce sont de beaux et merveilleux petits pieds venus s'incarner sur la terre.

Il se met à rougir tout en se lovant sur mes orteils, il est tellement mignon !

—Arrête donc de rêver, redescends sur terre, tu as des choses à faire ici et moi je voudrais tellement pouvoir marcher, fouler le sol. Je t'explique ! Je suis né avec toi, le 12 janvier 1986. Tu as douze ans et moi je ne t'ai jamais quitté. J'ai juste changé de forme et d'espace. Tu viens de m'appeler. Tu as bien dit que tu souhaitais écouter ton étoile et faire l'expérience de la vie sur terre ?

—Eh bien oui, mais je ne pensais pas à moi, enfin si aussi, mais ce n'est pas possible, me voilà avec des visions !

—Écoute, on va travailler ensemble pour que tu retrouves l'amour de la vie et moi pour que je trouve de jolis petits pieds !

Il se remet à rougir, mais cette fois, il fond littéralement dans le sol pour s'envoler au-dessus de ma tête et atterrir sur mon épaule droite.

—Viens Jo, nous allons marcher. Allez, debout, debout, pose tes pieds au sol et avance, j'ai des choses à te dire !

Il se met à chanter un air que je connais d'une voix fluide et légère !

Son engouement pour la marche m'étonne, mais je suis si surprise et touchée que je décide de le suivre sans rien dire et de lui laisser place sur mon épaule droite.

—Oui oui, mais s'il te plaît, pourrais-tu crier moins fort, je ne suis pas sourde et tu es perché près de mon oreille !

—Où allons-nous ?

—Moi aussi j'ai des choses à te demander, comment connais-tu mon nom ? D'où viens-tu ? Es-tu un extra-terrestre ?

—Tu comprendras bientôt. Pour le moment, doucement chaque chose en son temps, d'abord tu dois apprendre à me reconnaître, car je ne serai pas toujours présent sous cette forme, et surtout faire silence en toi pour écouter ton cœur ! Et puis je te l'ai déjà dit je ne t'ai jamais quittée, voilà pourquoi je connais ta date de naissance, nous sommes nés ensemble !

Je ne comprends pas bien, mais sa présence est douce, je me sens vivante avec lui, remplie de joie. Alors comme il a l'air de savoir exactement où il va et ce qu'il faut faire, je n'hésite pas une seconde et finis par chanter avec lui !

En chemin voilà un arbre magnifique, je m'assois et il me conte entre les feuilles du saule pleureur.

–Je suis arrivé sur Terre avec de simples données : manger, boire, aimer, découvrir, manifester mon élan vital en respectant l'essence de la vie et la création ! Je me demande parfois comment interagir avec ces nombreuses âmes ici, sur terre, souvent déconnectées de leurs sources ! Il m'arrive de me sentir seul aussi, comme toi, brouillé par le bruit et l'intensité du mouvement !

Je suis né du silence et de la lumière. Je transporte les codes d'activation diamant qui aideront certains êtres à s'éveiller aux nouvelles fréquences de la Terre. Une transformation sans précédent dans l'histoire de l'humanité ! Chacun aura la possibilité de se reconnecter avec son âme pour se libérer du cycle des réincarnations et se dissoudre en la source et blablabla et blablabla, c'est toujours la même histoire depuis des milliers et milliers d'années. Cela paraît compliqué, mais tu verras, tu chanteras tes étoiles. Si tu aimes tellement chanter, c'est pour une bonne raison ! Les fréquences de la voix humaine, en connexion à l'âme, peuvent changer la structure des cellules et redonner vie à ce qui est perdu, encoder de l'eau qui a été polluée... Tout le vivant peut être réanimé ! L'eau est un élément formidable, chante à l'eau tout ton amour.

J'ai le sentiment étrange de porter en moi ce dont il me parle. Il se remet à briller et change de forme à chaque seconde... sa voix aussi a changé de tonalité ! Il est incroyable, je me sens en harmonie l'espace d'un instant. Je jurerais qu'en fonction des mots qu'il prononce, un son semble correspondre... son histoire est très mélodique. Voilà, c'est à ça que doit ressembler une belle vie, une mélodie bienveillante, une harmonie !

—Mais d'où viens-tu ?

—Je viens de la source ! J'ai fait la promesse de venir expérimenter l'amour terrestre. Pour pouvoir me manifester, je dois trouver des petits pieds. J'ai toujours rêvé de m'incarner, de découvrir la densité, animer la matière par mon souffle. Chez moi, je flotte au gré de l'amour, il me suffit d'émettre une vibration originelle cœur pour constituer l'espace ouvert dans lequel je voyage. Tout le monde ici semble avoir oublié son essence, alors je suis venu pour réactiver ta mémoire et travailler avec la Terre. Tu verras, tu comprendras en grandissant pourquoi tu traverses de dures épreuves. C'est ton apprentissage d'aujourd'hui, mais cela deviendra ta richesse et ta confiance profonde en la vie. Préserve ta magie Jo ! Que l'amour te garde.

Puis le voilà disparu comme il est venu. Je regarde autour, partout, rien. Ai-je rêvé ?

À l'instant précis où je me pose la question, mon cœur éclate d'amour dans ma poitrine, je suis dans un état de délice qui me confirme sa présence.

Je peux rentrer à la maison, tout va bien se passer.

* * *

J'ai quinze ans et je suis livrée à moi-même. J'ai mon appartement, mais aucun soutien affectif, des rencontres en tous genres et je navigue à merveille dans ces espaces, je ne sais plus comment faire autrement. Je bois, je fume, je deale pour pouvoir manger !

Petit Pied a disparu de mon existence, la dernière chose qu'il m'ait dite : « Tu trouveras le temps long, mais tu es protégée, fais confiance à ton intuition. » Tout ça est grotesque même si au fond, je ressens encore son amour, son absence est douloureuse.

J'ai un petit ami qui m'aime depuis deux ans, mais je n'ai connu que le conflit chez moi alors je ne me laisse pas aimer et crois que je ne sais pas aimer. J'en souffre profondément, mes nuits sont longues et remplies de pleurs sans fin.

Une interférence dans mon présent, je suis en colère !

Je fuis, suis éteinte en drogue, danse, alcool, fête et ma sexualité n'est pas heureuse, je joue, ne sens pas mon corps, ne sais pas faire l'amour, j'ai besoin de force, de violence pour me sentir exister ! Je cherche à ressembler à ce que je ne suis pas ou l'espace d'un instant lorsque ces mains dans mon cou me serrent fort, je suis en vie ! Je m'amuse, mais tout au fond, je ne suis pas heureuse.

Tout ça est pitoyable, à cet instant précis quand je rentre ivre, seule à 6 h du matin, je sais que ma perdition est réelle, mais l'extrémiste en moi ira au bout du bout, pour ne jamais y revenir !

Je ne me rappelle plus du visage de ma mère.

En fait, il y a déjà plusieurs années que j'ai oublié. Les seuls espaces qu'il me reste sont empreints d'une dure réalité. Une atmosphère étouffante, les cris, la tristesse. Je n'ai aucun souvenir heureux à ses côtés, seule la marque de violence se dessine en puzzle, floue et criant à mes oreilles. Elle apparaît un couteau sous la gorge, dans la chambre de ma sœur, allongée par terre ou bien pendue au cou de mon père lui hurlant « Je vais déchirer ta chemise » dans une hystérie effrayante.

Une autre fois elle me serre fort, elle transpire et je peux encore me rappeler l'odeur de son cuir chevelu. Nous sommes chez ma grand-mère dans une chambre sombre, elle me balance en répétant « Vous ne me prendrez pas ma fille, vous ne me prendrez pas ma fille ! » Je reste là et ressens une peur profonde pour elle, un chagrin immense. « Maman, je suis là, je t'aime tu sais. » J'ai peur pour ma mère, mais je ne sais pas de quoi, je me sens inutile. J'étais là cependant, à rire avec ma grand-mère dans la pièce juste à côté. J'avais oublié qu'elle était là, dans l'ombre, comme si elle n'existait plus. Je me sens coupable.

Il y a bien un souvenir plus léger, celui où elle chante France Gall, après avoir mis en route le tourne-disque, elle danse, puis retourne aux espaces d'enfer dans sa tête, qu'elle couche sur le papier.

Maman... Maman... Aucune réponse, aucune attention ne vient, jamais. Elle est absente, toujours absente, alors qu'elle est juste devant moi ! Elle ne veut pas m'aimer, elle est prisonnière d'un mental pervers par la colère. Moi aussi je suis en colère, je suis seule, seule, toujours seule, comme ce soir.

Maman, as-tu déjà souri en me regardant grandir ? As-tu déjà porté douceur et tendresse au-dessus de mon sommeil ? As-tu jamais senti en ton cœur la gratitude de m'avoir mise au monde ?

Toutes ces mémoires frappent à ma porte. J'ai le sentiment de devoir regarder en face ces images pour ne pas fuir ce qu'a été la réalité de mon enfance jusqu'à sept ans. J'accueille pour dépasser mes souffrances. Bien sûr, je n'ai pas l'esprit clair, depuis l'âge de treize ans, je fume et bois. Un jour, je trouverai la force de transformer ma vie, de guérir cet espace de deuil.

Cela fait neuf ans que tu es partie et j'ai mal encore, si mal... Combien de temps dure le processus de deuil normalement et quelles en sont les étapes ? Je ne me souviens plus. Il y a des moments de panique intense. Des espaces irrespirables dans le corps à l'idée qu'une autre catastrophe puisse se produire.

Je m'assois devant la rivière, pleure un bon coup et écoute mon intérieur. La pensée paralyse mon esprit, je suis brassée

et maintenant envahie de scénarios absurdes. Mon corps se tord dans tous les sens. L'émotion douloureuse se fraye un chemin, mon thorax puis mon ventre, mes bras tremblent et mon centre est comme compressé dans un étau. Puis je bascule, décide et rentre en Prière, l'espérance que tout se passera bien, que tout se passe bien. Je retrouve mon souffle et choisis de laisser agir cette énergie qui semble avoir un programme et cherche la sortie.

Respire Jo, respire. Je crois entendre Petit Pied me chuchoter ces mots d'apaisement à l'oreille, comme au plus noir de mon enfance, et ça me fait du bien.

Je peux choisir mes pensées, je me dois de choisir mes pensées comme je choisis chaque jour ce que je vais manger ou comment je vais m'habiller. Si une pensée ou une émotion tortueuse vient briser une fois de plus mon corps, j'accueillerais par le cœur, laisserais aller par les pieds, le chakra couronne libéré. Les trois portes magiques pour laisser filer la nausée d'une énergie bloquée. Si l'amour émerge quand je respire la vie, la mort vient me prendre quand j'entame de brûlantes lamentations.

Être le témoin de ces deux espaces, la conscience qui ne s'identifie pas, qui observe simplement sans s'attacher. J'observe à présent l'est, le lever du soleil, l'Orient. Puis l'ouest, le coucher du soleil, l'Occident. Ma vision est claire, limpide, précise et je sais à cet instant pourquoi me viennent ces images, une réponse, une réponse puis l'évidence, la réconciliation intérieure !

Je me laisse bercer pendant un long moment dans cet amour,
visite zoom sur le sommet des montagnes et me laisse porter
pour découvrir mon histoire ! Un espace tranquille, silencieux,
un mouvement d'énergie de l'être et du corps à l'unisson.

Krishna, le cœur au bord des lèvres,

Je chante des louanges de douceur, pour la vie retrouvée,

Krishna mon bien-aimé.

*Le souffle plein de lumière, mon âme rayonne à tes côtés dans
une paix tranquille.*

*Le chant de ta flûte est la mélodie parfaite, le rythme souffle
la danse de la Terre.*

*Je m'y baigne nue, me délecte, écoute le son si harmonieux de
ma source intérieure aux caresses voluptueuses, Krishna mon
bien-aimé, tendre à tes côtés.*

Krishna mon bien aimé m'offre la danse du feu sacré.

Je chante, chante et chante encore pour toi mon bien aimé.

*Mouvement délicieux, Krishna mon bien-aimé danse avec moi,
danse avec moi.*

*Krishna gourmand, je retrouve dans ton regard mon âme
d'enfant.*

Donne-moi l'amour pur, donne-moi l'amour pur !

*Krishna mon bien-aimé, tu es pour moi le bleu de l'azur
céleste,*

Tendre, pétillant, profond et sucré.

*Krishna mon bien-aimé, tu enchantes mon être de joie, j'aime
la vie sous toutes ces facettes.*

Depuis un mois, je vis dans une magnifique petite maison. La rivière passe au bout du jardin. J'ai atterri ici après mon parcours de quatre cents kilomètres sur le chemin de Compostelle, avec ma chienne Gipsy. J'ai chanté un bon nombre de prières, des chants pour la Terre, les peuples, les êtres que j'aime. Et à mon retour, j'ai écrit sur un morceau de papier que j'ai lu à haute voix pour que l'Univers m'entende :

Je cherche une maison à ma dimension avec un beau jardin et si ce n'est pas trop demander, j'aimerais que la rivière passe et oui, quelques arbres fruitiers aussi. Merci la vie.

Par la suite la vie a joué un concerto déconcertant de rencontres, propositions de boulot et ma demande a été exaucée, tout ça en deux semaines. Magique ? Oui, juste les possibles au présent. Comment suis-je arrivée là ? Eh bien j'ai traversé un désert et décidé d'accepter le changement, de lâcher prise à tout ce qui n'était plus utile à mon but de vie !

Il y a un an, au mois de septembre dernier, mon appartement était grand, mais je ne me plaisais pas entre quatre murs. Payer l'électricité, l'eau, les taxes et impôts, je n'en pouvais plus de ce conditionnement, tout devenait trop petit pour moi, persuadée qu'il est possible de vivre une autre forme d'abondance, je laissais le mot globe-trotteuse résonner en moi ! J'ai eu envie de marcher, de découvrir la nature et rencontrer d'autres âmes qui franchissent le seuil de la porte pour trouver leur maison intérieure. Respecter la Terre, se laisser porter au gré des rencontres, dans une confiance absolue que la vie apporte ce qu'il me faut quand il le faut.

Que pouvait-il bien m'arriver ? Être heureuse de choisir le chemin de mon âme ? Me retrouver à la rue ? Je n'y crois pas une seconde. J'ai confiance en mon autonomie, elle est différente de celle qu'on me demande en société, mais bien réelle. Faire confiance au collectif s'avère une autonomie qui laisse grandir chacun ensemble et invite au changement.

Alors oui, je veux incarner mes intuitions et convictions, j'ai décidé et donné mon préavis, la vie je l'aime et les êtres qui la composent aussi. Un plongeon dans l'inconnu, toucher du doigt certaines peurs, mais travailler dessus pour moi et le collectif. Quelques doutes m'ont traversée, mais plus forte était l'envie d'aller au bout de ma démarche, voir ce que la vie me réserve quand je laisse couler la rivière.

Juste le temps de prendre l'élán qui m'a propulsée vers ce voyage intérieur. Je médite pour accueillir toute illusion d'un passé qui prend fin à chaque seconde. Je laisse partir l'ancien pour embrasser le nouveau, même si je ne sais pas de quoi il sera constitué !

Mon déménagement s'est fait en quelques heures. Je n'avais pas grand-chose et toutes les personnes que j'aime étaient là pour m'aider. Je ressens alors beaucoup d'amour et suis sûre à cet instant précis d'avoir fait le bon choix. Une soirée de fête s'ensuit, les cœurs s'ouvrent et parlent. Tout le monde a envie de partager ce qu'il vit, ce qu'il ressent, je trouve ça magnifique. Leur présence me remplit de joie, je les aime d'un amour infini, libre et comprends que je ne suis pas seule ! J'observe la vie couler en chacun, la gratitude au cœur !

Quand je suis arrivée dans cette magnifique petite maison au bord de la rivière, je me suis dit que tout bousculer pour aller vers Soi est pour moi le véritable cadeau de cette vie. Cela m'a rappelé toutes les fois où j'ai osé, toutes ces expériences et rencontres inoubliables. Un voyage initiatique en Inde pour retrouver mes racines, accéder à la connaissance de mon grand-père brahmane, y retourner, rencontrer Amma « la Mère Divine », vivre une transformation profonde à ses côtés pendant plusieurs années.

Puis ensuite invitée par la vie à faire une traversée humanitaire de Paris vers l'Afrique, en camion par le désert du Sahel, pour planter des arbres avec un collectif et chanter le message de l'association. J'ai réalisé une grande partie de mes rêves. Partir à la rencontre de ces peuples m'a profondément transformée, en allant vers eux, c'est moi que j'ai trouvée. En partageant leurs histoires, leurs savoir-faire et connaissances, leurs souffrances, la réalité souvent brutale et inhumaine de leurs conditions de vie, mais aussi leurs joies et leur force d'amour immense, j'ai pu transcender un passé douloureux.

Si à dix ans je m'interrogeais déjà sur la résilience, à présent je peux transmettre mon parcours avec amour en espérant qu'il inspirera des plus jeunes, souvent en tourment ou manque d'amour, dans cette société qui cherche à tout prix et dès le plus jeune âge, à nous couper de notre essence véritable.

*Il y a une histoire derrière chaque visage, il y a une histoire.
Il y a une histoire derrière chaque sourire, il y a une histoire.
Il y a une histoire derrière chaque pleur, il y a une histoire qui
aimerait bien dire*

La Terre, je l'aime ma mère...

Ma mère, je l'aime la Terre...

*Tu me manques alors que tu es là, juste sous mes pieds et que
tu voyages dans mon cœur.*

*Tu me manques alors que tu es là, tout autour de moi et que
tu voyages dans mon cœur.*

La lalila Lalitambiké, jeu divin d'amour

La lalila Lalitambiké, jeu divin d'amour

*Il y a des croyances qui s'évanouissent à tes pieds dorés
Lalitambiké*

*Il y a des souffrances qui disparaissent dans tes bras de
lumière Lalitambiké*

*Il y a des couleurs qui s'infiltrant dans mon cœur c'est Holy
Lalitambiké*

*Et la fleur de lotus qui émerge de la boue et s'épanouit dans
mon cœur.*

La lalila Lalitambiké, jeu divin d'amour

La lalila Lalitambiké, jeu divin d'amour

La Terre, je l'aime, la Terre je l'aime

Ma mère je t'aime.

Je me pardonne chaque jour un peu plus pour que mon âme s'allège, pour que mon être trouve l'équilibre et que mon corps m'accompagne dans le nouveau chemin qui s'ouvre, celui que je porte en moi depuis toujours, que j'ai renié pendant des années. J'avais peur de ma puissance.

Je pressens la fin d'un cycle, la renaissance d'une partie de mon être, alors j'écoute attentivement mon présent. J'ai planté des graines dans un sol fertile, souple, et j'aperçois les fleurs, fruits et autres herbes médicinales qui dessinent mon jardin intérieur. Je me découvre à chaque instant dans cette couleur arc-en-ciel, couleur que j'apprends à respirer, à porter en mon ventre. Quand je m'autorise la joie immense que cela me procure, je me sens rayonner simplement, remplie de gratitude de pouvoir contacter un féminin maternel, rond, chaud et doux.

Comme le serpent je vais laisser ma peau morte dans cette traversée du désert. Je pleure en douceur, je retrouve le souvenir de ma mère, celui de la Mère Divine, mes deux mamans, mais je constate que cela me fait sortir de mon corps, alors que c'est en moi que j'embrasse la mère maintenant. J'aimerais rester en contact avec ce sentiment de porter la vie, m'y établir, ancrer la fréquence de mon chant dans les profondeurs de la terre. J'y entends une infinité de sons, chantés, parlés, contés, criés, l'histoire de l'humanité. Je m'y retrouve et me love en elle. Petit Pied est si heureux ! Je m'engage à écouter et transmettre mes sourires, chanter l'âme de la Terre, je suis une, entière...

L'univers fait germer la vie, j'ai envie d'en prendre soin, c'est mon chemin, le vôtre aussi peut-être ?

* * *

Je pourrai continuer à raconter mes voyages, essayer de faire une cartographie de mes rencontres et amours, des séances de soins énergétiques magnifiques suivies du vide que l'on ressent après libération de l'ancien pour laisser rayonner le nouveau, les moments de souffle, de mensonges à moi-même et donc aux autres où les prières à l'Univers qui a toujours répondu présent, mais je suis la seule détentrice de ces instants qui m'ont permis de grandir et retrouver foi en en moi.

J'ai hurlé, poussé, frappé, exclu, pleuré, caché, fui. J'ai aussi marché, dansé, ri. J'ai ouvert mon cœur, écouté, observé et cru... j'ai cru beaucoup de choses ! J'ai aimé comme je le pouvais, j'ai fui souvent devant l'amour, celui qui vous touche et vous rend libre de toute entrave, puis j'ai réessayé à tout prix encore et encore d'aimer cette vie.

Il m'a fallu du temps pour réaliser ce qui a toujours été présent en moi de beau et le chanter. Chanter l'amour ou la souffrance, la joie, les miennes et celles des autres. Chanter avec l'intuition profonde que cela peut réunir, apaiser, harmoniser, transformer profondément. À chaque étape de ma vie, j'ai chanté. Il m'a fallu bien des batailles, puis un lâcher-prise, « Non, je n'étais pas ce que je pensais de moi et

sûrement pas ce qu'on aurait voulu que je sois. » J'ai fait un vrai travail spirituel, physique et psychologique, pour regarder en face l'illusion de mes croyances construites au cours des épreuves traversées, cela m'a permis de survivre.

Quand je monte sur scène pour improviser, c'est le champ vibratoire du public que j'entends... je m'étonne de ne pas arriver à écrire seule alors qu'avec une foule de gens, tout devient fluide et j'embrasse mon chemin. J'ai eu beaucoup de mal à accepter ma lumière et les réactions que cela suscite, mais à présent je l'ai apprivoisé. Après une période de doute et de colère, j'ai recommencé doucement à chanter pour la rivière, le ciel pendant mon périple de Compostelle, pour finalement entendre le chant de mon âme, lui demander pardon pour toutes mes errances, maltraitements envers mon corps et l'oubli de ma vérité profonde.

Le pardon est l'un des apprentissages de mon incarnation le plus puissant, le plus beau. Guérisseur, libérateur, c'est un véritable cadeau qui permet de contacter un centre rond et chaud d'amour. Il m'a fallu vingt-quatre ans de volonté inébranlable pour trouver ma voie.

Je me souviens de cette fée légère à la peau blanchâtre qui soigne les animaux et protège les forêts par son chant et son regard d'amour porté à toute vie.

Je me souviens de cette femme intouchable que l'on a violée et laissée pour morte devant sa porte.

Je me souviens de cette femme, chef de tribu qui guide les siens par sa parole juste et ses combats sans merci contre

l'ennemi qui cherche à détruire son cœur sauvage, amoureux de la vie.

Je me souviens de cette femme-soleil, aux dents blanches, qui danse et danse dans des éclats de rire qui réveillent la Terre pour lui demander la racine éternelle.

Je me souviens de cette femme au visage étincelant, creusé par le temps, qui traverse les déserts pour compter ses légendes de survie, d'amour et de sagesse.

Je me souviens de cette femme conteuse qui se lève sur la scène et raconte l'histoire d'un temps révolu où les déesses marchaient ensemble.

Je suis toutes ces femmes, j'ai sondé toutes leurs âmes. Je porte le savoir, le feu sacré.

Je porte les mémoires, l'eau, matrice éternelle qui porte la vie. Mon intuition est pareille à l'arbre, plongeant ses racines au centre de la Terre.

Entends-tu la paix qui s'éveille en ton centre ?

Il y a une grande sagesse dans ces mémoires et une lignée de femmes libres.

Aime-toi, ose, éclate, parle à voix haute pour transmettre ta joie.

Aujourd'hui ma voie est ma voix.

Je contacte ma propre lumière intérieure et le lien à la mère spirituelle m'a enseigné l'amour et la compassion maternelle. Je porte en ma voix les chants d'amour de la Terre, ma mère. Je contacte ma puissance féminine et danse la vie avec mon âme. À présent, je propose des soins de l'âme par le chant avec tout mon être. Je porte en moi, ce que je veux

transmettre, je sais où je souhaite aller et je fais pleinement confiance à mon cœur pour m'accompagner sur mon chemin. J'ai nagé dans des eaux profondes et me suis enfin éveillée à la vie. Puissance féminine et masculine, il n'y a que moi qui pouvais donner cet amour à l'intouchable, à la fée, à l'enfant orphelin ou la guerrière morte pour les siens. Donner cet amour pour aller au-delà des mémoires, les transmuter pour rejoindre ma source à chaque seconde ! Je remercie et aime chaque facette de cette magnifique fleur de lotus qui, née de la boue, a si bien fleuri.

Entouré de douceur, un vieux loup prend le bout et saute dans la coque aux odeurs de sel, de son vieux grément appelé « Ma vieille ». Vieux loup quitte son bord pour un chemin unique, celui où l'or se découvre, ce silence authentique.

Le vent s'engouffre pour conter l'épopée aux deux voiles. Elles, ajustées par l'amour d'un vieux loup, se dessinent à son esprit. Le petit phoque est ballotté par les sanglots de la mer, tandis que l'Une, majestueuse, accueille sans broncher, ce même souffle qui se met à chanter. Dans un calme aux couleurs roses, dorées, une danse marine s'improvise.

À la barre, vieux loup à l'horizon songeur. Avec habileté, il incline ses mains pour que le petit phoque, cesse une fois pour toutes de s'agiter. La Majestueuse s'étire, plus un pli, plus un son...

Les voilà ensemble dans l'instant, ils filent au rythme du cœur battant, d'un vieux loup qui a choisi la mer comme unique maison.

Il tire des bords pour avancer vers le ciel, où le soleil bientôt va se coucher et offrir ces merveilles. Léger, il jette l'ancre, lance une ligne et coupe le pain. Les couleurs, la caresse du vent et le clapotis de l'eau, l'invite ! Dénudé, il plonge vers les sirènes et se laisse rafraîchir par son Éternel. À bord, il remercie la vie et partage à voix haute son récit.

–« Ma vieille », tu m'as fait naviguer jusque-là. Grâce à toi, je visite l'endroit où mon esprit, mon cœur sont tranquilles...

» Chaque nuit je m'endors dans tes bras, bercé par la mer.

» La mort peut bien venir me chercher, ma flamme est Éternelle.

Remerciements

*Merci à tout le groupe pour cette transformation
vécue ensemble par l'écrit.*

*Une offrande à tous les amis guérisseurs de l'être
qui m'ont soutenue sur mon chemin.*

*Marie-Claire, Régis, Malika, Catherine, Florence, Antoine,
Stéphane, Sylvain, Annick, Jeannine, Frédéric, Jean-Philippe,
Gilles et tellement d'autres belles rencontres. Le travail fait à
vos côtés m'a permis cette transformation.*

*À Pierre, ami marcheur. Merci pour cette nuit épouvantable
avec d'étranges bruits, le bivouac partagé et cette marche
interminable vers Nasbinals remplie de rire.*

*Une offrande à une femme remarquable de sensibilité,
de valeurs humaines.*

*Une amie qui m'a ouvert sa porte, son cœur.
À ses côtés, j'ai appris à faire confiance, me laisser toucher et
enlacer par des bras aimant sans attente. Merci.*

À mon étoile, Sam, je t'aime infiniment.

*Nous avons eu la chance de nous retrouver ici à la croisée des
chemins, le temps de vivre ce que nous sommes venus
incarner.*

*L'amour de Soi, celui que l'on se doit de s'offrir pour respecter
la vie, l'autre en face.*

*La vie nous a poussés à contacter cet amour en nous,
les yeux dans les yeux. Je veux que tu saches à quel point je
suis heureuse de ce voyage vers nos étoiles.*

Une offrande à Jessica, ma merveilleuse amie de toujours.

*À mon père cet homme formidable de courage
qui malgré ses souffrances m'aime comme il le peut
et me donne tout ce dont j'ai besoin pour écrire mon histoire !
Je t'aime.*

*À ma grande sœur,
merci pour cet amour qui m'a aidée à me construire.
Tu vas être une mère exquise d'amour et de beauté. Tu as tout
l'amour en toi, tu l'as toujours eu.
Je t'aime, n'en doute plus jamais.*

*Prends bien soin de ma boule d'amour, super toutou avec qui
j'ai vécu les 400 km de marche sur Compostelle. Elle m'a
enseigné la vie et par son courage, elle m'a fait découvrir la
force d'amour qui peut lier deux êtres vivants dans une
présence rayonnante de joie.*

*Une offrande à mes mères, à la terre,
divines étoiles de la source. Merci de m'accueillir.
Une Offrande à ma chère et tendre petite fille intérieure,
merci pour ton courage.*

*Une offrande à mon âme « Petit Pied » qui as toujours été là
et n'attendait que mon regard d'amour pour vivre.
Je te reconnais.*

Postface

Séverine Decaster, coach

Fabienne Giraud, biographe

Démarrer dans la vie active ou changer de trajectoire, c'est toujours se poser le choix du chemin à emprunter. *Oui et comment ?* se demandent certains. Parfois, la vie devient si insupportable que d'autres se posent la question de la vivre ou projettent d'y mettre un terme, éprouvant le besoin de l'exprimer. La revivre ? La revisiter ou l'imaginer autrement ? Pourquoi pas ?

D'abord s'en souvenir. Laisser venir les odeurs, les images, les musiques, tout ce qui s'impose ou permet juste l'esquisse d'un mouvement. Mouvement intérieur. Souvenirs lointains et si présents dans nos gestes quotidiens qu'ils s'inscrivent dans nos corps. Corps tendus, parfois douloureux qui réclament que cela cesse et cherchent à s'alléger. Conjurant le sort et oser. *Oser pourquoi ? Et pour qui ? Puisqu'il n'y a que moi. Au fond c'est quoi ma vie ? J'en ai eu tellement des vies, qu'il faudrait des tomes et des tomes. Je me souviens...*

Laisser dire. Faire confiance. Favoriser l'expression.

Laisser parler les corps, les esprits porteurs de croyances, les peurs criblées d'injonctions. Laisser l'expression trouver son chemin, dessiner des existences singulières qui s'enthousiasment, s'interrogent, pleurent ou se rient d'elles-mêmes jusqu'au sarcasme. Faire confiance encore.

Générer du mouvement et revivre au travers des récits. Bousculer un peu, pour que chacun se réapproprie son histoire et puisse choisir d'en faire une dramaturgie, un conte, un policier, un témoignage, une poésie, un hommage. Choisir les mots pour dire enfin ce qui ne pouvait pas même se souvenir, s'entendre ou se dire. Faire toujours confiance pour que chaque histoire puisse trouver son début et sa fin. S'ancrer. Écrire. Être ou ne pas être publié. Remettre en question sans cesse le fait du choix ou ne rien lâcher, aller au bout et se fondre dans l'écriture.

Écrire c'est peut-être une façon d'expirer pleinement pour s'emplir d'oxygène et parfois trouver un nouveau souffle. S'offrir le temps de changer de point de vue ou de masque pour se raconter. Simplement pour le plaisir ou pour rejouer une relation.

Cette aventure du Comptoir des lettres a permis à nouveau la création de récits de vie, tout au long de l'année 2017. Au-delà d'offrir à lire des témoignages précieux, *Nos chemins partagés* illustre ce qui peut se vivre. S'offrir des temps pour se retrouver avec le collectif, l'occasion de se laisser tenter par ce qui fait lien. Se livrer en atelier ou échanger des écrits à partir de moments vécus, discuter de façons jouées sur l'espace collaboratif. Ce fut le cas pour certains. Pour d'autres, le chemin reste solitaire, avec la conscience que le groupe est aussi en route, un peu à distance, à vivre d'autres expériences. Ils sont tous là, bien vivants et en témoignent.

Achevé d'imprimé en décembre 2017
En Italie, par PIXARTPRINTING
Dépôt légal 1^{er} trimestre 2018